

MAGALI

L'absente



BeQ

Magali

L'absente

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 258 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Saison perdue

L'absente

I

En passant devant le grand miroir du palier, Judy y jeta un coup d'œil furtif : la réponse fut satisfaisante.

– Tu es en beauté, dit le miroir.

Judy le savait. Sa robe, faite dans un de ces nouveaux imprimés lumineux, donnait un effet de vert chatoyant qui faisait ressortir ses cheveux roux foncé et ses yeux pers fendus en amande.

Et le diadème de perles irisées soulignait très harmonieusement son profil délicat.

Tout à l'heure, Bob l'avait trouvée « dangereusement bien ». Bob était difficile sur le chapitre du charme féminin. Lui-même n'était pas dépourvu de séduction. On disait qu'il ressemblait à James Dean. C'était pour cela qu'il lui avait tant plu au début et cela justifiait aussi ses nombreuses bonnes fortunes.

Mais Judy avait laissé loin derrière elle toutes les autres conquêtes de Bob. Elle lui plaisait, plus qu'aucune autre. Il la trouvait merveilleuse. Il disait qu'elle avait la plus belle peau qu'il eût jamais vue : un ivoire lisse et satiné. Et un corps long et sinueux, à faire damner tous les saints. Et ce sourire...

Au demeurant, simple et bonne fille, autant que si elle eût été laide. Telle était l'opinion flatteuse de Bob Cordier sur sa femme.

Ce soir, Judy exultait. Elle dansait sur place et se sentait dilatée de joie. La sonnerie du téléphone l'arrêta net en pleine descente, en pleine euphorie. Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir un coup de poing brutal.

– Ne réponds pas ! supplia-t-elle en se retournant d'un mouvement vif vers son mari qui la suivait, les yeux fixés sur sa silhouette ravissante.

L'appel strident se répercuta à travers le silence de la villa.

– Il faut bien que j'y aille. Ils vont réveiller

Catherine. Et puis...

Il n'acheva pas sa pensée. Le visage soudain crispé de Judy arrêta le mot sur ses lèvres.

Il dégringola hâtivement les marches, passa devant Judy qui s'écartait et s'appuyait le dos au mur, comme si elle eût été soudain en proie à un malaise.

– Ne t'inquiète pas. C'est peut-être une erreur.

Il était devant l'appareil. Il saisit le téléphone en regardant la jeune femme dont l'éclat avait pâli. Il lui sourit. Un sourire un peu penaud, sans conviction. Il savait déjà ce qui allait suivre.

– Allô ! dit-il.

– Allô !... C'est Janon qui parle.

La voix éclatait dans le combiné comme une fanfare.

Les traits de Bob se rembrunirent. Il reporta les yeux vers Judy qui commençait à descendre lentement les degrés, puis les détourna aussitôt.

– Bonjour, patron, dit Bob tout en tripotant nerveusement le fil du commutateur.

Le pas de Judy claquait sur les marches. Cela ressemblait à un avertissement.

Les paroles d'Hubert Janon, directeur *d'Inter-Journal*, grondaient dans l'oreille de Bob, toutes chargées d'excitation.

– Ça y est, le ministère est par terre. Le président commence ses consultations. Nous allons réaliser une émission de nuit. Arrive à toute pompe !

– Bon Dieu, patron, c'est aujourd'hui mon anniversaire de mariage !...

– Je me soucie de ton anniversaire comme d'une guigne. Les téléspectateurs attendent. Et il promet d'y avoir du sport. Tu peux faire un reportage sensationnel.

– Zut ! formula brièvement Bob.

– Quoi ? hurla l'organe intempestif de Janon.

– Je dis que j'arrive.

Il raccrocha sèchement, sans souci de formes. Il fut une seconde à se retourner. Judy était derrière lui. Elle le fixait d'un œil brillant et hostile.

– Je suis désolé, dit-il. Il faut absolument que j’y aille. Elle fit non de la tête, lentement, posément.

– Non, pas ce soir, Bob. Ce soir m’appartient. Tu me l’as promis.

– Je ne pouvais pas savoir que le ministère tomberait, dit-il d’un air piteux de collégien qui cherche une mauvaise excuse.

– Je me moque du ministère, et de ton Janon, et de tes téléspectateurs ! Il y a ma vie, il y a notre vie. Je ne te laisserai pas détruire ainsi notre bonheur jour après jour.

– Voyons, Judy, c’est rageant, mais nous n’y pouvons rien ! Nous remettrons notre sortie à demain soir. Ce n’est qu’un contretemps...

– Remettre, toujours remettre... Et les contretemps !... Je connais la chanson. Nous ne pourrons plus faire un projet qui tienne debout tant qu’il y aura un téléphone dans la maison et des gens installés devant leur poste de T.V. Parbleu ! ils sont tranquilles, eux, incrustés dans de bons fauteuils et échangeant des commentaires

en famille entre les séquences du programme. D'autres regardent l'écran de leur lit, couchés côte à côte et se tenant la main. Et moi, explosa-t-elle, je suis une marionnette dont on agite les ficelles, au gré et à la fantaisie d'un directeur d'émission... Je n'ai aucune vie intime, je ne sais jamais quand mon mari va rentrer et, lorsque par hasard il veut bien me consacrer une soirée, pan ! le ministère tombe, ou une banque saute, ou une révolution éclate, ou c'est un match qui réclame les commentaires de M. Bob Cordier. J'en ai assez !

Elle était au bord des larmes. Il tenta de la prendre dans ses bras, mais du coin de l'œil il regardait sa montre. Elle perçut son mouvement et se dégagea brusquement.

– Ça suffit ! dit-elle d'une voix soudain redevenue calme. Va-t'en ! Je m'en irai de mon côté.

– C'est ça, dit-il, allégé de la voir soudain plus raisonnable. Va au cinéma.

– Ou au cirque. Pourquoi pas au guignol ? Non, mon cher, je sais où passer une bonne soirée

et je connais des gens qui seront ravis de me tenir compagnie et de me servir de cavaliers. Va t'occuper de ton reportage. Je me débrouillerai très bien.

Il la regarda. Il voulut discuter, puis se ravisa. Quand elle était dans cet état, il n'y avait pas moyen de raisonner avec elle.

Il serra les lèvres, traversa le vestibule, franchit le seuil et gagna sa voiture, rangée le long du trottoir.

Il espérait qu'elle le rappellerait. Il mit un moment à trouver ses clefs et à ouvrir sa portière, lui laissant le temps de se décider. Mais rien ne vint de la maison silencieuse.

En se glissant derrière le volant, il ressentit une impression d'angoisse qui lui coupa le souffle. Il ne voulait pas l'admettre, mais il était jaloux. Sombrement et terriblement jaloux. Depuis qu'il avait réussi à s'attribuer pour son seul usage personnel cette petite merveille de grâce et de fantaisie qu'était Judy, il tremblait toujours de la perdre. Mais il ne pouvait rien faire pour empêcher que se glissent entre eux ces

motifs de discorde qui assombrissaient de plus en plus leur bonheur.

Ce métier, ce sacré métier... et ses exigences ! Et pourtant, il ne pouvait y échapper. Il en était intoxiqué, comme d'un vin trop lourd.

Il appuya rageusement sur le démarreur. C'était la première fois que Judy le laissait partir sans l'embrasser.

Dès qu'il arriva au studio, il se précipita au téléphone.

Il fut un moment avant d'avoir une réponse à son appel. Enfin, le combiné fut décroché et la voix ensommeillée de sa sœur Claudia vint sur la ligne.

– Qui parle ?

– Bob. Excuse-moi, Claudia...

– C'est toi, interrompit Claudia aigrement. Tu as bien failli réveiller Catherine.

– Judy est couchée ?

– Judy...

Il y eut une seconde de silence qui parut

insupportable à Bob. Puis, le ton calme, indifférent de Claudia :

– Elle est partie depuis un quart d’heure.

– Partie ? Où ça ?

– Comment veux-tu que je le sache ?

La voix avait une nuance de persiflage. Claudia n’encaissait pas Judy. Bob le savait, mais elle était correcte avec elle. Et puis, il y avait Catherine.

– Elle a téléphoné, dit Claudia, et puis, un instant après, elle est sortie.

– Avait-elle sa robe du soir ?

– Je n’en sais rien. Je n’espionne pas ta femme, répliqua Claudia avec humeur.

– Bien. Merci.

Bob raccrocha. L’idée qu’un autre que lui, ce soir, allait profiter de la ravissante robe de satin vert et de sa non moins ravissante propriétaire, le mettait dans une sourde fureur.

Il tenta de passer en revue toutes les amies de Judy avec qui elle aurait pu sortir. Il y avait

Agnès Porizot, la dessinatrice, ce qui n'était pas rassurant pour autant : Agnès fréquentait tout un monde interlope que Judy jugeait très amusant, mais qui faisait grincer des dents à Bob depuis qu'il était marié. Il n'eût pas aimé davantage Riquette Vernon dont tous les hommes savaient au fond qu'elle était contre eux et qu'elle avait la dent terriblement mauvaise : une soirée avec Riquette ne ferait qu'exaspérer les rancœurs que Judy nourrissait contre son mari.

Elle avait pourtant aimé son métier, au début. Cela la flattait d'entendre la voix de Bob et de le voir installé à la télévision, commentant ses reportages devant des milliers de femmes qui devaient apprécier son beau visage viril et cette voix sonore et timbrée qui était un de ses succès les plus certains.

Mais, à la longue, elle s'était lassée. Maintenant, leur amour commençait à s'effiloche. Après six ans de ménage !... Il est vrai que les premières années il était moins pris et pouvait sortir avec Judy plusieurs fois la semaine. Depuis qu'il avait été nommé reporter politique,

il était à la merci de la moindre fluctuation dans les affaires du gouvernement... Et ce n'était pas les fluctuations qui manquaient.

– Dire que j'ai refusé à cause d'elle ce reportage en Jordanie ! murmura-t-il avec une sombre rage.

– Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ? Ça ne va pas ?

Bob eut un regard de détresse vers Martial Santeaux. C'était son meilleur copain et ils s'étaient toujours suivis : à la radio d'abord, à la T.V. ensuite. Ils avaient fait ensemble la campagne d'Indochine comme correspondants de guerre.

Martial connaissait Judy et l'aimait comme un frère. Il était l'ami du ménage, depuis leur mariage. Et Catherine était sa filleule. Martial était le seul à qui Bob eût voulu se confier.

– C'est avec Judy que ça ne va pas tout à fait, soupira-t-il. Elle ne supporte plus les vicissitudes de ce métier fou.

– Peu de femmes acceptent d'avoir une rivale aussi exigeante que l'est notre profession. Au

fond, nous ne sommes que les humbles et dociles sujets de Sa Majesté L'ÉMISSION.

– Pour nos compagnes, ce n'est pas toujours drôle.

– Judy est assez raisonnable.

– Judy est comme les autres, coupa brusquement Bob. Une femme qui subit mal les déceptions. C'était aujourd'hui notre anniversaire de mariage. J'avais réservé des places pour le théâtre et nous devions aller ensuite au « Drap d'Or » où débute Margaret Elliot, une amie de Judy. Manque de chance : cette chute du ministère. Et me voilà coincé.

« Ma femme a pris ça très mal.

– C'est vexant. Bah ! demain, elle n'y pensera plus. Je la connais : elle est toute gaieté et tout sourires. C'est une fille épatante !

– Elle est devenue beaucoup moins gaie depuis quelque temps, observa Bob, pensif. Je crains de devoir abandonner mon poste si je veux lui garder son euphorie et sa joie de vivre. Après tout, je prendrai une place dans un journal. Je

serai tout de même moins absorbé.

– Et tu en voudras à ta femme de lui avoir sacrifié un métier qui te passionne.

– Eh ! il n’y a pas que la T.V. dans la vie... Et puis, je peux bien écrire des articles au lieu de les commenter.

– Mais il te manquera toujours l’atmosphère de la foule quand tu es dans le feu de l’action et que les gens s’agitent autour de ces épisodes haletants auxquels tu participes et que tu retransmets à mesure. Le travail d’un reporter de radio ou de T.V. n’a rien à voir avec celui d’un journaliste qui prend des notes sur des tablettes et va les téléphoner ensuite à son journal. Notre boulot est plus dynamique, plus effervescent... et quand on est mordu comme toi par le métier, on y échappe difficilement.

Tandis qu’il palabrait, essayant de se montrer persuasif, surtout pour distraire son camarade, qu’il sentait profondément soucieux, Bob se remémorait son idylle avec Judy. Ils s’entendaient si bien, les premières années ! Et Catherine était venue tout de suite enchanter leur

vie de jeunes amoureux.

Puis, l'automne précédent, Judy avait eu cette typhoïde qui avait tant affolé Bob. Cela avait permis à Claudia de s'incruster dans le logis de son frère. Claudia avait été très bien. Elle n'avait nullement gardé rancune à Bob d'un mariage qu'elle n'approuvait pas. Elle avait pris la place de Judy auprès de la petite Catherine. Depuis, elle était restée avec eux. Il était difficile de la récuser, maintenant qu'on n'avait plus besoin d'elle. Cela n'arrangeait pas les choses.

Janon arriva en trombe dans le studio. Cela mit fin aux cogitations de son assistant. Janon était tyrannique et brusque dans ses manières, mais c'était un merveilleux chef qui savait communiquer sa flamme et son enthousiasme. Bob ne fut plus qu'à sa mission.

II

– En somme, tu es déçue ?

– Non, dit Judy, protestant de tout son être. J'aime Bob et rien n'y fera. Mais j'ai l'impression que si je ne réagis pas, bientôt nos querelles vont devenir de véritables disputes.

« Une orangeade, s'il vous plaît. Avec de l'eau de Seltz.

Cela s'adressait au garçon du Black and White qui venait prendre les commandes.

Daniel Jausse demanda un scotch et du Périer.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, au type nordique. Il avait le teint hâlé d'un homme de plein air et des yeux changeants, ni bleus, ni gris, ni verts, mais un peu de tout cela, comme une eau claire sur un fond de torrent.

Daniel rappelait à Judy son frère Gérald, qui avait été son premier amour. Mais Gérald était

beaucoup moins fantaisiste, moins artiste que Daniel.

Les deux Jausse étaient des amis d'enfance de Judy. De Londres où son père était attaché de l'Air, elle venait chez eux passer ses vacances. Elle était très jeune, lorsqu'elle s'était fiancée à Gérald. Elle avait pris le jeu de son imagination pour un grand amour. Gérald était parti peu après à l'armée. Il s'était battu en Algérie. Mais, dès la première permission, Judy s'était rendu compte qu'elle s'était trompée. Son fiancé lui était apparu comme un étranger.

La nouvelle de sa mort, quelques semaines plus tard, avait provoqué chez elle un sentiment de désespoir. Peut-être parce qu'elle se croyait une part de responsabilité dans cette mort. Elle n'avait pas été avec lui, durant les quelques jours qu'ils avaient passés ensemble, aussi exubérante que d'habitude. Elle avait conscience que sa désaffectation lui avait été cruelle.

Mais, au fond d'elle-même, elle était monstrueusement allégée. Que serait-il advenu si Gérald était rentré et si elle avait dû tenir sa

promesse, si elle l'avait épousé ?

Depuis qu'elle connaissait Bob, elle se rendait compte que l'amour est autre chose que ce flirt charmant et futile ébauché avec l'ami de ses jeunes années.

Comme s'il lisait dans sa pensée, Daniel lui dit en la considérant à travers ses cils :

– C'est dommage pour toi que Gérald ne soit pas revenu.

– Non, fit-elle franchement.

Il sursauta.

– Non ?

Son visage grimaça légèrement et toute son affabilité fit place à un air concentré et buté. Elle le regarda bien en face.

– Excuse-moi, dit-elle. Je sais que tu m'en as voulu d'avoir épousé Bob si peu de temps après la mort de Gérald. Mais, vois-tu, je ne crois pas que j'aurais pu rendre Gérald heureux.

– Tu l'avais choisi, pourtant.

– Choisit-on à dix-huit ans ? J'aurais aussi

bien pu te choisir, toi...

– Pourquoi ne l’as-tu pas fait ?

Judy eut un vague sourire.

– Tu as toujours été un frère pour moi, encore plus que Gérald. Cela ne me serait pas venu à l’idée.

– Gérald était mon jumeau.

– C’est vrai, dit pensivement Judy. Vous étiez pourtant si différents !

Elle regarda dans le vague tout en tirant sur la paille qu’elle plongeait dans son orangeade.

– En tout cas, reprit-elle, tandis qu’il promenait maintenant son regard sur les couples qui se trémoussaient sur la piste, Gérald et moi, nous nous étions trompés. Nous n’étions pas faits l’un pour l’autre. Je m’en suis aperçue la première fois que je l’ai revu. La vie progresse et on change tellement !

– Tu étais faite pour subir les fantaisies de M. Bob Cordier, émit-il, sarcastique.

– Je l’aime.

Il hocha la tête.

– Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi tu m’as appelé au secours, ce soir.

– Je ne t’ai pas appelé au secours, rétorqua-t-elle, blessée. J’avais besoin de parler à quelqu’un qui me comprenne et puisse me conseiller, et aussi m’aider. J’ai su par les journaux que tu étais à Paris. J’ai eu envie de te voir... Mon mari m’a laissée seule, ce soir, ajouta-t-elle avec amertume.

« Je ne veux pas t’inviter à la maison. Il sait que j’ai été fiancée à ton frère et... il est jaloux.

Elle avait dit cela avec un secret accent de triomphe. Que Bob fût jaloux, même d’une ombre, témoignait de son amour pour elle.

– Si je comprends bien, c’est à la défection de ce monsieur que je dois de te rencontrer ? ironisa-t-il. Elle lui sourit gentiment.

– Ne sois pas sarcastique. Tu sais bien que j’ai beaucoup de plaisir à te retrouver. Nos souvenirs de jeunesse ne sont pas si loin. Tu te rappelles le moulin sur la Voise et nos parties de canoë ?

– Je me rappelle de tout. Même ta queue de cheval sur laquelle je tirais pour te faire enrager.

– Et moi, ton appétit féroce. Les camemberts que tu dévorais en cachette...

– N'en dis pas plus long. Tout cela est si poétique !

– Mais je me rappelle aussi les poèmes que tu déclamaï, et les violettes que vous alliez me cueillir, Gérald et toi, derrière la haie du Portalet.

« Et les fraises des bois, les champignons, les noisettes, toute cette récolte qui sentait si bon l'été, les journées chaudes, la campagne ensorceleuse.

– Tu viens danser ? invita-t-il, coupant court à ces évocations d'un passé dont il n'avait retenu lui, que l'amertume secrète.

Quand il la tint dans ses bras, le temps d'un slow languissant et tendre, tout ce passé lui reflua au cœur. Mais elle s'en était déjà délivrée, concentrée sur le seul souci qui comptât pour elle.

Lorsqu'ils eurent rejoint leur guéridon, l'heure

avait coulé. Elle regarda sa montre.

– Il faut que je rentre. Si Bob rentrait avant moi, il serait furieux.

– Je croyais que tu tenais à exciter sa jalousie ?

Elle sourit adorablement.

– Un peu, seulement...

– J’aurais voulu t’emmener à mon exposition, d’autant que je repars demain et pour un temps indéterminé. J’ai réuni quelques toiles au cabaret « Ouvert la Nuit ». L’inauguration a lieu ce soir, après minuit. Le prince Bassour, le plus Parisien des Orientaux, doit y être vers une heure, après le spectacle. J’aimerais que tu lui fasses les honneurs de ce vernissage nocturne.

Elle hésita.

– Je voudrais accepter, mais il faudrait que j’avertisse à la maison... Si Bob est rentré, veux-tu que je le prie de nous rejoindre ?

Il dissimula une grimace.

– Pourquoi pas... si ce monsieur ne juge pas

nos divertissements trop indignes de lui ?

– Au contraire. Il adore la peinture et pourrait même faire un reportage sur ton exposition.

Daniel eut un haussement d'épaules désinvolte et hautain.

– Je me soucie fort peu de publicité. Mais puisque c'est le seul moyen de t'emmener là-bas, téléphone à ton alter ego. On s'en arrangera.

Judy s'empressa vers la cabine.

Au moment de former son appel sur le cadran, elle hésita. Catherine dormait dans la chambre contiguë à celle de ses parents et l'appareil était dans le vestibule. Mais les stridences de la sonnerie risquaient de la réveiller.

Néanmoins, le désir de communiquer avec son mari fut le plus fort et Judy se décida à tourner le cadran.

Il lui semblait que les sons qu'elle entendait se répercuter de l'autre côté de la ligne avaient une vibration particulièrement menaçante.

Enfin, une voix sur les ondes... la voix glaciale de Claudia.

– Qu’est-ce qu’il y a encore ?

La voix était excédée.

– Qui est à l’appareil ? Qui demandez-vous ?

– C’est Judy. Excusez-moi, Claudia. Voulez-vous appeler Bob ?

– Bob n’est pas là.

– Pas là ?

Judy se sentit toute désemparée. Était-il possible que Bob fût retenu jusqu’au matin ? Une rage froide commença à s’emparer d’elle.

– Il a téléphoné. Je lui ai dit que vous étiez sortie. C’est sûrement qu’il n’a pas jugé devoir se presser pour revenir.

Claudia lâcha une seconde l’écouteur. Elle avait perçu un bruit de clefs à la porte du vestibule. Un sourire rusé parut sur sa face aiguë.

– Y a-t-il un message pour lui ?

– Dites-lui de me rejoindre...

Judy se ravisa :

– Au fait, non, c’est inutile...

– Allez-vous rentrer ?

– Je rentrerai quand cela me fera plaisir.

– Merci, ajouta-t-elle sèchement. Et à demain.

Elle plaqua le récepteur sur sa fourche avec emportement.

Claudia raccrocha lentement. Elle écouta le bruit scandé des pas de Bob dans l'entrée. Rigide, elle attendit que son frère eût franchi le seuil.

– Judy est couchée ? s'enquit Bob dès qu'il aperçut sa sœur.

Et aussitôt, il s'avisa de l'heure insolite et fut pris de panique.

– Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? Catherine ?

– Catherine dort. Et c'est encore une chance avec toutes vos allées et venues... Et ce téléphone qui n'arrête pas de sonner. On se croirait dans un ministère.

– J'en sors, du ministère, dit Bob, sans gaieté. Et je te prie de croire que ça a chauffé. Mais pourquoi n'es-tu pas dans ton lit ?

– Le téléphone m’en a tirée.

– Qui appelait ?

– Ta femme. Pour dire qu’elle ne rentrait pas.

Le visage de Bob exprima la consternation.

– Qu’elle ne rentrait pas ? Mais qu’est-ce que cela veut dire ?

Claudia le regarda, d’un long regard sans relief.

– Ce que ça dit ? Qu’elle passe la nuit ailleurs.

– Claudia !

– Eh bien ! quoi, Claudia ?

– Tu as de ces expressions.

Claudia rejeta la tête en arrière. Elle avait un cou lisse, resté jeune, qui sortait d’un peignoir à grandes fleurs. Son visage demeurait impassible.

– Quelle autre expression veux-tu que j’emploie, pour t’informer que ta femme a découché ?

Il insista, furieux :

– Elle n’a pas découché ! Elle est sortie, voilà

tout. Comme moi.

– Comme toi, mais de son côté.

– Je ne pouvais tout de même pas l’emmener à l’Élysée pour faire mon reportage !

– C’est exactement mon avis. Elle est tout à fait excusable de t’avoir remplacé par un autre compagnon, puisqu’elle avait envie de sortir, alors que tu étais pris par tes obligations professionnelles. Elle n’a pas le genre pot-au-feu à attendre auprès du foyer le retour du maître. Il est une heure du matin. Je vais me recoucher, si tu permets.

Elle sourit à son frère avec une dangereuse affabilité. Elle était de quinze ans son aînée. Depuis longtemps, la jeunesse l’avait quittée. À la vérité, elle n’en avait jamais profité. Elle avait eu trop tôt de lourdes responsabilités.

Bob n’avait que trois ans quand sa mère était morte d’une tumeur maligne qui l’avait gardée immobilisée en de longues souffrances, plusieurs mois, avant l’issue fatale. Claudia, à peine sortie de l’adolescence, alors que d’autres ne pensent

qu'à danser ou à flirter, avait pris les rênes de la maison avec compétence et autorité.

Le père, qui voyageait pour la Standard Oil Company, était absent toute la semaine. Claudia dirigeait toute la vie de son jeune frère. C'est elle qui avait pris les décisions pour son éducation, l'avait fait entrer au collège et pousser ses études.

Elle eût voulu qu'il fût médecin, officier de marine, ou aviateur, métiers glorieux qui correspondaient à son idéal d'activités masculines. Lui, après sa licence de droit, s'était orienté vers le journalisme. Il était entré dans un quotidien, et cela avait marqué sa première rébellion contre le despotisme de cette aînée intransigeante.

La seconde n'avait pas tardé. On avait offert à Bob un poste à la radio, puis à la télévision, et c'est au cours d'une émission qu'il avait rencontré à Deauville celle qu'il devait choisir pour femme.

Ce choix avait ulcéré Claudia qui voyait sombrer tous les espoirs qu'elle avait mis dans ce junior à qui elle avait consacré tant d'années de

sa jeunesse. Elle s'était flattée qu'il ferait un beau mariage. Son ascendance paysanne et sa vie provinciale lui faisaient voir d'un très mauvais œil cette union avec une fille aussi peu conventionnelle que Judy, qui travaillait dans une maison de couture et venait de remporter un concours d'élégance, en se produisant devant un groupe de jeunes et jolies « pin-up ». Elle s'était farouchement opposée au projet de mariage de son frère cadet.

Décidé à défendre son bonheur et son indépendance, Bob avait rompu brutalement tout contact avec sa sœur. Son père seul était venu à son mariage et le couple n'avait pas reparu dans la maison de Moret-sur-Loing, où Claudia ruminait ses rancœurs.

La mort de leur père ne les avait pas rapprochés. Il avait fallu la maladie de Judy, au début de l'hiver, pour que Claudia sortît de sa retraite et vînt offrir ses services au jeune mari désemparé.

La petite Catherine avait quatre ans. C'était une enfant adorable qui avait triomphé de toutes

les rancunes accumulées par Claudia. La vieille fille avait pris la maison en charge durant les mois d'immobilisation de Judy et s'était occupée de Catherine.

Elle s'était donnée à sa nouvelle tâche avec cette ardeur concentrée qu'elle avait montrée jadis vis-à-vis de Bob.

– Elle a la passion du dévouement, disait Bob, secrètement honteux de s'être montré si ingrat envers cette aînée généreuse et entière.

Il était heureux, au fond, que tout se fût arrangé entre eux. Et puis, il se rendait compte que Claudia était beaucoup plus compétente et plus efficiente que Judy dans le rôle de maîtresse de maison et de mère de famille. Avec cet égoïsme inconscient des hommes, amoureux de l'ordre et du confort, il se sentait allégé de voir son foyer prendre un petit air bourgeois et ordonné que la fantaisie et l'inexpérience de Judy n'avaient pas su lui donner.

De plus, la présence de Claudia permettait au couple de s'évader, les rares fois où Bob pouvait échapper aux servitudes de son métier.

– À demain, dit Claudia.

Bob dit bonsoir sèchement. Il en voulait inexplicablement à sa sœur d’être l’interprète d’un désagréable message. Il lui en voulait surtout de pressentir qu’elle en tirait une joie secrète.

Le pas feutré de Claudia s’évanouit dans le silence.

Bob demeura seul, en proie aux démons du doute et de la jalousie.

III

La boîte de nuit donnait sur les quais. Des fenêtres, on apercevait les péniches amarrées, avec leurs feux qui brillaient sur l'eau du fleuve et les arbres de l'autre côté des berges qui recevaient la lumière indirecte des projecteurs éclairant les monuments, et qui portaient sur eux comme une poussière d'étoiles.

Daniel Jausse arrêta sa Studebaker derrière une file d'autos.

– Il y a foule, dit-il avec satisfaction.

Georgina vint les accueillir en haut du perron. C'était elle qui, un an plus tôt, avait lancé ce cabaret artistique où elle avait attiré peu à peu tous les snobs qui fréquentaient auparavant les caves de Saint-Germain-des-Prés.

À quarante ans, elle restait invraisemblablement mince, ce qui lui permettait

de s'habiller avec la plus outrancière originalité. Pour inaugurer cette exposition nocturne des œuvres du jeune et célèbre peintre, elle arborait une tenue très esthète.

Elle portait un chemisier de jersey jaune, une large ceinture et des pantalons à carreaux très collants. Elle saisit les mains de Daniel et les serra longuement, en le regardant dans les yeux avec une expression admirative et chaleureuse.

– C'est un succès, déclara-t-elle, très excitée. Les salons sont déjà bondés. Dépêchez-vous : le prince ne tardera pas.

Le cabaret avait été pris sur un ancien hôtel particulier.

Des valets en queue de pie recevaient les invités et leur prenaient leur vestiaire.

Dans le sillage de Georgina, Judy entra dans une vaste et superbe salle au haut plafond cloisonné. Une estrade à laquelle on accédait par plusieurs marches avait été aménagée pour l'orchestre. Trois musiciens déversaient des flots d'harmonie sur le public.

Faisant suite à l'estrade, courait, autour du salon, une galerie où des gens se bousculaient pour admirer les toiles accrochées aux cimaises. Le flot ascendant et descendant se mélangeait sans arrêt, en une sorte de figure de ballet étourdissante. C'était plus bondé qu'un foyer de théâtre un soir de grande première.

Autour du buffet abondamment garni, la foule bruissait et bourdonnait. Le bruit des bouchons de Champagne ponctuait le rire des femmes. Un garçon s'affairait devant un saladier de punch d'où montaient de courtes flammes bleuâtres.

Judy demeura un instant à l'écart. Son compagnon serrait des mains et répondait aux félicitations de ses « fan ». Toute une haie de fort élégantes noctambules, aux dos nus et aux bijoux étincelants, se forma autour de lui. Judy entendit prononcer le nom de la duchesse de Windsor. Elle vit Daniel s'incliner devant la silhouette longue et racée de l'épouse de l'ex-héritier du trône d'Angleterre. Celle-ci souriait avec affabilité.

Judy pensa :

« Comme Daniel a réussi ! C'est déjà la gloire. Si jeune, c'est magnifique ! »

Elle s'en réjouit. Il avait du talent et son succès se justifiait. Mais Daniel n'avait vraiment pas besoin d'elle. Elle se demanda ce qu'elle était venue faire là.

Désemparée, elle demeurait solitaire, en proie à un désenchantement secret. Elle gardait dans la bouche un goût d'amertume, et cette crispation qui l'avait étreinte dans la soirée, depuis qu'elle avait quitté la maison. Elle s'en voulait d'être sortie sans Bob. Elle ne pouvait détacher de lui sa pensée.

Tout son cœur criait vers lui. Que cette soirée d'anniversaire passât sans les réunir lui semblait une injuste monstruosité. Elle regrettait d'avoir suivi Daniel, de s'être laissé circonvenir. Elle avait eu, en apprenant que Bob n'était pas rentré, un moment de colère : elle avait absolument voulu le punir, l'inquiéter et le tourmenter. N'était-ce pas à lui d'apprendre à son tour le mal de l'absence ?

Mais, à présent, dans cette salle bruyante et

indifférente, elle éprouvait une véritable détresse. Elle se sentait étrangère à toute cette agitation, tout son être appelé ailleurs, vers le foyer où Bob allait rentrer pour trouver – et c’était la première fois – la chambre vide.

Elle eut la vision de leur petite Catherine endormie. Sans doute Bob irait-il l’embrasser pour tromper son attente et calmer sa nervosité. Un élan de tendresse reflua à son cœur.

Cher petit chou, adorable petite femme, si tendre, si affectueuse ! Catherine adorait cette jeune maman si belle et si gaie et qui inventait toujours des jeux nouveaux.

Judy pensa avec une sorte de jalousie à la place que tentait de prendre Claudia dans l’esprit de la petite. Mais elle n’y parvenait pas. Dès que sa mère apparaissait, l’enfant courait vers elle et se réfugiait dans ses bras.

Et sa grande joie était de venir se blottir, le matin, dans le lit de ses parents, lorsque son père était parti. Alors, c’étaient avec Judy des câlineries sans fin, des parties endiablées où la jeune maman redevenait enfant pour jouer avec la

petite fille, jusqu'à ce qu'elles se retrouvassent toutes deux en tête à tête, de chaque côté de la table du petit déjeuner.

Lorsque Claudia était témoin de ces charmantes et puériles scènes, elle jetait sur sa belle-sœur un regard venimeux.

« Son regard de basilic », disait Judy qui savait à quoi s'en tenir sur les sentiments que lui portait la sœur de son mari. Par égard pour lui, jusque-là elle subissait la présence de Claudia. Ce soir, en y réfléchissant, cette présence lui parut anormale.

« Il faudra que je parle sérieusement à Bob à son sujet, se promet-elle. Cette situation ne peut pas durer.

« Je veux élever ma fille comme je l'entends et sans influence contraire. »

Ses réflexions l'avaient isolée au milieu du brouhaha. Soudain, elle se sentit toucher légèrement le coude.

– Judy, prononça la voix de Daniel, tout près d'elle, permets-moi de te présenter le prince

Bassour.

Judy fit volte-face. Elle vit un profil maigre et sombre, une silhouette élégante inclinée devant elle.

Lorsque le nouvel arrivant releva la tête, leurs regards se croisèrent. Celui du prince exprimait une admiration intense, sans fard.

Gênée, Judy se demanda s'il fallait exécuter une révérence comme devant un souverain.

Le personnage dégageait une impression étonnante de vie et de vivacité. Il portait un smoking de couleur, très bien coupé, et rien, sinon cette allure à la fois fière et détachée ne le distinguait des autres invités.

De face, son visage parut à Judy plus jeune que de profil. Il avait des yeux sombres qui semblaient briller d'un feu secret et des cils invraisemblables, trop longs pour un homme. Le regard qu'il posa sur elle se fit caressant.

– Voulez-vous danser avec moi ? demanda-t-il d'une voix basse et prenante où se décelait un très léger accent étranger.

– Mais, dit-elle, déconcertée, en jetant un coup d’œil autour d’elle, on ne danse pas !

– Nous danserons, si vous permettez, ajouta-t-il pour corriger ce que son affirmation avait eu d’un peu autoritaire.

– Écartez-vous de la piste, s’il vous plaît, messieurs et mesdames ! enjoignit la voix éclatante de Georgina.

Elle les poussait d’un geste impérieux de ses longs bras, sans cesser de sourire.

– Ne refuse pas, souffla la voix de Daniel à l’oreille de Judy qui restait figée sur place, sans se résoudre à avancer vers le prince.

« Bassour est un de mes plus riches clients. Il vient de payer deux millions une de mes toiles. Ce sera demain dans tous les journaux. Aide-moi, Judy !

Machinalement, Judy se laissa entraîner.

L’orchestre se déchaîna.

Judy ne voyait personne. Étourdie et fascinée, elle tournait au bras de cet étranger, tout agitée d’une crainte qu’elle ne s’expliquait pas.

Autour d'eux, quelques couples les imitèrent et la piste minuscule fut pleine bientôt. Le prince dirigeait sa cavalière avec délicatesse et autorité, lui évitant les heurts, lui communiquant le rythme d'une très légère pression du corps. De très près, elle voyait sa bouche si rouge dans son visage brun, elle sentait sa chaleur et son odeur d'homme jeune et soigné.

– À quoi pensez-vous ? demanda-t-il tout à coup.

C'était la première fois qu'il lui adressait la parole, depuis le commencement de la danse.

– À... à rien, répondit-elle étourdiment et consciente de lui paraître absurdement sotté.

« Il va me prendre pour une idiote », songea-t-elle. Il sourit. Elle comprit qu'il avait deviné son trouble et s'en offusqua.

Si Bob le voyait !... Elle fit un effort pour s'éloigner de son partenaire et lui indiquer sa lassitude et qu'elle voulait être reconduite à sa place. Il eut l'air de ne pas comprendre.

– Ne vous raidissez pas. Laissez-vous mener.

Vous danseriez bien, si vous vouliez.

– Mais je...

Elle allait dire « je ne veux pas », se rebiffer contre cette mainmise sur sa personne. Et puis elle aperçut le visage de Daniel. Il dansait avec une cavalière blonde tout près de leur couple. Il lui fit un signe de connivence. Il paraissait enchanté de l'aide bénévole qu'elle lui apportait.

Elle se mordit les lèvres.

– Savez-vous que vous êtes très belle ? disait le prince Bassour, comme il eût constaté une vérité évidente.

– C'est aussi l'avis de mon mari, répliqua-t-elle, avec le désir de rétablir entre eux les distances.

– Ah ! vous avez un mari...

Il la considérait à travers ses longs cils qui semblaient emprisonner tout l'espace dans leur résille. Il y eut dans ses prunelles un secret amusement.

– Fait-il aussi de la peinture ?

– Non.

« Il est journaliste, dit-elle après un temps.

– Et il vous confie à un homme aussi dangereux que Daniel Jausse ?

– Les hommes ne sont dangereux que pour celles qui ne savent pas se garder, répliqua-t-elle, du tac au tac.

– Je suis sûr que vous n’êtes pas de celles-là !

Elle fut satisfaite de cet hommage et se détendit.

– Je me demande si Daniel a déjà fait votre portrait ? s’informa-t-il.

– Non. Je n’avais pas revu Daniel depuis des années. Depuis avant mon mariage. Il est toujours parti. C’est le vagabond de la peinture.

– Il a beaucoup de talent, affirma le prince.

– Un grand talent. Ses toiles montent en flèche.

Elle se faisait l’effet d’un placier qui vante la marchandise qu’il a à vendre.

« Daniel me fait faire une chose ridicule »,

s'insurgea-t-elle au fond d'elle-même.

– Je suis fatiguée, avoua-t-elle dans un souffle. Ma tête tourne... Arrêtons-nous...

– Vous ne voudriez pas. Toutes les caméras sont braquées sur nous.

Elle se retourna si bien que son front effleura le menton de son cavalier. Il la retint contre lui, tout étourdie par le vertige de la danse. Judy perçut le clic de l'appareil qui enregistrait leur image.

– Merci, Monseigneur, dit le photographe. Merci, madame.

Les couples avaient déserté la piste et ils étaient seuls devant les caméras avides.

– Quel toupet ! siffla Judy, furieuse. Elle allait avoir bonne mine dans les bras de cet étranger !

– Un gros plan, je vous prie ? suppliait une voix pressante.

Le prince sourit, le bras passé autour de la taille de sa cavalière.

– Nous voilà dans l'actualité, murmura-t-il.

– Cela ne me plaît pas du tout. Qu'est-ce qu'ils veulent, tous ?

– Ils ont la manie de me prendre pour objectif. Parions que nous passerons ensemble sur la couverture de *Match* ou de *Réalités* ?

– C'est très désagréable ! gronda Judy outrée. Ils auraient pu au moins me demander mon avis.

– Vous êtes fâchée ? s'enquit le prince avec une moue choquée. Savez-vous que beaucoup de femmes seraient flattées d'une telle publicité.

– Je n'ai nul besoin de publicité, se rebiffa Judy. Veuillez me reconduire à ma place, s'il vous plaît.

Sa main se crispa sur le bras qui la maintenait et une onde de colère enflamma son visage.

– Calmez-vous, ma chère, je ne vous garderai pas de force.

Très calme et courtois, il desserra son étreinte et lui fit escorte.

– Excusez-moi si je vous ai importunée. Je ne pensais pas que danser avec moi pût vous être à ce point désagréable.

Judy se radoucit. Elle ne voulait pas le vexer et compromettre peut-être les affaires de Daniel qui lui avait demandé son aide.

– Je vous demande pardon, dit-elle sur un ton un peu confus. Mais tous ces gens m’agacent.

Le prince fit un signe et le crépitement des appareils cessa.

– Éloignez donc tous ces indiscrets, intima Bassour d’un ton d’autorité à Georgina qui accourait vers le couple.

Gentiment, le prince invita Judy :

– Vous accepterez bien une coupe de Champagne ?

– Une coupe seulement, acquiesça-t-elle. Après, je m’en irai. Il est temps que je rentre.

– Où habitez-vous ?

« Suis-je indiscret ? se reprit-il avec un souci de ne pas la heurter.

– Pas du tout. J’habite la banlieue. À Saint-Cloud.

– Moi aussi. J’ai une péniche sur la Seine. Si

vous le permettez, je vous reconduirai.

Daniel les rejoignit à cet instant. Il entendit l'offre de Bassour.

– Acceptez, Judy ! J'ai juste le temps de passer à mon hôtel. Je prends l'avion tout à l'heure.

– Acceptez, reedit Bassour, avec une insistance d'enfant gâté. Vous serez chez vous en un temps record. J'ai une voiture qui est du tonnerre.

« Et je vous promets de vous mettre à votre porte sans dommage et tout entière !...

Il riait avec gentillesse. Ses traits avaient l'aspect encore ébauché de la jeunesse. Elle jugea qu'il ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans, et elle se sentit tout à coup pleine d'indulgence vis-à-vis de ce grand garçon séduisant. Elle se trouva ridicule avec ses pusillanimités.

– Bien, dit-elle. J'accepte.

Il exulta, avec un rire d'enfant :

– Vous allez voir. Je suis un pilote remarquable. Je m'entraîne pour la course de

« mille milles ». Je me suis offert une Aston-Martin pour faire la pige à mon cousin Ali.

– N’allez tout de même pas trop vite, dit Daniel en manière d’avertissement, tout en prenant congé. N’oubliez pas que je vous confie une jeune mère de famille.

– Non, dit Bassour, éberlué, vous êtes déjà maman ?

– Bien sûr, dit fièrement Judy.

Et son sourire, tendre et fier, éclaira son visage.

– Elle s’appelle Catherine et je l’adore, ajouta-t-elle d’un ton enjoué.

Maintenant qu’elle savait qu’on allait la ramener chez elle, toute sa tristesse s’était envolée. Elle ne pensait plus qu’à la minute du retour.

Georgina vint se faire offrir le verre de l’amitié, puis Bassour dirigea sa compagne vers le vestiaire.

Lorsqu’ils sortirent sur le perron, escortés par leur hôtesse, il bruina. Un des valets ouvrit un

grand parapluie rouge pour les accompagner jusqu'à la longue voiture blanche, rangée le long du quai.

Bassour fit asseoir sa passagère et déclencha l'essuie-glace.

– Vous êtes bien ? s'informa-t-il courtoisement.

– Très bien.

– Cigarette ?

Elle puisa dans le paquet une cigarette odorante.

Il lui passa le briquet du tableau de bord. Elle vit luire son sourire éclatant tandis qu'il approchait la petite flamme de ses lèvres.

Sur le perron, quelques personnes s'étaient arrêtées pour les regarder.

– Ce que les gens sont badauds ! soupira-t-elle, agacée.

– Bah ! j'ai l'habitude, dit-il d'un air important.

Il ajouta, dans un rire silencieux :

– Je vais vous faire un aveu...

Il démarrait en souplesse. Judy admira que l'on n'entendît absolument rien du puissant moteur qui ramassait sous son capot ses chevaux dociles.

« Bob sera fou de jalousie, quand je lui dirai que j'ai fait le trajet dans un tel véhicule », songea Judy.

Bassour expliquait, comme il eût parlé d'un bon tour joué à un collégien par un camarade :

– Vous m'avez rendu service... J'avais besoin d'une jolie femme comme vous pour donner une leçon à Sarah.

– Qui est Sarah ? demanda machinalement Judy, assez longue à comprendre, car elle commençait à avoir sommeil.

– Sarah Lear. Vous l'aimez ?

– Je ne la connais pas, dit Judy entre deux bâillements discrets.

Bassour tournait vers elle son jeune profil et lui jetait un regard incrédule.

– Vous ne connaissez pas Sarah Lear, celle que toute la presse me donne pour fiancée ?

– Excusez-moi, mais... mais je vais rarement au théâtre.

– Elle ne fait pas de théâtre, mais du cinéma.

– Ah ! formula Judy, indifférente.

Elle appuyait sa tête lasse sur le dossier du siège avant. Il lui tardait terriblement de retrouver son home, le lit corbeille où Bob devait lire en l’attendant, ivre de colère et d’incertitude, sous l’abat-jour orangé.

La pluie commença à crépiter, comme ils franchissaient le pont Alexandre. Il fallut s’arrêter au feu rouge.

Bassour s’était lancé dans de verbeux commentaires. Sarah Lear était la petite star anglaise qu’on opposait à Sophia Loren. Elle avait tourné dans *Sirènes à Hawaï* et *Les Femmes ont toujours raison*.

– C’est moi qui la commandite, déclara Bassour en appuyant sur l’accélérateur, et elle est aussi capricieuse qu’une chèvre. Elle n’a pas

voulu venir au vernissage avec moi, ce soir, sous un prétexte ridicule. En réalité, elle m'en veut pour une certaine écharpe de vison... Je lui ai donné une bonne leçon. Quand elle verra, dans les magazines, que j'ai dansé avec vous, elle sera folle de rage.

Judy se laissait bercer par le bavardage de son compagnon. Elle était si fatiguée que les paroles arrivaient à peine à sa conscience claire. Elle ne percevait que leur bourdonnement.

– Voulez-vous passer par le Bois ? demanda-t-il. J'aimerais vous montrer ce que mon Aston Martin peut faire sur route libre.

– À cette heure-ci, objecta-t-elle, dissimulant dans sa paume un bâillement, il serait sage de prendre le plus court. Cette démonstration de vitesse, par cette pluie, me paraît peu justifiée.

– Mais je n'aurai jamais plus l'occasion de vous la faire, cette démonstration, insista-t-il, féru de son idée. Et puis, le plus court, c'est toujours la route libre. Je vous promets de vous déposer chez vous dans un quart d'heure.

Il avait ralenti. Une voiture les dépassa, soulevant une tornade d'eau. Sans attendre la réponse de sa passagère, il obliqua en direction du Bois.

Elle se tut et ferma les yeux. Elle sentit plus qu'elle ne l'entendit, le déchaînement du moteur. La voiture filait en souplesse à une allure de bolide. Chaque fois que Judy entrouvrait les yeux, elle voyait le pare-brise ruisselant et le profil tendu de son conducteur. Il avait l'air d'une figure de proue, rigide et comme projeté en avant, dans l'élan qui l'habitait. Il semblait faire corps avec son véhicule, devenu lui-même le dieu de la vitesse et du vent.

– Vous ne trouvez pas que je conduis comme un fou ? lui jeta-t-il dans un sourire orgueilleux.

Judy ne répondit pas.

Elle dormait.

Bassour sortit en trombe du Bois.

– Quelle direction maintenant ?

Il n'y eut aucune réponse. Il s'aperçut, par un bref regard glissé vers sa compagne, que celle-ci

était incapable de l'entendre, plongée qu'elle était dans un sommeil profond. Il eut un sourire amusé.

– J'ai l'impression que cette jolie madame ne supporte pas le champagne ni les mélanges. Bah ! elle finira bien par se réveiller.

Il accéléra et se lança vers l'autoroute. Il doubla quatre camions, traversa le tunnel en trombe. C'était si grisant de rouler sur cette piste que rien n'encombrait à cette heure.

Il connaissait la piste et le moindre virage lui était familier. Il les prit à une allure record, ses roues arrivant juste à la limite d'adhérence. Puis, quand il vit la section d'espace toute droite devant lui, il lança son véhicule à fond.

Il chantonnait. Il pensait à Sarah... à ses boucles auburn, à son petit nez en l'air, à son regard bleu. Il coula un regard de biais vers sa compagne. Celle-ci était plus belle, mais moins amusante. Et puis, elle avait un mari qu'elle aimait.

« Je me demande ce que dirait le mari, s'il la

voyait installée sur mes coussins en train de dormir, pendant que je la pilote à cent soixante à l'heure. »

Une vanité puérile le chatouilla.

Son rire ne réveilla même pas la passagère inconsciente. C'était un rire sans méchanceté, le rire d'un être jeune qui ne s'encombre pas de contingences.

« Il faudra pourtant que je la réveille », songea-t-il au bout d'un moment pendant lequel sa voiture avait dévoré l'espace.

Un coup d'œil jeté à la montre de bord l'informa qu'il était trois heures. Ils roulaient depuis près d'une heure.

« Il serait tout de même temps que je la rentre, songea-t-il. Jausse ne sera pas content que je n'aie pas rempli la mission dont il m'a chargé. Et puis, cette jolie madame sera mieux dans son lit. Dommage seulement que Sarah ne puisse pas la voir, blottie si près de moi dans ma voiture : elle serait folle de rage. »

Il sourit en pensant aux « rages » enfantines de

Sarah qui, dans ses moments de fureur, lançait contre les murs tout ce qui lui tombait sous la main.

Ses petites mains ravissantes !...

Il sourit derechef. Mais c'était un sourire nuancé d'attendrissement.

Ce devait être son dernier sourire. Machinalement, il avait pris l'embranchement sur la droite. Il se rendit compte de son erreur et voulut obliquer sur sa gauche, malgré le sens interdit. À cette heure nocturne, il faisait fi des règlements. Un camion arrivait en sens inverse. Il voulut l'éviter, manœuvra vivement le volant. Malheureusement pour lui, la route n'était plus qu'un miroir poli. Il partit sur le bas-côté, essaya de redresser, traversa la route en diagonale, incapable de maîtriser son bolide. Le talus se dressa brusquement en face de lui. Il eut le temps de voir à la lueur de ses phares puissants le visage épouvanté du conducteur cramponné désespérément à son volant. Il eut l'impression de monter vers le haut toit du véhicule, puis le sol se précipita sur lui.

Au fracas qui avait éclaté dans la nuit, succéda tout aussitôt un silence écrasant, mortel...

IV

Pendant sa typhoïde, il était arrivé à Judy de se réveiller avec cette sensation qu'elle flottait dans l'espace et dans le temps, corps immatériel délivré de sa pesanteur.

Ce fut cette même impression qui l'accueillit à son retour à la vie normale et à la conscience des choses.

Elle se sentait courbatue, vidée, comme délivrée de tout poids. C'était curieux et assez agréable, somme toute. Une espèce de détachement de l'être, d'allègement.

Peu à peu, néanmoins, elle reprit contact avec la réalité. Quelques images vinrent s'inscrire sur sa rétine, transmises à son cerveau encore engourdi.

La chambre – murs vert pâle avec lavabo encastré, de couleur assortie – présentait un

ameublement sobre et froid : une table soutenue par des tubes de métal chromé, un seul fauteuil, une chaise chromée aussi. Un ventilateur tournait au plafond. Un plateau était accroché au pied du lit métallique. Il portait une carafe d'orangeade, un haut verre et une paille.

– Voulez-vous boire ? dit quelqu'un.

Judy ne connaissait pas cette voix. À moins qu'elle n'ait oublié la voix de Marcelle, la femme de charge, ou celle de Claudia.

Claudia... Par associations d'idées, Judy vit surgir du fond de sa mémoire le visage aimé de Bob.

Angoissée tout à coup, elle gémit :

– Bob ?...

Angoissée ?... Elle ne savait pas très bien pourquoi. Elle n'avait pas encore réalisé où elle était et d'où lui venait cette inquiétude et ce sentiment sourd d'insécurité.

Elle dit plus douloureusement :

– Robert !

D'une voix suppliante et anxieuse.

C'était comme dans un de ces rêves où l'on court éperdument après quelqu'un, sans pouvoir l'atteindre, en butant contre cent obstacles, alors que le temps passe, passe...

– Ne vous agitez pas, répéta la voix. Je vais vous donner à boire.

Il y eut un tintement de verre et de métal. La carafe disparut de son champ de vision et aussitôt elle se sentit saisir sous les épaules.

– Buvez ! ordonna la voix.

C'était une voix neutre mais ferme. Elle appartenait à un visage calme aux yeux gris, un visage auréolé de blanc qui examinait Judy, un pli entre ses sourcils bruns.

Inconnu de Judy, ce visage. Comme la voix.

Aidée par cette main étrangère et secourable, Judy se redressa lentement. Elle eut enfin la sensation de se réveiller. De revenir de quel long et secret voyage qui l'avait à ce point affaiblie qu'elle pouvait à peine bouger ses membres las et qu'elle rassemblait mal ses idées ?

Des bruits tintaient dans sa tête. Il lui semblait tantôt entendre le sifflement du vent, tantôt un bruit déchirant de klaxon, un avertissement de sirènes.

Tout à coup, elle se mit à penser à son adolescence, au jardin plein d'invisibles violettes, à Gérard, le fiancé perdu...

À son voyage de noces avec Bob. Bob, amoureux tendre et charmant, qui allait lui cueillir ces jacinthes bleues qu'elle aimait dans le beau jardin italien, étagé au pied de l'hôtel de Strezza où ils avaient passé leur lune de miel.

Des jacinthes qui lui avaient fait oublier les violettes de son premier amour...

Et le soir de leurs fiançailles... Elle avait une robe rose décolletée, qui se confondait avec le rose de sa peau ; une robe qui se soulevait en grandes vagues et qu'accompagnait une coiffure haute, maintenue par des peignes brillants. Elle se revit dans les bras de Bob qui la « buvait » des yeux, heureuse et détendue, deux fossettes au coin de ses lèvres qui riaient sans cesse.

« Pourquoi n'ai-je pas envie de rire aujourd'hui ? » se demanda-t-elle, le cerveau toujours un peu engourdi.

La figure pâle qui l'observait s'éloigna.

Alors, Judy échappa à sa torpeur.

– Attendez ! pria-t-elle en s'animant.

Avec un effort, elle s'adossa aux coussins, écarquilla les yeux : cette silhouette amidonnée qu'elle avait devant elle, c'était vraiment une infirmière. Maintenant, elle reconnaissait le costume et réalisait où elle devait se trouver.

– C'est, ici, un hôpital, n'est-ce pas ?

– Clinique Saint-Michel.

Elle eut un demi-sourire calme et rassurant pour ajouter :

– Vous allez mieux, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce qui m'est arrivé ? s'enquit Judy d'une voix encore un peu brouillée.

Elle ne parvenait pas à dégager son esprit des brumes qui l'encrassaient.

– Accident, dit l'infirmière en l'observant

attentivement.

Et, après un temps :

– Vous ne vous souvenez pas ?

– Attendez !...

Judy rattrapa ses pensées fuyantes. Un homme surgit tout à coup du chaos ; elle eut un choc.

– Bassour, prononça-t-elle comme elle eût fait d'un mot clef.

Et, aussitôt, tout se déclencha. Ce fut une brusque illumination ; elle revit la soirée au cabaret Ouvert la Nuit, sa danse avec le jeune agha, les stations au buffet avec Daniel Jausse, les recommandations de celui-ci, le retour dans la nuit « à toute pompe », telle avait été l'expression employée par le prince Bassour.

– Mon Dieu ! dit-elle, tandis que ses idées tournaient à une vitesse accélérée, et Bob ? Mon mari. Il doit être dans une folle inquiétude...

Elle esquissa un mouvement pour se lever et sentit une douleur intense au genou qui lui arracha une plainte.

– Ne bougez pas, ordonna la femme. Vous avez été blessée. Votre cuisse est dans le plâtre.

– Dans le plâtre...

Judy médita un instant sur cette déclaration.

Elle releva ses yeux inquiets.

– Mais... quand m'a-t-on mise dans le plâtre ? Depuis combien de temps suis-je ici ?

L'infirmière se rapprocha doucement sur ses semelles rentrées et ses jupes frémirent dans un bruit de papier gaufré. Son regard gris scrutait la blessée.

– Une semaine.

– Une semaine ?

Judy secoua la tête. Elle avait l'impression qu'elle allait éclater tellement elle avait mal. Cela venait de se déchaîner brusquement : une douleur lancinante comme si elle avait reçu un coup de couteau en pleine chair.

Elle porta machinalement la main à son front et fut surprise de toucher du tissu : la gaze de pansements qui lui couvraient la figure.

– J’ai été aussi blessée au visage ?

– Oui, dit l’infirmière, mais ne vous tourmentez pas. Le mal est réparé. Vous n’aurez presque pas de cicatrices.

– J’espère bien ! s’exclama la voix de Judy, alarmée.

Et, tout aussitôt :

– On a prévenu Bob ?... Mon mari ?

– Le nécessaire a été fait.

– Alors... où est-il ? cria-t-elle sur le mode aigu. Dites-lui que je suis réveillée, que j’ai repris conscience. Je veux le voir... je veux des nouvelles de ma fille...

Elle parlait maintenant avec une ardeur anxieuse, exigeait, commandait. L’infirmière se taisait. Judy remarqua sous la coiffe une mèche blanche qui courait dans les cheveux noirs. La femme se tenait au pied du lit, immobile comme une cariatide.

Néanmoins, aux dernières paroles de Judy, ses traits parurent s’adoucir. Il y eut une vague pitié dans ses yeux gris.

Les mains de Judy se portèrent à ses tempes. Il lui parut que sa douleur de tête se calmait un peu.

– Vous allez appeler Bob ?

– Voyons, ne nous énervons pas, dit la silhouette bruissante. Attendons d’être mieux. Il n’y a rien pour l’instant qui doive vous tracasser.

– Mais je vous dis que je veux voir mon mari ! explosa Judy.

Elle serrait les dents et la colère faisait vibrer sa voix.

– Voici le docteur, dit l’infirmière qui parut allégée. Presque tout de suite, la porte s’ouvrit sur la silhouette blanche et robuste du chirurgien, coiffé du calot.

L’infirmière alla à lui et lui dit vivement quelques mots. La tête penchée de côté, Judy observait le colloque avec une acuité de malade.

Le nouveau venu avança dans la pièce et l’interpella :

– Bonjour. Vous voilà réveillée. J’espère que vous êtes en possession de tous vos esprits.

Il avait une bonhomie toute professionnelle, mais ses prunelles sagaces observaient attentivement la blessée.

– Alors, comment va-t-on ce matin ?

La jeune femme s’agita, déplaça sa main brune.

– Mal, docteur... Je ne comprends pas comment j’ai pu rester une semaine ainsi inconsciente...

Le médecin eut un rire sonore. Il était grand, les épaules larges, les traits burinés. Son visage ouvert inspirait confiance.

– Traumatisme, ma chère enfant. Vous vous en sortez de justesse, vous savez.

Judy le regarda fixement.

– Qu’est-ce que j’ai eu exactement ?

– Oh ! pas grand-chose. On vous a retirée des débris ; une voiture dont il ne reste de bon que les pneus. Et encore !... La voiture commençait à flamber. Vous avez eu de la chance que le conducteur du camion sur lequel vous vous êtes écrasée ait pu vous arracher à votre position avant

que le véhicule soit anéanti.

– Le camion...

Judy réfléchissait intensément. Elle ne se souvenait d'aucun camion. Elle dirigea son attention vers ces derniers instants, encore un peu flous dans sa mémoire : la course du bolide... les lumières de Paris... la route où fonçait le véhicule... le ronronnement des paroles de son conducteur... et puis, cette faiblesse insigne, cette fatigue à laquelle elle n'avait pas résisté.

– Je n'ai rien vu, dit-elle enfin. Je dormais.

Le rire du praticien sonna moins franc.

– On peut dire que vous avez le sommeil lourd.

Son visage redevint grave, un tantinet sévère.

– Vous avez l'habitude de boire avec excès ?

– Pas du tout, protesta-t-elle en rougissant.

– C'est la seule façon d'expliquer que votre ami se soit lancé à pareille allure sur une route glissante, par temps de pluie. Le compteur s'est arrêté à 180.

Judy n'avait retenu qu'un mot de cette explication. Elle fronça les sourcils et répéta, en braquant un regard interrogateur vers le chirurgien :

– Mon ami ?...

– Le prince Bassour, fit-il, bourru.

– Il n'est pas mon ami, affirma Judy avec force. C'était la première fois que je le rencontrais.

Le praticien lui jeta un regard singulier.

– Disons alors que vous n'avez pas eu de chance. Lui non plus, d'ailleurs, ajouta-t-il sourdement.

– Comment va-t-il ? s'informa poliment Judy.

– Il est mort.

À dessein, le docteur avait été brutal.

– Il est mort ?

Une expression d'étonnement intense se peignit sur le visage pâle de la blessée. Elle resta un instant silencieuse, tandis que le chirurgien l'observait.

Lui et l'infirmière échangèrent un coup d'œil.

– C'est incroyable ! murmura Judy d'un ton peiné.

Mort... le beau garçon rayonnant, si gai, si sûr de lui, de son pouvoir. Mort, le beau prince impétueux, cet émir de contes de fées et de magazines... ce dilettante qui lançait les étoiles et courait les épreuves sportives les plus spectaculaires, insoucieux du danger. Tant de fois, sans doute, avait-il frôlé la mort... Cette fois, la mort l'avait gardé dans son étreinte glacée.

La jeune Sarah Lear n'aurait pas son écharpe de vison...

Et la course des mille milles ne verrait plus son jeune pilote brûler les pistes dans le sifflement du vent et le grondement des moteurs.

Une semaine plus tôt, tandis que Judy dormait à son côté, il avait effectué son dernier parcours.

Elle releva la tête et vit les yeux gris de l'infirmière et ceux, très bleus, du chirurgien, scintillant à travers les verres, fixés sur elle.

– C'est un triste destin, souffla-t-elle. Mais je

pense qu'il a eu la fin qu'il cherchait, acheva-t-elle avec mélancolie.

– Curieuse oraison funèbre, ricana le docteur.

Tandis que le masque de l'assistante redevenait impassible.

Judy eut soudain conscience de quelque chose d'insolite dans le comportement de ces deux-là. Que s'imaginaient-ils donc ?

Brusquement, elle rougit. Une étrange appréhension bougea dans son cœur. Sa bouche – sa belle bouche gaie et résolue – eut un tremblement de dépit.

– Je vous demande d'appeler mon mari, proféra-t-elle, au bord des larmes.

– Je ne pense pas que ce serait une bonne idée, dit le docteur.

Cette fois, les prunelles tigrées vinrent vivement le dévisager avec stupeur.

– Que voulez-vous dire ? Bob n'a donc pas été averti ?

– Bien sûr que si, dit l'infirmière. Il a réglé

d'avance une partie des frais de clinique.

– Et alors ?

Judy sentait ses paumes devenir moites. La fièvre lui battit les tempes.

– Alors ?...

– Alors, c'est tout, dit le docteur.

– Mais il n'est pas possible que Bob ne vienne pas me voir et qu'il ne soit pas à mon chevet ! Téléphonez-lui, je vous prie... Ou plutôt, laissez-moi lui téléphoner. Oui, je peux, je dois l'appeler. Puis-je avoir le téléphone ?

L'infirmière allait protester.

– Vous téléphonerez après la visite, dit le docteur, bourru. Maintenant, calmez-vous et laissez-moi vous examiner. Cela ne sert à rien de s'énerver. Cela ne vous vaut rien et ne fera que compromettre votre guérison. Vous revenez de loin, vous savez.

– Il paraît, acquiesça Judy, tandis que ses mains allaient à nouveau toucher les linges de son visage.

Elle eut envie d'insister encore pour le téléphone. Et puis sa lassitude fut la plus forte. Elle se tut et se laissa examiner. On lui refit plusieurs pansements, car, outre sa cuisse blessée et sa figure tuméfiée, elle avait diverses autres plaies qui se cicatrisaient ; une déchirure à l'épaule, une autre au mollet où le muscle avait été atteint.

– Voilà, fit le docteur quand tout fut terminé, c'est moins grave qu'on n'aurait pu croire tout d'abord. Vous avez de la chance, jeune femme, vous vous en tirerez au moindre mal.

Au moindre mal ! La hanche immobilisée et le corps couvert d'albuplast ? Il en avait de bonnes, ce docteur !

– Resterai-je marquée ? dit-elle anxieusement.

– Certainement pas. La chirurgie esthétique fait des miracles. On vous a proprement recousue. On figolera ensuite. Ne vous inquiétez pas pour votre beauté.

Il y avait une sorte d'ironie un peu agressive dans le ton du praticien. Judy soupira.

– Je voudrais voir ma petite fille, dit-elle d’une voix d’enfant. Téléphonez, je vous prie.

L’infirmière hocha la tête avec un geste d’impuissance. Le docteur, qui s’apprêtait à franchir le seuil après un sourire réconfortant et des paroles d’encouragement banal, se retourna. Derrière ses lunettes, ses yeux s’étrécirent.

– Vous ne vous souvenez vraiment pas de ce qui s’est passé avant l’accident ? s’enquit-il d’une voix étrange.

Judy rapprocha ses sourcils. Le mouvement lui fut douloureux et elle gémit.

– Je sais que Bassour me raccompagnait.

– Vous raccompagnait ? Où ça ?

– Chez moi. Chez nous.

– Ah ! dit le docteur.

Il continuait à la regarder. Elle s’installa sur un coude. Elle s’énervait jusqu’à l’exaspération : il était pourtant nécessaire qu’elle leur fit comprendre combien il y avait urgence à prévenir Bob qu’elle était réveillée, en état de lui parler maintenant. Ce pauvre Bob qui devait tant se

torturer à cause d'elle.

L'infirmière lui fit une piqûre sans qu'elle réagisse, tandis que le médecin poursuivait :

– En tout cas, la consigne est de ne penser à rien pour l'instant. Vos problèmes, vous pourrez les aborder une fois guérie. Vous avez encore besoin de ménagements. Ne vous tracassez pas. Il n'y a rien d'irréversible dans la vie.

« Que la mort, acheva-t-il lugubrement.

– Mais...

Déjà il avait refermé la porte et la forme bruisante de l'infirmière lui emboîta le pas.

Judy se retrouva seule dans le silence hostile de cette chambre étrangère. Elle gémit comme un animal blessé.

Qu'est-ce qu'ils avaient donc, ces deux-là, à vouloir lui refuser la présence de Bob et celle de Catherine ?

Catherine... La pensée de l'enfant lui fit monter des larmes aux yeux. Elle éprouva jusqu'à la souffrance le désir de la serrer dans ses bras. Elle caressa dans sa mémoire le petit corps frais,

revit le visage enfantin aux beaux yeux étonnés, les jambes de cinq ans hâlées au soleil de la Côte, pleines d'égratignures et de cicatrices.

Elle la revit encore, vêtue de son pyjama froncé quand elle se jetait sur le lit, les yeux assombris par l'excitation, les matins où elle se réfugiait auprès d'elle. Elle la prenait contre elle, tiède et fondante dans ses bras comme un petit chat.

Et ces fous rires, et ses questions puériles et drôles, et ses accès de tendresse, et sa petite main confiante dans la main de sa maman.

D'autres images se succédèrent : Catherine serrant son ours dans ses bras, ses yeux brillants posés sur la bouche de Judy qui lui racontait une des ces histoires qu'elle aimait.

– Mon chou... mon petit chou, soupira-t-elle, entre deux sanglots.

Un instant plus tard, elle sombra dans le sommeil.

V

Quand elle se réveilla, à la fin de cette journée, Judy récupéra assez rapidement. Cette fois, elle reconnut la chambre que ses yeux avaient inventoriée le matin. Peu à peu, ses pensées se raffermirent et aussitôt, aiguë et plus lancinante, son inquiétude lui revint.

Elle avait dormi des heures. Et Bob avait dû venir pendant cet intervalle. Fébrilement elle appuya sur la sonnette.

Une infirmière se présenta. Ce n'était pas celle qu'elle avait vue le matin, mais une petite brune aux yeux vifs, au sourire cordial.

Elle apportait un plateau qu'elle approcha à l'extrémité du lit.

– Bonjour, madame, dit-elle gaiement. Je suis la garde de jour. Je m'appelle Anne-Marie. Vous désirez quelque chose ?

Et sans attendre, elle enchaînait :

– Vous allez pouvoir manger de bon appétit, j’espère ?

– Personne n’a demandé à me voir ? s’enquit Judy anxieusement.

– Je ne sais pas, mais je puis m’informer.

– S’il vous plaît. Vite !

Elle attendit avec une sorte de trépidation intérieure, avec une moiteur de tout l’être qui témoignait de son impatience.

Ce ne fut pas la garde qui revint, mais l’infirmière aux yeux gris.

– On dirait que vous allez beaucoup mieux, émit-elle d’un ton paterne.

– Mon mari est-il venu ? coupa Judy nerveusement. Elle s’agitait sur sa couche et l’infirmière proféra un signe réprobateur.

– Vous ne devez pas bouger. Vous allez déranger tous vos pansements.

– Répondez-moi ! dit farouchement Judy. Je vous ai posé une question. Mon mari est-il venu ?

Les yeux absents, l'infirmière secoua négativement la tête.

– Non ! Alors, il est arrivé quelque chose ! Il y a quelqu'un de malade à la maison... Bob... ou Catherine... On me cache la vérité.

Elle haleta :

– Je veux me lever. Aïe !...

Une exclamation de douleur ponctua sa phrase et elle se laissa retomber sur son oreiller en gémissant.

– Voyons, gronda la femme avec une sévère autorité, ce n'est pas le moment de vous mettre dans de pareils états. Pourquoi voulez-vous qu'il soit arrivé quelque chose chez vous ?

– Parce que Bob ne me laisserait pas ici sans venir me voir. Il serait auprès de moi. Il ne m'aurait pas quittée, en dépit de tous les règlements du monde.

L'infirmière voulut parler, puis elle observa l'expression amère de la bouche et les yeux dilatés de la blessée et elle serra les lèvres.

– Vous devriez être plus raisonnable, madame.

– Raisonnable ? Mais je ne peux pas être raisonnable ! éclata Judy, hors d'elle. Oh ! vous ne pouvez donc pas comprendre ? Depuis ce matin, je vis dans un enfer. On prétend que je suis ici depuis une semaine. Il y a donc une semaine que j'ai quitté mon mari. Je l'ai quitté pour une heure en pleine santé. On me refuse de le voir. Sans raison. Sans me donner de motifs. Et vous voulez que je sois raisonnable ?...

Sa face ruisselait de larmes.

L'infirmière alla jusqu'à la fenêtre et regarda le jardin. Sans doute pour laisser à la jeune femme le temps de se calmer. Quand elle se retourna, ses traits étaient immobiles et fermés.

– Ce n'est pas nous qui refusons de vous laisser voir votre mari, madame.

– Qu'est-ce que vous insinuez ? cria Judy.

Un pressentiment venait de la frapper comme un avertissement douloureux.

Son cerveau recommença à fonctionner à toute allure. Il y eut quelques minutes où le temps sembla suspendu. En silence, Judy fixait la

femme et la mèche de cheveux lisses sous la coiffe amidonnée. Elles s’observaient, comme des duellistes qui se mesurent.

– C’est *lui* qui ne veut pas vous voir, compléta l’infirmière. Je regrette d’avoir à vous le dire.

– Qui-ne-veut-pas-me-voir ? répéta Judy, incompréhensive et soulevée pourtant d’un tel soupçon que sa voix en bégayait.

– Oui, affirma l’autre résolument. C’est ce qui m’a été déclaré.

– À vous ?

– À moi.

Judy éclata de rire. Un rire bref, grinçant, malséant à entendre. Et puis, elle gronda :

– Vous mentez !

Ses yeux flambaient de colère.

– Bob n’aurait jamais dit cela !

Sa lèvre s’était mise à trembler et ses seins, au rythme de sa respiration, soulevaient sa chemise par saccades.

– Calmez-vous, madame. Pour quel motif

mentirais-je ? J'ai téléphoné encore il y a un instant à votre domicile. Il m'a été répondu ce que je vous dis.

– Ce n'est pas vrai ! clama Judy d'une voix suraiguë. Et elle éclata en sanglots frémissants. L'infirmière parut ennuyée. Elle tapota la couverture par-dessus le corps agité de soubresauts.

– Là !... là !... Voyons, madame Cordier ! Je suis navrée d'être une si triste messagère. Notre rôle n'est pas facile. Mais que voulez-vous que je vous dise d'autre ?

Elle écouta le téléphone intérieur bruire dans le couloir et aussitôt, allégée d'avoir un motif de quitter cette femme pleurante, elle disparut de la pièce dans un froissement de tissu.

– Bon, dit-elle après avoir écouté à l'appareil. Vous pouvez faire monter ce monsieur.

Elle attendit, pensive, et lorsqu'une silhouette masculine émergea en haut du palier, elle regarda le visiteur venir à elle.

– Chambre 8, c'est ici, désigna-t-elle. Il vaut

mieux que je ne vous annonce pas, ajouta-t-elle sans s'expliquer davantage.

Elle pensa qu'il était mieux de ne pas donner à la blessée une fausse joie.

Par l'entrebâillement de la porte, elle entendit le cri de surprise de Judy : « Vous, Martial !... »

Elle s'éloigna sur ses semelles silencieuses.

*

– Oh ! Martial... Martial... Je désespérais de voir un visage ami !

Tendant les bras vers le visiteur, Judy éclata en sanglots convulsifs.

Martial Santeaux s'efforçait de garder une apparence de calme, mais un affolement le gagnait. Il savait que c'était là Judy. Il la reconnaissait à sa chevelure qui rayonnait sur l'oreiller, mais son visage, sous les bandages entrecroisés, prenait un air impersonnel.

Elle se maîtrisa et releva la tête.

– Excusez-moi, c’est la surprise de vous voir surgir brusquement.

Il s’avança, gauche, vers le lit, tendit la gerbe de roses, appuya ses lèvres sur la petite main fiévreuse qui s’offrait.

Elle prit les fleurs et les serra en frémissant contre elle. Il vit sa bouche esquisser un tremblant sourire, cette bouche exquise qui paraissait un trait blême et pathétique dans cette gaze immaculée.

Ses yeux, ses magnifiques yeux pointillés d’or, frangés de cils, étaient toujours clairs et lumineux, mais ils exprimaient un désarroi total, une inquiétude qui touchait à la panique.

« Ses yeux n’ont rien, heureusement, avait dit le docteur à Martial, et sa vue demeure intacte. »

Martial approcha du chevet de Judy le verre d’orangeade qui était posé sur le plateau et la fit boire à l’aide du chalumeau de verre coudé.

Elle avala une gorgée de liquide et posa sur lui un regard brûlant.

– C’est Bob qui vous envoie, n’est-ce pas ?

Martial eut un mouvement de tête négatif. Il avait un sourire contraint. Le regard intense continuait à l'interroger tandis qu'il tirait une chaise près du lit.

– Puis-je m'asseoir ?

Il avait pris un ton enjoué qui sonnait faux.

– Je vous en prie, Martial.

Sa voix était faible et lasse.

– C'est gentil d'être venu.

Elle scrutait ses traits par-dessus les corolles qu'elle tenait tout près de sa joue bandée. Tout son être était en attente.

Il posa à terre sa serviette de cuir, puis la reprit sur ses genoux.

– Je suis heureux de constater que vous allez mieux, dit-il gauchement.

– Mieux...

Elle eut une moue crispée.

– Comment pourrais-je aller mieux...

Il se mordit les lèvres et son embarras s'accrut.

Parler de « mieux » à ce visage masqué dont on ne voyait que les prunelles mobiles entre les linges...

– J’ai vu le docteur. Il m’a dit que vous pourriez supporter maintenant des visites sans trop de fatigue, assura-t-il.

Il chuchotait, comme on le fait instinctivement dans la chambre des grands malades où le danger rôde, à travers les odeurs pharmaceutiques et le silence ouaté.

– Vous êtes la première visite que je reçois.

– Je serais venu plus tôt, Judy, mais votre porte était consignée, plaça-t-il vivement.

– Depuis ce matin, elle ne l’est plus. Elle fit un effort pour se soulever et tendit le cou pour se rapprocher de lui.

Elle plongea ses yeux anxieux dans les siens.

– Martial, pourquoi Bob n’est-il pas auprès de moi ? Que se passe-t-il ? Je me sens perdue ! gémit-elle avec détresse.

Il la considérait, déconcerté.

Il était venu jusqu'à elle, poussé par les devoirs de l'amitié. Il avait toujours aimé Judy, en fonction de Bob évidemment, Bob étant son grand copain. Il l'avait aimée et estimée.

Maintenant, l'estime avait disparu. L'amitié demeurait. On ne juge pas ses amis.

Tant de fois elle l'avait reçu avec une grâce accueillante. Il se rappelait ses attentions d'hôtesse, le charme de cet intérieur où elle savait mettre tant d'art et d'harmonie, ses vivacités, son rire détendu, sa gaieté et ce regard qu'elle avait toujours vers Bob, si plein de tendresse et d'adoration, ce long regard d'amour fervent...

Que les femmes peuvent être menteuses !...

Il durcit son maintien, tandis qu'elle répétait sa question d'une voix plus âpre :

– Martial, répondez-moi. Où est Bob ? Que fait-il ? Que devient Catherine ? C'est si cruel de me laisser ainsi dans le désarroi. Et pourquoi ? Pourquoi ?

Il gronda, malgré lui, impatienté devant ce qu'il appelait intérieurement sa duplicité, son

manque de pudeur.

– Écoutez, Judy, c'est peut-être un peu tard pour vous inquiéter d'eux, vous ne trouvez pas ? Et pour juger l'attitude de Bob. N'importe qui, à sa place...

Elle l'interrompt furieusement :

– N'importe qui à sa place ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle médita, le sourcil froncé, tout en le tenant toujours sous la flamme de ses yeux fiévreux.

– Ah ! explosa-t-elle, vous aussi, vous parlez par énigmes, comme l'infirmière, comme le docteur. Je voudrais pourtant qu'on me donne une explication de tous ces mystères. Allez, dites le fond de votre pensée !

Il y avait du défit dans sa voix exaspérée. Martial se sentit terriblement désemparé. Il était maladroit avec les femmes qui restaient pour lui de charmants êtres, assez déconcertants.

– Ne me demandez pas de prendre parti. Je vous aime bien Bob et vous. Ce que vous faites ne me regarde pas. Je ne veux pas vous juger.

– Me juger ? éclata la voix suraiguë. Qu’avez-vous à juger ? Que signifient toutes ces tergiversations ? Que me reproche-t-on ? D’être montée imprudemment à bord de la voiture d’un garçon qui conduisait comme un cinglé ? D’accord, c’était imprudent. Mais pouvais-je deviner ? Je ne connaissais pas ce personnage.

– Judy !...

Il n’avait pu retenir son indignation devant tant de duplicité.

– Quoi, Judy ? Qu’est-ce que j’ai fait ?

Elle rencontra le regard désapprobateur de son ami et eut l’intention que quelque chose clochait. Ils ne semblaient pas parler le même langage.

– Ne vous donnez pas la peine... pas pour moi, dit-il sourdement. Ce n’est pas moi qu’il faut convaincre. Moi, je ne demande qu’à vous aider, si je le puis. Quant à persuader Bob, si telle est Votre intention, je le crois malheureusement impossible.

Elle allait parler. Il eut un geste d’avertissement pour arrêter ses protestations :

– Écoutez, dit-il en ouvrant la serviette de maroquin, j’ai pensé que vous n’auriez pas lu les articles qui ont paru sur ce... drame et qu’il serait, en un sens, important pour vous d’être au courant. Je vous les ai apportés.

Tandis qu’elle suivait tous ses mouvements, comme fascinée, il sortit toute une liasse de coupures. Il les posa sur la courtepoinette, à portée de sa main à elle.

– Tenez, je les ai classées par ordre de parution.

L’air malheureux, il la regarda s’en saisir avidement et les parcourir. Ses pensées s’agitaient dans la tête. Des problèmes ahurissants. Il n’en est pas encore revenu. Depuis six ans, Judy est la femme de Bob, elle lui a toujours paru le modèle des épouses, une fille ravissante, douce et gaie, qui avait l’air si heureuse de vivre. Bien des fois, il a envié le bonheur de son camarade. En tout bien tout honneur. Il appelait Judy par son prénom, il était fier de son amitié. Il était invité chez elle. Il était le parrain de Catherine. Quand elle venait

chercher Bob au studio, elle s'arrêtait souvent dans son bureau... pour bavarder avec lui.

Et toujours cette admiration pour Bob, cette expression caressante dans les yeux quand elle le regardait, ce qui emplissait le cœur de célibataire de Martial d'une vague nostalgie.

Ah ! les femmes...

Et maintenant, elle est là, inerte, toute la figure bandée comme une momie. Qu'y a-t-il sous ces pansements ? Que restera-t-il du merveilleux visage, de la peau satinée ? Le docteur lui a assuré qu'on réparerait les dégâts et que rien ne subsisterait plus des plaies qu'on avait dû recoudre... Martial n'en était pas si sûr...

Hélas ! Judy était bien punie !...

Pour l'heure, elle était trop absorbée par sa lecture pour suivre, sur la face embarrassée de son vieux copain, le processus de ses amères réflexions. La bouche entrouverte, les yeux écarquillés, elle lisait à toute vitesse.

Dans ce premier article, le reporter relatait la mort brutale du prince Bassour qu'on appelait

« le Prince irrésistible ». La présence de sa passagère était mentionnée, sans plus – l’auteur de l’article connaissait sans doute Bob et il s’était montré circonspect. Il énumérait tout le *curriculum vitae* du jeune homme. Sa prose dithyrambique était illustrée d’une grande photo du héros de ce drame de la route.

Judy reconnut le profil arabe, les longs yeux d’almée, la bouche épaisse et gourmande. Cette vue lui causa un choc. Judy avait passé toute une soirée avec ce beau garçon, si plein d’ardeur à vivre et la pensée qu’il n’était plus aujourd’hui qu’un peu de chair qui se décomposait la bouleversait.

– Pauvre Bassour ! murmura-t-elle avec pitié.

Martial la regarda, outré d’un tel cynisme. Qu’elle était donc bonne comédienne ! On eût cru vraiment que cette mort n’affectait chez elle que cette vague sympathie qu’on a pour le héros inconnu d’un destin malheureux.

– Lisez la suite, dit-il sèchement.

Elle prit le second entrefilet.

Tout de suite son nom en manchette la frappa comme un coup de poing entre les deux yeux.

« La passagère de la voiture fatale, dont l’embardée tragique coûta la vie au prince Bassour, n’est autre que sa nouvelle conquête : Judy Cordier. »

Il y avait plusieurs colonnes à la une. Les détails devaient être piquants pour le public, amateur d’histoires de ce genre.

Le fait que la victime de cette triste aventure fût rattachée à la personnalité d’un des journalistes les plus en vue de la télévision avait inspiré l’auteur de l’article. Peut-être nourrissait-il à l’endroit de Bob une de ces obscures jalousies de confrères qu’il n’était pas fâché de satisfaire, puisqu’il en avait l’occasion. Peut-être aussi les exigences de sa profession s’étaient-elles impérieusement fait sentir, prenant le pas sur ses scrupules. Bref, la situation était exposée clairement.

Judy Cordier, dont le mari occupe une place de premier plan à la télévision, avait succédé, depuis peu dans la faveur du prince, à l’artiste

anglaise Sarah Lear. Le fait que Judy est d'origine anglaise par sa mère, ce qui explique son prénom, fut sans doute pour quelque chose dans le choix de Bassour-agma.

Nous avons pu joindre la délaissée à son hôtel. Sarah Lear a eu de la chance, car elle n'a dû, en somme, qu'à sa rupture avec son ancien amoureux de ne pas avoir été, lors de l'accident, à la place de l'infortunée Judy.

Elle nous a confirmé qu'elle était au courant de l'idylle du prince. Celui-ci l'avait quittée au début de la soirée, qui devait se terminer si tragiquement pour lui, après une discussion orageuse afin de rejoindre l'heureuse rivale avec qui il avait rendez-vous. L'accident se produisit alors qu'ils revenaient tous deux de la péniche où le prince abritait ses amours clandestines.

Nous avons essayé d'interviewer Bob Cordier, le mari de la jolie et légère Judy. Il s'est refusé à toute déclaration.

Tandis qu'elle poursuivait sa lecture, Judy laissa échapper à plusieurs reprises des exclamations indignées. Quand elle eut terminé,

elle rejeta le papier comme elle eût fait d'un torchon malodorant.

– C'est une infamie ! gronda-t-elle d'une voix basse et vibrante. Un tissu de mensonges. Je pense que vous n'avez pas ajouté foi à ces infectes calomnies ?

Solennel comme un juge, Martial tirait un magazine de sa serviette.

– Regardez !

Il y avait deux pages entières de photos. Le montage était très astucieusement réalisé, présenté comme un film. D'abord l'annonce de l'arrivée de Judy qu'on voyait monter le perron de la boîte de nuit, dans sa ravissante robe verte, avec son diadème de perles dans les cheveux. En réalité, elle faisait très princesse... Ensuite, pour la publicité évidemment, une autre photo montrait l'aimable précipitation de Georgina, l'hôtesse du cabaret Ouvert la Nuit, au-devant de ses illustres invités.

Venaient ensuite des photos prises dans les bras du prince, tandis qu'ils dansaient. Le cliché

était pris de telle façon que la danseuse avait l'air de se pâmer contre l'épaule de son compagnon, et le tout accompagné de commentaires que le reporter avait jugé spirituels.

Judy se souvint de son étourdissement et de sa fatigue durant la danse avec Bassour. À un moment, en effet, elle avait dû laisser aller sa tête sur l'épaule de son partenaire et c'est ce qui lui donnait cette pose abandonnée que des gens malintentionnés pouvaient croire suggestive.

– C'est odieux ! s'exclama-t-elle, écoeurée. Je les attaquerai. Ils n'ont pas le droit...

– Ces clichés ont été pris dans un endroit public, émit froidement Martial. Et vous avez l'air parfaitement consentante.

– Consentante ?

Elle cria le mot avec colère, les yeux pleins d'éclairs.

– Consentante à quoi ? J'ai dansé avec ce monsieur comme j'aurais dansé avec n'importe quel autre. Il y avait un orchestre. Il m'a invitée. On venait juste de me le présenter cinq minutes

avant, vous entendez, cinq minutes à peine. Je n'avais aucun motif de refuser son invitation. C'eût été lui faire offense.

« Et puis...

Elle allait dire : « Et puis, il y avait Daniel. Daniel à qui je prêtais ainsi indirectement mon concours... qui m'avait demandé d'être aimable avec le prince afin qu'il soit bien disposé pour lui acheter une toile. »

Elle se retint à temps. Son esprit en désarroi, mais fort lucide, venait de lui présenter le danger d'une telle révélation. Cette petite complaisance, qui n'était rien, en somme, pouvait prendre, maintenant que tout ce scandale était déclenché, des apparences de culpabilité.

D'autre part, il s'agissait d'un service rendu à Daniel Jausse. Daniel, le frère de Gérald, dont Bob était obscurément jaloux.

Elle serra farouchement ses lèvres l'une contre l'autre et ramena sur son interlocuteur un regard orageux.

– Rien ne vous obligeait à suivre le prince

dans sa voiture, observa Martial.

– Il me raccompagnait chez nous, clama Judy, exaspérée. Est-ce un crime d'utiliser un véhicule qu'on offre ? Cela m'est arrivé cent fois, quand Bob gardait notre voiture et que je devais rentrer sans lui. Le prince allait dans ma direction.

– Votre direction, la route d'Étampes ? Elle pressa désespérément ses deux mains contre son front :

– Oh ! gémit-elle, c'est à devenir fou !... Elle retint un moment son souffle comme si elle avait du mal à respirer.

– Allons, dit Martial, compatissant, vous vous faites du mal...

Elle poursuivait sans l'entendre, se parlant à elle-même :

– Il y a des choses que je ne peux pas expliquer !... J'étais lasse. On m'avait fait boire. Je n'ai pas l'habitude. Je me suis endormie dans la voiture. Cela, je m'en souviens très bien. Le prince parlait. Je l'entendais à peine... Et puis,

j'ai perdu la notion des choses. Je me suis réveillée ici, acheva-t-elle avec désespoir.

Il la regardait se débattre comme un animal pris au piège. Elle était au bord de la crise de nerfs.

Effrayé, il se leva et se pencha sur elle. Il toucha la joue inondée de larmes qui avaient mouillé la gaze, et se sentit le cœur étreint de pitié.

– Écoutez, mon petit, ne vous mettez pas dans des états pareils. Il arrive à tout le monde de commettre des erreurs. Je parlerai à Bob.

Elle eut un furieux mouvement pour se redresser. Elle le regarda et releva fièrement son menton : cela faisait un effet saisissant, ce masque de momie qui s'agitait, avec cette flamme des yeux et ce tremblement des lèvres décolorées.

– Je me fiche pas mal que vous parliez à Bob ! S'il me croit coupable sans vouloir m'entendre, s'il m'abandonne aussi lâchement à mon sort, s'il préfère croire les mensonges de tous ces horribles

gens, alors je ne l'aime plus, vous entendez ! Je ne l'aime plus. Et c'est moi qui ne veux plus le voir...

« J'aimerais mieux mourir que de me trouver en face de lui !...

Elle n'arrivait pas à retenir ses sanglots. Il la vit rejeter le dos en arrière et retomber, inerte, sur l'oreiller, les yeux clos.

Alarmé, il se précipita vers la sonnette pour appeler l'infirmière, mais elle prévint son geste, rouvrit des yeux languissants.

– N'appellez pas, dit-elle faiblement. Ça va passer.

– Je suis désolé.

Il l'était vraiment. Il aurait voulu se trouver à cent lieues de là, et pourtant il était pris d'une envie frénétique de lui être utile, de la tirer de cet abîme où elle se débattait. Il commençait à envisager qu'elle ne fût pas une comédienne née, mais une victime de circonstances inexplicables.

– Si vous ne me croyez pas, vous, dit-elle avec un accent de rancune, vous pouvez partir.

– Je vous crois, dit-il, résolument. Et Bob vous croira aussi. Il doit être malheureux comme les pierres, s’il peut imaginer une seconde que vous lui en avez préféré un autre.

– Lui préférer un autre ? s’indigna-t-elle stupéfiée. Mais c’est impensable !

D’une main mal assurée, elle effleura le bandage de ses joues.

« Si elle ment, songea Martial ébranlé, elle ment mieux que personne n’a jamais menti ! »

Mais il était tenté de le croire.

– Je suis avec vous, Judy, affirma-t-il avec force, en lui enserrant le poignet. Il y a dans toute cette histoire des bizarreries troublantes.

« Mais pour faire taire la campagne de calomnies qui s’est déchaînée contre vous deux – car Bob est pris dans cette sale passe, lui aussi, – il a dû donner hier sa démission de la T. V.

– Il a fait ça ? éclata Judy, abasourdie.

– Mettez-vous à sa place, mon petit... Il désigna les papiers épars sur le lit.

– Ceci n’est qu’une faible partie de ce qui a été écrit, sur vous, dans tous les canards...

Il grommela :

– Il y a toujours trop d’envieux et de jaloux pour s’empressement de baver quand ils en ont l’occasion. Et j’en sais quelques-uns que je boxerais volontiers quand je les rencontrerai.

Judy continua de pleurer doucement. La nouvelle que Bob avait dû donner sa démission de ce studio qu’elle détestait parce qu’il accaparait son mari devrait la réjouir. Mais elle sait ce que cela représente pour Bob et elle en reste effondrée.

– Mais enfin, qu’est-ce qui nous arrive ? gémit-elle, frappant de ses petites mains le drap de son lit. On croirait qu’un cyclone s’est soudain abattu sur notre vie...

– Judy, mon petit, dit-il fermement, il ne s’agit pas de se lamenter. À ce que je puis voir, vous êtes victimes, Bob et vous, de coïncidences ahurissantes. Mais l’essentiel est qu’il n’y ait rien de vrai dans tout cela. Vous n’avez démerité en

rien, et vous n'êtes, n'est-ce pas ? nullement responsable.

– Certainement pas, affirma-t-elle avec force.

En phrases hachées, elle se mit à lui raconter par le détail la soirée qui avait précédé l'accident. Pendant qu'elle parle, Martial regarde sa bouche, une bouche de petite fille, lisse et douce. Il s'épongea le front. Il se trouvait stupide d'avoir cru à la duplicité de Judy, cette adorable Judy. Maintenant, il est convaincu et il est décidé à lui faire confiance, à la croire sur parole.

Mais cela ne suffit pas...

– J'ai été un idiot d'ajouter le moindre crédit à tous ces racontars qui ont été colportés sur votre compte, déclara-t-il fermement. Vous savez, je me débattais pour le croire : Bob et vous, vous êtes aussi indissolublement liés que le lierre et le chêne, si vous ne trouvez pas cette image trop banale.

– C'est vrai, Martial, dit-elle gravement.

Elle saisit la gerbe de rose et y enfouit son visage.

– Il faut en faire la preuve, Judy.

– La preuve ? Mais Bob...

– Ce n'est pas pour Bob. Bob vous croira comme je vous crois. Mais il y a toute la désastreuse publicité qui a été donnée à cette maudite aventure. Bob doit avoir des armes pour se défendre et rétablir la vérité. Voyons... en ce qui concerne cette Sarah Lear et ses intentions, il doit bien être possible de la confondre et de la forcer à se rétracter publiquement !

« Qui peut vous aider à rétablir la vérité ?

– Il y a Daniel, Daniel Jausse, le peintre. C'est lui qui m'a emmenée au cabaret « Ouvert la Nuit ». Il y avait une exposition de ses toiles. Il m'a présenté le prince Bassour comme l'un de ses acheteurs.

– Alors, vous devez prendre contact avec lui, tout de suite.

– Moi ?

– C'est vrai, dit-il, confus. Excusez-moi. Dans l'état où vous êtes, il n'est pas question de vous faire téléphoner. Voulez-vous que je m'en

charge ? Voulez-vous me permettre de l'appeler de votre part ? Au fait, je ne comprends pas qu'il ne se soit pas encore manifesté, objecta-t-il, les sourcils joints.

Elle se souvint tout à coup.

– J'y pense ! Il devait prendre l'avion au petit matin. C'est même pour cela qu'il ne m'a pas raccompagnée lui-même. Il avait juste le temps de rentrer chez lui et de préparer ses bagages. Si ça se trouve, il ne sait même rien de l'accident.

Martial se montra incrédule.

– Vous croyez. Où est-il donc allé ?

Elle eut un geste d'ignorance :

– Haïti ou Honolulu... Je ne sais pas. Daniel est un vagabond. Je ne l'avais pas revu depuis cinq ans, quand j'ai appris par les journaux qu'il était de passage à Paris. Où allons-nous le pêcher maintenant ?

– On doit pouvoir le toucher à un endroit ou à un autre. Je vais me renseigner chez lui.

Elle acquiesça, fébrile.

– Son adresse est dans l’annuaire. Vous pouvez téléphoner tout de suite d’ici ?

– Mais bien sûr. Le plus tôt sera le mieux.

– Oh ! Martial, pria-t-elle, rassérénée, donnez-moi un stylo et une feuille de papier. En vous attendant, je vais écrire à Bob.

Ses yeux ont perdu leur expression révoltée. Ils brillent comme des étoiles dans sa figure emmitouflée.

Il lui tend un bloc, tire son stylo :

– Vous êtes sûre de ne pas être trop fatiguée ? Vous pourrez lui dire...

– Tout ce que je ressens, tout ce qui s’est passé. Oh ! oui, Martial, il viendra, dites ?

– Sans aucun doute. Trop heureux d’échapper à son enfer.

Déjà la main de Judy court sur le papier.

– Quelle histoire ! soupire Martial en se hâtant vers le couloir. On en ferait un scénario pour la T. V. que le producteur le refuserait tout net en

arguant que ces cas-là ne se rencontrent jamais dans la vie.

« Rien n'est plus invraisemblable que la vie.

VI

Rien n'est plus invraisemblable que la vie... Martial ne pouvait savoir à quel point il allait avoir la justification de cette vérité première.

D'abord, il y avait eu ce silence au bout du fil : personne ne répondait chez Daniel Jausse.

Martial avait appelé l'immeuble. La concierge savait-elle où l'on devait réexpédier le courrier de son locataire ? Mais la concierge ne savait rien. M. Jausse donnait ses instructions à la poste. Elle n'était jamais au courant de ses itinéraires.

Savait-elle du moins quand il rentrerait ? Pas du tout. M. Jausse était très discret sur ses déplacements.

– Vous en entendrez parler dans les journaux, affirma-t-elle fièrement. M. Jausse est un peintre connu. On cite souvent son nom et l'endroit où il séjourne, pour ses expositions ou pour peindre de

nouveaux tableaux.

Martial avait rapporté à Judy cette réponse décourageante. Mais Judy nageait en pleine euphorie. Elle venait d'écrire à Bob une lettre où elle avait mis tout son cœur, toute sa tendresse. Elle ne doutait pas de le voir arriver d'un instant à l'autre, bouleversé et confus. Il lui tardait d'épiloguer avec lui sur cette extraordinaire aventure.

Bob devrait convenir qu'il y avait beaucoup de sa faute. S'il n'avait pas abandonné Judy le soir même de leur anniversaire, s'il ne s'était pas laissé manœuvrer comme toujours par son exigeant patron, ils ne défraieraient pas actuellement la chronique scandaleuse.

Et ce n'était pas terminé. Il faudrait rétablir les faits. On n'avait pas fini d'être sur la sellette.

Qu'elle fût l'héroïne du plus effarant fait divers, que son nom fût sali à la première page des journaux, que tous les gens qui étaient venus chez elle, qui avaient bu ses cocktails, mangé sa cuisine, dansé avec elle, commentent aujourd'hui sa conduite et la jugent, d'après les inventions

d'une fille menteuse et malveillante, cela l'émouvait moins que la conversation qu'elle allait avoir avec Bob.

Elle ne lui ferait pas de reproche. Il avait dû tant souffrir depuis ce jour où elle lui avait manqué et où il avait dû être en proie à tous les démons du doute...

Elle le plaignait. Néanmoins, il lui restait de l'amertume de cette attitude de Bob. Ne devait-il pas garder à sa femme la foi du charbonnier ?

– Ramenez-le-moi, dit-elle à Martial, en le dévisageant de ses grands yeux suppliants qui paraissaient plus pathétiques dans sa face bandée.

Elle désirait aussi ardemment la présence de Catherine. Mais quand elle s'était fait donner le miroir, elle avait été impressionnée par cette figure emmaillotée de gaze où elle ne retrouvait rien d'elle-même, – même pas le regard affolé, – et elle ne voulait pas soumettre les nerfs de la petite à cette épreuve.

Martial partit donc, nanti de la lettre de Judy et remonté à bloc pour discuter avec Bob s'il en

était besoin, en admettant que celui-ci eût la moindre hésitation pour accourir auprès de sa jeune femme.

Martial n'avait pas revu son ami depuis le drame : celui-ci ne répondait pas au téléphone. Et Martial, en désespoir de cause, était allé à l'hôpital.

Maintenant, avant de se rendre à Saint-Cloud, il devait passer au studio. Il voulait parler au patron et discuter avec lui de ce qu'il y avait lieu de faire pour contrebalancer la campagne de calomnies qui avait été lancée contre Judy. De plus, il était résolu à persuader son mari de reprendre son absurde démission.

Il ne doutait pas que l'esprit de camaraderie ne jouât en cette occurrence et que tous ses confrères s'emploieraient, avec un ensemble total, à faire rendre justice au jeune couple.

– Tu tombes à pic, dit le chef des émissions dès qu'il l'aperçut, tu es désigné pour aller à Marseille attendre la chanteuse Nadine Potter qui arrive avec son producteur de mari, Carlos Guardia. Il faut faire un reportage sur place.

Martial voulut regimber, gagner du temps, essayer de placer auparavant son entretien avec le grand patron, mais le temps pressait. Les exigences de l'actualité ne souffrent pas de retard.

Ce sont les servitudes du métier.

Il finit par appeler un des cyclistes et lui confia le soin d'apporter au domicile de Bob Cordier la lettre de sa femme.

– En main propre, tu entends ? spécifia-t-il. Remets ce message en main propre. Et dis à Cordier que je lui téléphonerai dès que je pourrai.

Le messenger partit, tandis que Martial rejoignait l'équipe de cameramen qui montait déjà dans la voiture studio pour se rendre à Orly.

... Le garçon à qui Santeaux avait dévolu la mission dont il avait dû se décharger était un jeune, assez futé. Comme tout le monde, il était au courant de la malheureuse histoire qui arrivait au reporter Bob Cordier, et comme ce dernier était sympathique, il déplorait la désastreuse publicité que lui avait valu l'inconduite de la

jeune femme.

« Voilà ce que c'est, concluait-il, goguenard et apitoyé, de choisir pour femme une *pin up* de magazine. »

Personne n'ignorait que Judy Cordier avait été cover girl. Elle avait posé pour les coiffures de Carita et remporté un concours d'élégance avant son mariage avec Bob... Ce n'était pas là une référence pour une vie bourgeoise.

Quand il arriva devant la villa dont l'adresse était marquée sur l'enveloppe, le motard vit une dame qui refermait la porte d'entrée.

Une dame d'allure respectable, qu'accompagnait une petite fille blonde et délicate. Un taxi attendait devant l'immeuble.

Le messenger arrêta son véhicule et s'apprêta à sonner.

– Inutile, dit la dame. Il n'y a personne.

– M. Cordier n'est pas là ?

– Puisque je vous dis qu'il n'y a personne.
Que lui voulez-vous ?

– J’ai une lettre pour lui, mais je dois la lui remettre personnellement, spécifia le messager, avec une certaine arrogance.

La dame lui jeta une rapide coup d’œil. Elle était sèche et distinguée. Du genre « bien pensant », songea le garçon, gouailleur. Et, de toute évidence, peu portée à plaisanter.

– Il ne va pas tarder à rentrer, remarqua la dame, condescendante.

Son regard enveloppa le garçon de haut en bas, s’attarda une seconde sur la casquette, ornée de lettres brodées.

– Vous venez des studios ?

– C’est M. Santeaux qui m’a chargé d’apporter ce pli à M. Bob Cordier.

Il eut une hésitation.

– Je ne sais pas si je dois le remporter !

– Glissez-le dans la boîte aux lettres, suggéra la dame, après un temps. M. Cordier ne peut manquer de le trouver quand il reviendra.

– On m’a dit « en main propre », insista le

motocycliste.

Il se balançait d'un pied sur l'autre, tenant la lettre au bout de ses doigts et la considérant d'un air perplexe. La dame haussa les épaules.

– C'est tout comme. Il n'y a que lui qui ouvre la boîte...

« Enfin, brusqua-t-elle d'un ton détaché, décidez-vous. Laissez-la ou emportez-la. Il se peut que mon frère s'attarde. Moi, je dois partir.

– Ah ! vous êtes sa sœur ?...

– Naturellement, pas sa bonne.

La dame lui jeta un regard hautain.

– Ça va, fit le motard, piqué. Je la mets dans la boîte. Si vous le voyez, vous l'avertirez.

– Je ne risque pas de le voir puisque je sors. Et je suis pressée.

Elle tourna la clef dans la serrure tandis que le garçon insérait la lettre dans la fente de la boîte.

– Il faudrait aussi qu'il téléphone à M. Santeaux dès qu'il pourra. C'est urgent.

– Je le lui dirai si je le vois, jeta la dame par-

dessus son épaule tout en se dirigeant vers le taxi.

Le messenger démarra dans un bruit pétaradant qui emplit de son vacarme insolite toute la rue tranquille.

Le chauffeur de taxi leva les yeux au ciel et prit la cliente à témoin, tandis que la fillette, à l'intérieur du véhicule, se bouchait les oreilles.

– Tout de même, ces motards ! À croire que les règlements de police ne sont pas faits pour eux.

La cliente regarda le bruyant motocycliste tourner au coin de la rue.

– Un jour, il se fera coincer par un agent. Mais il se moque des procès-verbaux. C'est la maison qui paie.

« Attendez, dit-elle négligemment au chauffeur. J'ai oublié quelque chose.

– Oh ! viens-tu, tante Claudia ? soupira la petite fille dont la bouche gardait une moue désenchantée.

– Un instant, mon petit. J'arrive tout de suite.

Elle repartit précipitamment vers la maison, y pénétra, ouvrit la boîte aux lettres. Elle regarda la suscription sur l'enveloppe. Une curieuse expression durcit ses traits, tandis qu'un sourire ambigu se jouait sur ses lèvres.

Elle demeura une seconde le pli entre les doigts, à réfléchir, puis, d'un geste sec, ouvrit l'enveloppe.

*

Attendre... toujours attendre... Même pas un coup de fil. Pas de message non plus.

La morne ronde des heures, des heures qui s'éternisent, dont s'étirent les quarts d'heure... les minutes... comme si le temps stagnait, devenait poisseux et endormi, tel une bête visqueuse qui a de la peine à se mouvoir.

Les doigts exaspérés de Judy allaient sans cesse chercher la sonnette.

– Mademoiselle, excusez-moi... Cette visite que je dois recevoir... Avez-vous téléphoné au

bureau ? Il doit y avoir un message.

– Mais non, madame, disait la voix impersonnelle qui se retenait pour ne pas paraître excédée. J’ai demandé plusieurs fois. S’il y a quelque chose, on m’avertira. Ou on montera me prévenir.

L’infirmière sortait et, dans le couloir, levait les bras au ciel, libérant son impatience. Ah ! ces clientes capricieuses ! Celle-là, avec tout le tapage fait autour d’elle, s’imaginait encore voir arriver son mari !

Judy mordait ses poings et frappait ses draps, ou pianotait d’un mouvement convulsif. Sa nervosité augmentait, lui coupait la respiration. La violence intérieure, qu’elle jugulait, faisait monter une chaleur à ses joues, précipitait les pulsations de ses veines.

Pour se calmer, elle se mit à anticiper la joie qu’elle aurait à retrouver son chez-soi. Elle revoyait en esprit des images du home familial, la large pièce du living-room, les bûches pétillant dans la cheminée, la baie ouverte sur le jardin. Elle évoquait le grand corps de Bob enfoui dans

le fauteuil, ses longues jambes, ses mains étendues vers les flammes.

Et la féerique petite présence de Catherine, sa Catherine aux yeux tendres, au rire léger.

– Ma petite douce... mon petit canard...

Des mots puérils lui montaient aux lèvres, ses lèvres que l'impatience séchait. Elle les prononçait tout haut, s'étonnant d'entendre sa propre voix dans le silence de cette chambre trop quète, et cette voix lui paraissait étrangère...

La longue, la si longue journée s'étira enfin. La nuit assombrit peu à peu la pièce. On vint allumer les lampes. Judy pleurait dans son bras replié. L'infirmière voulut lui faire une piqûre calmante. Judy regimba :

– Jamais de la vie. Je ne veux pas dormir.

– C'est pourtant ce que vous pourriez faire de mieux. En vous énervant ainsi, vous perdez le bénéfice d'une amélioration certaine.

Elle ajouta, en manière d'avertissement :

– Si vous continuez, le docteur interdira les visites. Vous serez bien avancée.

Les visites... Ah ! si ceux qu'on attend savaient avec quelle intensité d'espoir, avec quelle folle anxiété on guette tous les signes de leur venue !...

Peu à peu, un morne abattement s'emparait de la jeune femme. Elle entendit mourir les bruits, celui du chariot qui glissait dans le couloir, la toux d'une garde circulant furtivement, des tintements de cuillers...

Elle s'arracha à l'aveugle contemplation de la fenêtre pour reporter son regard vers la porte, cette porte qui s'obstinait à ne pas s'ouvrir sur la silhouette si ardemment convoitée.

– Quelle heure est-il ? s'enquit-elle, d'une voix lasse, auprès de la garde qui lui apportait une boisson pour la nuit.

– Bientôt onze heures.

Alors, elle sut qu'il ne viendrait pas. Elle se laissa faire une piqûre. Et le sommeil miséricordieux la prit dans sa boule.

VII

– Il y a une visite pour vous.

C’était la petite garde de jour, la brune Anne-Marie, qui lui jeta la nouvelle gaiement, comme si elle participait à sa joie.

Judy émit un son étranglé. L’émotion faillit lui faire tomber sa tasse des mains. Elle venait de se réveiller et l’arôme du café flottait dans la chambre.

Enfin, Bob était là ! Hier soir, il n’avait pu venir. Avait-elle été sotte de s’énerver et de désespérer ! Il avait ses obligations au studio. Peut-être à une heure tardive lui avait-on refusé sa porte ? Cette clinique semblait avoir d’absurdes règlements, sévères et compliqués.

– Faites monter !... s’exclama-t-elle. Oh ! attendez, Anne-Marie !

La petite infirmière se retourna, avec un clin

d'œil amical.

– Passez-moi mon sac, voulez-vous ?

– Bien sûr !...

Elle alla vers l'armoire laquée, rapporta l'objet demandé. C'était un sac du soir en satin blanc perlé. Une chance qu'on l'eût ramassé au moment de l'accident et que son contenu fût encore intact.

La blessée s'en saisit avec des gestes fébriles.

Anne-Marie se demandait ce que cette patiente au visage emmaillotté de gaze espérait changer à son apparence. Les habitudes féminines sont curieusement invétérées.

Judy retirait du sac l'étui à cigarettes chiffré, son poudrier, le rouge à lèvres intact.

– Coquette, hein ? plaisante Anne-Marie gentiment.

Judy se regarda dans la glace, eut une moue apitoyée.

– Quand donc me retire-t-on ce masque ? soupira-t-elle.

– Bientôt. Mais il faut que les plaies se referment, que les ecchymoses s’effacent.

– Je vais être affreuse.

– Eh ! ne vous tourmentez pas. Si vous aviez vu dans quel état nous arrivent certains blessés et comme ils repartent, c’est à ne pas y croire. Les chirurgiens vous refont un visage comme une modiste un chapeau. Quelquefois, ils sont mieux qu’avant...

Judy pensait : « Que va-t-il dire ? Comment va-t-il me trouver ? » Elle redoutait le premier choc qu’elle allait avoir avec Bob en la découvrant ainsi masquée. Il avait beau s’y attendre, il serait bouleversé.

Et pourtant, elle préférait qu’il ne vît pas ses blessures. Ces bandages la rendaient intéressante et maintenant que ses yeux avaient retrouvé leur éclat, ce n’était pas si laid, après tout.

Les yeux et les lèvres suffisaient à donner sa beauté à un visage humain, même si le reste est invisible. Bob pourrait l’embrasser sur les paupières, sur les lèvres, à défaut du front et des

joues.

Du coup, elle retrouvait son sourire, ce sourire qui – elle le savait – la rendait si séduisante.

Anne-Marie qui la considérait avec une sorte de curiosité apitoyée en fut frappée.

– À la bonne heure !... Vous avez un sourire qui vous va bien. Et quelles dents ! Vous aviez bien tort de les cacher sous une vilaine moue.

Catherine, elle aussi, disait : « Oh ! ris, maman, tu es si jolie quand tu ris !... »

Et Bob :

« Tu vois, ta fille elle-même est sensible à ton sourire. Tu as un sourire radieux, le plus beau sourire que j'aie jamais vu. »

C'était à peu près la seule arme qui lui restait aujourd'hui où elle se trouvait si handicapée par son horrible accident, mais elle saurait en user.

Elle se sourit dans le miroir. C'était la première fois depuis son réveil qu'elle le retrouvait, ce sourire merveilleux, détendu, chaud et lumineux de toute la clarté nacrée de ses dents parfaites.

À Martial, hier, elle n'avait pu donner qu'une pâle imitation ; elle était si inquiète, si préoccupée, si troublée par tout ce qu'il lui arrivait. Maintenant qu'elle sentait la présence de Bob si proche, ses soucis fondaient et s'évanouissaient.

Il arrivait... Elle allait recommencer à vivre, à reprendre pied dans la réalité de tous les jours ; le cauchemar touchait à sa fin.

Elle rougit soigneusement ses lèvres.

– N'en mettez pas trop, conseilla plaisamment Anne-Marie. Quand vous l'embrasserez, vous lui laisserez des taches de rouge. Les hommes n'aiment pas ça.

Il y eut un heurt discret à la porte.

– Je vous laisse, chuchota la garde en allant ouvrir. Surtout, ne vous agitez pas.

Judy haussa les épaules. Comment ne pas s'agiter, alors que tout son cœur bondissait vers l'arrivant ? Elle sentit ses paumes devenir moites et plaqua ses mains contre son drap.

Anne-Marie avait ouvert la porte.

– Oh ! entre, entre, chéri.

Claudia pénétra dans la chambre.

– Vous pouvez nous laisser, enjoignit-elle à la jeune garde qui s’effaçait, une nuance de surprise sur le visage.

– Mais j’y pensais, rétorqua celle-ci un peu sèchement. Le panneau se referma doucement derrière sa sortie pleine de dignité.

Sur les lèvres de Judy, le sourire s’était figé.

– Bonjour, dit Claudia en avançant de son allure guindée, son regard froid braqué sur sa belle-sœur. J’ai appris que vous alliez mieux. Je vous en félicite.

Son ton voulait être amène. Il était ambigu et il y sonnait une note sarcastique. Judy sentit un malaise l’envahir.

« Je devrais la remercier, songea-t-elle, lui souhaiter la bienvenue... » Mais les mots ne pouvaient sortir. Elle réussit cependant à articuler :

– Bonjour, Claudia.

Un silence les sépara, augmentant la tension entre les deux femmes. Le regard anxieux de Judy ne pouvait se détacher de la visiteuse.

Claudia avait sa mise austère habituelle : tailleur gris très strict, cheveux gris tirés sous le feutre un peu masculin, prunelles gris acier. Une symphonie en gris mineur.

Quelque chose se glaça dans le cœur de Judy. Elle se sentit défaillir d'appréhension et d'effroi : cette femme était messagère de malheur.

Elle avança la main vers l'étui à cigarettes demeuré sur la table de chevet, saisit une Lucky et l'inséra entre ses dents crispées.

– Je pense que la fumée ne vous gêne pas ? réussit-elle à prononcer d'une curieuse voix désaccordée.

Elle se refusait à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

« Pourquoi êtes-vous venue ? »

Elle savait trop qu'aucune vraie sollicitude n'avait poussé à son chevet cette fille qui la détestait.

Et elle aurait dû ajouter : « Et pourquoi n'est-il pas là, lui ? »

Elle dit seulement :

– Je ne vous en offre pas, je sais que vous ne fumez pas.

– Surtout pas dans une chambre de clinique, rétorqua sèchement Claudia.

– Dans une chambre de clinique, il faut bien faire quelque chose pour se distraire.

Le ton de Judy était empreint d'amertume.

Un frisson entre les épaules, elle tira nerveusement sur sa cigarette.

– Asseyez-vous.

– Merci. Je ne peux rester longtemps.

Le seul signe de nervosité qui échappa à la visiteuse fut de tirer sur ses gants qu'elle faisait passer d'une main dans l'autre avec un peu trop de précipitation.

– Catherine ? se borna à interroger Judy, surmontant sa répugnance à parler de l'enfant avec cette visiteuse dont elle sentait qu'elle ne

venait pas en amie.

Elle détestait d'avoir à demander des nouvelles à sa belle-sœur et elle était sourdement irritée de se trouver dans l'obligation de lui abandonner sa fille momentanément.

– Elle va bien.

– Elle ne me réclame pas trop ?

Claudia eut un geste désinvolte qui fit virevolter un de ses gants, referma sur lui comme sur une main molle et docile sa main tyrannique.

– Oh ! vous savez, les enfants... Ils ont une faculté d'oubli...

– Mais je ne tiens pas du tout à ce qu'elle m'oublie ! se récria Judy.

L'autre abaissa ses minces paupières. Son regard défia le regard de Judy.

– À quoi donc vous attendez-vous ?

Judy s'énervait.

– Je connais ma fille. Elle ne vous le dit peut-être pas, mais il n'y a pas de soir ni de matin qu'elle n'aspire à ma présence. J'en suis sûre.

« Heureusement, ajouta-t-elle comme pour se rassurer elle-même, je ne vais pas m'éterniser ici. Dès que je verrai Bob...

– Vous ne verrez pas Bob, dit posément Claudia.

Les yeux vert tigré se posèrent sur elle avec une expression stupéfaite.

– Comment ?

– Vous m'avez bien entendue.

Les lèvres de Claudia ne formaient plus qu'un trait mince et vertical au bas de son visage anguleux. Jamais encore Judy ne lui avait vu un tel air de méchanceté triomphante.

– Je ne comprends pas. Il n'a donc pas eu ma lettre ?

– C'est pourquoi je suis ici.

L'ambiguïté de la réponse échappa à Judy que l'affolement commençait à gagner. Ses prunelles papillotèrent et eurent une lueur incrédule. Puis ses mains commencèrent à trembler. Elle les pressa convulsivement contre ses draps. La peur se glissait dans tout son être.

– Je veux le voir, dit-elle d’une voix âpre. C’est à lui que j’ai affaire. Pas à vous.

Elle s’efforçait en vain de maîtriser la panique qui montait dans tout son être comme une marée.

Claudia la regardait implacablement. Pendant des années, elle avait haï cette petite femme enfantine et gâtée qui représentait ce qui l’exaspérait le plus au monde : la puérité, la coquetterie, un charme incompréhensible pour elle et qui l’irritait, et ces victoires trop faciles d’une jolie femme que la nature a injustement pourvue.

Par cette sotte, cette maligne et trop chanceuse, son frère avait été pris, détourné, circonvenu. À cause d’elle, il avait quitté la maison, abandonné des études sérieuses, embrassé une carrière d’homme de théâtre. Elle en avait fait ce fantaisiste insolent et gouailleur, aussi détaché de sa vraie famille que si celle-ci n’avait jamais existé. Après tout ce que l’aînée avait sacrifié pour lui, depuis sa prime jeunesse... cette jeunesse qu’elle lui avait immolée.

Même les succès de Bob – lorsqu’il avait si

bien réussi et qu'on commençait à parler de lui – lui étaient devenus insupportables parce qu'il les partageait avec cette odieuse Judy.

Le comble avait été cette enfant – l'enfant de Bob – dont Judy prétendait s'arroger la propriété absolue. Le cœur solitaire de la vieille fille frustrée en avait presque éclaté de courroux, de jalousie, de haine mortelle.

Elle avait eu beau soigner la petite pendant la longue maladie de Judy, l'enfant, dès qu'elle en avait l'occasion, revenait à sa mère.

Il y avait des matins, quand elle les entendait rire dans leur chambre, le rire léger de Catherine mêlé aux cascades éclatantes du rire de Judy, il y avait des moments où elle était prise d'une telle férocité qu'elle les eût étranglées toutes deux de ses mains.

Sa rage devenait hystérie. Elle se sentait agitée d'une hargne sauvage et folle et comme elle ne pouvait extérioriser ses sentiments, elle brûlait de haine contenue.

Oui, il avait fallu se taire, montrer bon visage,

se faire accepter dans la maison où régnait la rivale détestée. Un moment, quand Bob l'avait appelée au secours, alors qu'il tremblait pour la vie de sa femme, elle avait bien cru tenir la revanche du destin. Elle avait sourdement espéré que la maladie emporterait son ennemie.

Celle-ci s'était remise. Elle avait toutes les chances !... Et Claudia, pour ne pas revenir dans la maison désertée où elle avait failli mourir de rancœur et de solitude, avait dû rengainer toute son hostilité, se replier dans son coin, se faire oublier, rendre, la rage au cœur, tous les services dont la parente tolérée doit payer l'hospitalité qu'on lui octroie.

Dans la maison de son frère... ce frère qui avait été pour elle presque un fils.

– Vous n'avez pas compris, dit-elle avec la complaisance méprisante dont on explique à un enfant buté un problème des plus simples. Ce que vous voulez ou ce que vous ne voulez pas n'a aucune importance. Finissez de jouer les enfants terribles. Ce n'est plus de votre âge et je suis très mauvais public.

Judy haussa les épaules.

– Cessez donc, vous, votre jeu de chatte mauvaise. Vous ne m’effrayez pas : je n’ai rien d’une souris peureuse. Je ne suis pas sous votre coupe.

Elle éprouvait le besoin de clamer tout haut, alors que tout en elle était appréhension et épouvante.

Elle avança la lèvre, enfantinement, dans une expression de défi :

– Qu’êtes-vous venue me dire au juste ?

– Simplement que vous n’avez plus à compter sur nous. Nous vous avons rayée de notre vie.

– Nous ? Qui ça, nous ? Je ne connais pas de « nous », riposta Judy avec emportement. Je ne connais que mon mari et ma fille. Eux seuls m’intéressent. Et je n’attends d’explications et de décision que de Bob.

« Quant à vous, Claudia...

Le regard tigré se fit menaçant.

– Je rentrerai chez moi quand vous en sortirez.

Vous n'avez que trop troublé l'atmosphère tous ces derniers mois. Voilà la décision que, moi, j'ai prise et que je signifierai à Bob.

Claudia sourit. Un sourire mince et étiré, dangereux. Sa voix se fit étrangement douce :

– Pauvre petite ! Mais je suis déjà sortie de votre maison. Mon frère a eu l'élégance de vous en abandonner la jouissance.

Elle joua avec la poignée de son sac.

– En fait, le déménagement s'est effectué hier. Bob m'en avait chargée. J'ai fait appel à une maison spécialisée qui a enlevé en quelques heures ce qui m'appartenait et les objets personnels de Bob, ainsi que le lit et l'armoire de Catherine. Pour rien au monde, nous ne voudrions laisser cette enfant respirer davantage un air empoisonné par votre conduite scandaleuse. D'autant que tout serait très préjudiciable pour son avenir. Il faut bien que Bob y pense, puisque même cette considération ne vous a pas arrêtée.

Elle se leva, tapota le pli de sa jupe.

– C’est tout ce que j’avais à vous dire... Ah ! le notaire de mon frère est M^e Gastille. Voici sa carte : vous pouvez vous rendre à son étude. Il réglerà avec vous les questions d’intérêt.

Elle posa délicatement une carte sur le bord de la table de chevet, entre le poudrier et le rouge à lèvres.

Les yeux de Judy avaient exprimé tour à tour la stupeur, l’incrédulité, l’indignation.

Tout d’un coup, elle s’arracha dans un sursaut à sa torpeur. Redressée sur ses coudes, le buste en avant, elle apostropha sa vieille ennemie :

– Vous mentez ! Bob n’a pas...

– Bob ne veut plus rien savoir de vous... Il m’a priée de vous rapporter... ça...

Elle faucha l’air d’un geste vulgaire et un papier froissé vint atterrir sur les genoux de Judy qui le contempla avec une obscure épouvante.

– Ma lettre... gémit-elle dans un souffle.

– Il ne l’a même pas lue jusqu’au bout. Ne vous donnez pas la peine d’essayer de le circonvenir. Il est bien désormais, ainsi que

Catherine, et Dieu merci, à l'abri de votre pernicieuse influence.

Judy répéta, machinale :

– Il est loin... Mais Martial Santeaux...

Claudia eut un rire ricaneur.

– Ah ! oui, celui-là aussi, vous l'avez envoûté, assez pour lui faire prendre des vessies pour des lanternes... Comme le Bassour, comme tous les autres... Vous pouvez toujours essayer de ce côté... Mais pour mon frère, c'est fini, ma petite. Il a compris définitivement... Et, dégoûté, il est parti.

– Mais ce n'est pas vrai ! protesta Judy avec un geste incohérent, – mains convulsivement jointes et portées ensuite à ses tempes qu'elle pressait, – ce n'est pas vrai ! Il n'est pas parti sans m'entendre, sans me laisser me justifier. Je n'en crois pas un mot...

« Au surplus, je vais téléphoner au studio. »

Elle fit un effort pour s'arracher la gangue de plâtre qui la retenait prisonnière et retomba sur le dos avec un cri.

Claudia détourna les yeux. Son visage était implacable.

– Inutile, dit-elle. Bob ne fait plus partie des Studios de la Télévision, ni de la Radio. On ne vous donnera aucun renseignement.

Mon Dieu ! c'était vrai... Là, au moins, cette méchante fille ne mentait pas. Cette démission dont Martial avait parlé... Cette démission qu'il avait donnée à cause d'elle, elle l'avait oubliée.

La situation qu'elle avait envisagée jusque-là, à la légère, commençait à lui apparaître sous un jour sinistre. Consciente de son innocence, elle n'avait pas pris au sérieux tout ce remous brassé autour d'un fait qu'elle savait mensonger, faux, dans ses moindres détails. Il lui paraissait absurde que la vérité n'éclatât pas et que tout ne rentrât dans l'ordre.

Elle ne savait pas ce que peut déclencher une campagne de calomnies et combien l'innocence pèse peu en face de la malignité et de ce goût du scandale dont la foule est si friande, surtout lorsqu'il s'agit de personnalités en vue.

La voix sèche de Claudia la cingla :

– Commencez-vous à vous rendre compte ?

Judy eut la sensation terrifiante qu'un piège se refermait sur elle. Son cœur battait affreusement, Mais elle ne donnerait pas à son intime ennemie le spectacle de son désarroi.

– Laissez-moi, ordonna-t-elle âprement, tandis que sa main allait chercher la sonnette. Je me débrouillerai avec Bob. En tout cas, ma fille est à moi et vous ne m'empêcherez pas de la réclamer.

Il y eut une flamme dans les prunelles de Claudia. Elle était debout, longue, droite, sèche dans son tailleur impeccable, sous son canotier strict et elle parut à Judy plus redoutable qu'une vipère. Elle tenait haut et rigide son cou mince et filiforme. Oui, un aspic d'une espèce dangereuse.

Claudia parlait, plus impressionnante d'employer ce ton calme et persuasif. Elle avait l'air si sûre d'elle.

– Il faudra que vous la réclamiez aux tribunaux, ces tribunaux qui sont habilités à décréter la déchéance des mères indignes.

J'imagine qu'entre un homme probe et net comme mon frère et... une personne de votre sorte, aucun juge n'hésitera.

Elle n'avait pas prononcé d'injure. Pourtant le mot, s'il ne franchissait pas sa bouche pincée, était inscrit sur toute sa face et dans le mépris de son regard.

« Une gourgandine, voilà ce que vous êtes. » Telle était sa pensée et Judy la reçut comme un coup de poing qui l'étourdit.

L'autre continuait de sa voix égale :

– Maintenant, je dois vous dire une chose afin que vous ne vous fassiez aucune illusion. Bob est à l'étranger... en un endroit où aucun magistrat du monde ne pourra lui faire tenir le moindre papier timbré... en admettant que vous ayez l'audace – et l'ingénuité – de lui en envoyer.

– Je ne vous crois pas, s'entêtait Judy, cramponnée à son espoir.

Elle offrait le spectacle d'une créature si désarmée sous les bandages qui lui masquaient les traits, avec sa bouche décolorée et son regard

qui s'affolait, que tout autre en eût été émue.

Mais Claudia était une passionnée, cruelle et vindicative et rien ne pouvait l'empêcher de savourer la malsaine satisfaction qu'elle retirait de voir enfin écroulée cette créature triomphante et détestée qui avait été au centre de ses cauchemars, pendant tant d'années brûlantes et mornes.

Sa seule excuse était qu'elle était trop aveuglée par sa haine pour sentir ce qu'il y avait de sincère dans les protestations de Judy et pour saisir le pathétique de sa faiblesse, de son infériorité actuelle. Elle ne se rendait pas compte qu'elle portait des coups à un être désarmé, sans aucune défense, et tout l'odieux de la situation lui échappait.

Pour elle, Judy était une femme malfaisante dont il fallait à tout prix protéger les siens. Et elle avait conscience d'accomplir une œuvre de justice.

Sous la gaze, une sueur froide mouillait les tempes de Judy.

– J’aurais pu ne pas vous prévenir, déclarait Claudia en boutonnant ses gants. J’ai voulu être correcte. Je vais pousser la complaisance jusqu’à vous dire même où est Bob. Vous verrez qu’il a fait tout ce qu’il fallait pour mettre une certaine distance entre vous.

Elle prit un temps. La robe d’une infirmière frôla la porte et on entendit un tintement de clefs. Des odeurs pharmaceutiques parurent plus perceptibles au nerf olfactif de Judy qui sentit monter en elle une nausée.

Comme dans une brume ouatée, les paroles de Claudia arrivaient jusqu’à l’oreille douloureuse.

– Il est en route pour le Groenland. Il a rejoint ce matin la mission Rouzaud dont il va assurer le reportage. Ils vont rester là-bas deux ans... peut-être plus.

La mission Rouzaud... On en entendait parler depuis des mois. Bob avait interviewé ses chefs à la radio et à la télévision. Tous les journaux relataient cette tentative des célèbres explorateurs, Henri Rouzaud et Marcel Coimbra. On avait dénombré leur équipement, cité les

exploits de leurs chiens de traîneaux, montré des photos de leur navire brise-glace, l'*Intrépide*.

On disait que lorsqu'ils seraient à pied d'œuvre il serait très difficile de les atteindre. Ils seraient pratiquement coupés du monde durant le long hiver arctique.

Judy laissa retomber sa tête en arrière. Elle était effondrée, mais trop lasse pour s'en rendre compte. Ses lèvres murmurèrent, et la voix était à peine audible :

– Allez-vous-en !... Allez-vous-en !...

Elle ne s'aperçut même pas que Claudia avait quitté la pièce.

VIII

– Les passagers de la ligne Miami-Mexico-la Paz, veuillez présenter vos passeports au guichet 4.

Dans le hall régnait le va-et-vient habituel, l'excitation et la fièvre qu'on trouve dans tous les aérodomes du monde. Les noms des escales se succédaient dans la voix des haut-parleurs, avec leur parfum d'aventure et de dépaysement.

Bob Cordier, un peu à l'écart de la bousculade, observait les aîtres, regardant circuler la foule hétéroclite d'Idlewild. Une jeune fille à l'allure de déesse, les jupes gonflées par un jupon empesé, montait sur la bascule. Elle portait une robe de coton bleu imprimé, un manteau sur le bras, un béret de paille sur les cheveux.

Le regard vague de Cordier, effleura ce visage, y découvrit des taches de rousseur, piquetant les joues duvetées, le nez impertinent, la peau d'une

belle teinte dorée.

Se sentant observée, la voyageuse releva les yeux, esquissa un demi-sourire.

Bob se détourna.

– Qui est-ce, chuchota l'intéressée à l'employé qui inscrivait des notes sur une fiche. Ce monsieur en veste tropicale, est-ce un Américain ?

Le préposé consulta son registre.

– Il vient juste de passer sur la balance avant vous. Il s'appelle Robert Cordier. C'est un Français.

« Un journaliste..

– Robert Cordier...

La jeune fille réfléchit. Ce nom lui disait quelque chose.

– Ah ! fit-elle. J'y suis.

L'appel des haut-parleurs conviait maintenant les passagers à se rendre au portillon et à suivre leur chef de file.

Les porteurs charriaient les valises.

Tout le monde se dirigea vers l'appareil. Il attendait, sur la piste d'envol, prêt au départ, dans le vent des hélices. En haut de la passerelle, le sourire de l'hôtesse étincela.

– *Good morning... Buenos dias... Bonjour...*

Au fur et à mesure que défilaient devant elle les passagers, elle les saluait dans leur langue, habituée à détecter les détails ethniques sur leurs traits.

Le dispatcher agita son drapeau. Il ouvrit les soupapes. Toute la manœuvre d'envol s'exécuta, puis l'avion prit de la hauteur.

Maintenant dans la nacelle, les passagers débouclaient leurs ceintures et regardaient peu à peu la tache verte de l'aérodrome s'étendre à leurs pieds, puis les gratte-ciel, les avenues, les places... les immeubles, devinrent des maisons-jouets entre lesquelles les autos avaient l'air de chenilles rampantes.

La jeune fille changea de place et vint s'asseoir à côté du journaliste.

– Vous permettez ?

Elle désigna, par-dessus son épaule, la place qu'elle venait de quitter et où un gros homme s'affalait, débordant de toutes parts, ses pieds chaussés de souliers neufs étincelants, allongés obliquement devant lui, sans souci des voisins : le type même de la grossièreté yankee.

– Je ne peux pas le supporter davantage. En plus de son importance, il boit. Il a déjà sorti son flacon de voyage : il empeste le whisky.

Bob compatit poliment par un hochement de tête. Les yeux écartés couleur d'ambre de sa voisine le considéraient avec une sympathique curiosité.

– Prenez la place près du hublot, offrit-il.

Elle le remercia.

– Vous allez à Miami ? demanda-t-elle en déployant le prospectus qu'elle venait de pêcher dans le porte-revues du fauteuil avant.

– J'y fais escale, dit brièvement Bob, tendant d'esquiver l'entretien.

– Je vous connais, dit la demoiselle avec assurance. Vous êtes Robert Cordier, de

l'Expédition Rouzaud et Coimbra.

Bob se contenta d'un vague sourire ennuyé.

La jeune personne ne se décourageait pas pour autant.

– J'ai lu votre reportage. Il a paru dans toutes les langues.

Elle ajouta avec conviction :

– Je vous admire beaucoup !

Bob s'inclina courtoisement et continua à s'absorber dans la contemplation des hélices qui mordaient l'air dans un feu d'artifice d'étoiles.

– Cela a dû être passionnant, n'est-ce pas ?

– Peuh !... émit Bob, bien décidé à ne pas se laisser accrocher, quitte à passer pour un sauvage aux yeux de cette bavarde dont il n'avait pas désiré la présence.

L'expédition... il y a déjà six mois qu'il en est revenu, six mois qu'il a repris pied dans la vie civilisée. De ce monde cruel et envoûtant de glace et de blizzard, de froid et d'insécurité, de ce monde désertique où, pendant des semaines, ils

n'eurent d'autre compagnie que les phoques et les ours blancs avec, pour tout bruit, dans le grand silence blanc des neiges arctiques, le cri des pétrels et des oiseaux sauvages, il aime mieux ne pas parler. Il en a rapporté un enchantement secret, mêlé d'amertume. Il a dit professionnellement tout ce qui pouvait intéresser le public sur la mission Rouzaud. Ses impressions personnelles, il les garde pour lui.

Des longues soirées solitaires, des nuits interminables sur la banquise, il a gardé une humeur taciturne, un désir de silence et de sauvagerie.

La passagère finit par se lasser. Elle se plongea dans la lecture de *Women Home Magazine*, laissant son trop discret compagnon se rencogner sur lui-même et fermer les yeux.

Le visage de Bob prit une expression absorbée et tendue.

Il revivait les derniers jours qu'il venait de passer en Europe. Tout un film se déroulait pour lui tandis que l'avion fonçait à travers l'espace.

Catherine... Comme elle avait grandi et changé ! C'était une fillette réfléchie et sagace, aux jambes trop longues, dont les grands yeux qui rappelaient tellement ceux de Judy – sans la gaieté – suivaient les gestes de son père avec circonspection.

Ces yeux couleur d'obsidienne... Il en avait été obsédé pendant ces deux années.

Il fut troublé par la pâle petite figure d'un blanc de pétale.

– Comme elle est fragile ! dit le père, consterné, à Claudia.

– Elle ne se porte pas mal, mais elle ne grossit pas. Le docteur dit qu'il n'y a pas à s'inquiéter.

Claudia, elle, n'avait pas changé. Son impénétrable visage qui s'était pétrifié dès l'adolescence dans une maturité définitive et qui ne trahissait aucun sentiment était de ceux qui ne vieillissent jamais.

Elle avait toujours ses traits virils et ses joues hautes, aux durs méplats.

Elle l'avait emmené visiter la maison. C'était

elle qui s'était chargée de l'acheter, tout de suite après le départ de Bob. Ils avaient vendu une ferme, héritage d'une vieille parente, qu'ils possédaient en indivis ; Bob avait donné des instructions pour que la nouvelle maison fût acquise uniquement sur sa part et au nom de sa fille.

Claudia l'avait choisie à proximité de sa propre demeure, qu'elle avait louée en partie, se réservant un étage pour y loger ses meubles.

Elle entraîna Bob vers le vaste jardin qui descendait jusqu'aux bords du Loing. L'odeur de la vase couvrait le parfum des œillets sur leur tige et des géraniums, stagnait, lourde, par cet après-midi d'août.

Ils n'avaient pas prononcé le nom de Judy, mais son ombre fut entre eux, dès les premières minutes. Ce fut Catherine qui en parla.

– Tu es allé au cimetière voir maman ?

Bob resta figé sur place. Il avait bafouillé une vague explication, tout en étreignant le corps frêle et chaud entre ses grands bras.

– Viens ! insista la petite. J’ai quelque chose à te montrer.

Pour la première fois, ses yeux trop graves, si peu enfantins, brillèrent.

Elle prit son père par la main, se dirigea avec lui le long d’une allée. Au fond, était une charmille sous laquelle il y avait eu jadis une sorte de petit reposoir.

– Regarde...

Sous le capuchon de pierre, à la place de la Vierge disparue, le rayonnant visage de Judy apparut à Bob. Il en reçut un choc. Ce portrait, il le connaissait bien. Il l’avait eu autrefois, au studio, dans son bureau.

– C’est Martial qui me l’a donné, un jour qu’il est venu nous voir, expliqua Catherine en arrangeant tendrement un bouquet de bluets devant l’image. Je l’ai mis là. Tante Claudia ne voulait pas, mais j’ai tellement pleuré et trépigné qu’elle me l’a rendu. Elle est belle, n’est-ce pas ?

Son regard profond, levé vers le visage de son père, était plein d’une admiration sans bornes,

d'un amour éperdu et total.

– C'est la plus jolie maman du monde, dit-elle d'une voix intense.

Son regard fouillait celui de son père.

– Oui, dit celui-ci d'une voix altérée.

Elle hocha sa petite tête blonde, d'un blond plus sombre, moins lumineux que celui de Judy.

– Tante Claudia n'aime pas maman, confia-t-elle à voix basse. Elle ne voulait me laisser aucun portrait d'elle. Elle disait qu'ils étaient tous restés là-bas, dans l'autre maison. Si elle m'avait enlevé celui-ci, j'en serais morte, moi aussi.

Moi aussi.

– Oui, disait Claudia, ce même soir, lorsque Catherine couchée ils se retrouvèrent, le frère et la sœur, en tête à tête, j'espérais qu'elle l'oublierait. Depuis deux ans, elle ne pense qu'à elle. Elle l'a idéalisée et elle lui rend un culte comme à une madone. Si ce n'est pas révoltant !

L'ombre du bouleau bougea au-dessus du banc où le couple avait pris place.

– Les commentaires sont inutiles, dit sèchement Bob. Et je ne comprends pas pourquoi tu lui as dit qu’Elle était morte.

– Pouvais-je lui raconter la vérité... et que sa mère était...

Dans la pénombre claire de la nuit d’été, elle vit étinceler le regard de son frère et se tut, ravalant les mots malsonnants.

– Tu l’aimes encore, souffla-t-elle sur un ton de reproche amer.

– Ne t’occupe pas de ça, dit-il rudement.

Un silence les sépara. Claudia crut entendre y sonner un signal d’alarme. Mais comment Robert eût-il pu savoir quelle inquiétude sourde la minait, depuis qu’elle s’était rendu compte, mois après mois, que la victoire qu’elle avait cru remporter contre l’Absente était trompeuse.

Il est des absences plus vivantes que des présences.

*

Bob ouvrit les yeux, regarda vers la gauche et rencontra le profil de la jeune fille qui se détachait en sombre contre le ciel nocturne qu'on apercevait à travers le hublot.

Elle était indiscutablement jolie. Cela le laissait indifférent. Aucune femme ne lui procurait plus aucun effet, agréable ou désagréable. Toutes l'ennuyaient.

Comme un moulin qui moud dans le vide, sans cesse, son esprit se remit en marche autour d'une image : Judy. Pourquoi était-elle toujours si vivante en lui ? Deux ans... Est-ce que cet état amorphe durerait toute la vie ?

Le plus terrible, c'est qu'il n'arrivait pas à comprendre Judy. Qu'est-ce que ce Bassour avait donc eu de si envoûtant pour arracher la jeune femme à ses devoirs, lui faire risquer sa sécurité, abandonner son enfant qu'elle paraissait aimer avec tant d'ardeur exclusive ?

Qu'elle lui eût joué la comédie, à lui, bien que cela lui ait paru au début assez inconcevable, il

voulait bien l'admettre. Mais tout le reste ?... Qu'elle eût renoncé à son foyer, auquel elle semblait si attachée, à son confort, à ses amitiés. Elle avait tout joué sur ce coup de passion qui s'était bien mal terminé.

Elle n'avait même pas essayé de s'excuser, ni réclamé aucune entrevue, tenté aucune explication...

Les premiers jours, Bob avait attendu avec angoisse qu'elle réagisse, qu'elle demande au moins des nouvelles de l'enfant. Il était anéanti par ce coup imprévisible du sort, par cette invraisemblable réalité, mais il lui paraissait impossible que Judy ne se trouvât quelque excuse, ou, en tout cas, qu'elle ne s'efforce d'en trouver.

Au milieu de l'orage brusquement abattu sur sa vie, il avait donné sa démission et brigué un autre poste. Il ne pouvait ouvrir un journal ni tourner un bouton de radio sans en avoir la nausée. Dans une crise d'emportement, il avait cassé son écran de télévision. Un geste bête et gratuit, mais il était ulcéré.

Replié sur lui-même et sur son désarroi, il avait fermé sa porte à tous, chargeant sa sœur de faire le nécessaire auprès des services de l'hôpital. Et puis, il avait attendu que Judy se manifestât.

En vain. Il avait su, par Claudia qui s'informait plusieurs fois par jour, que l'état de la blessée était satisfaisant, qu'elle avait repris connaissance, mais le téléphone restait toujours muet.

Brusquement s'était présentée cette situation de reporter pour la mission Rouzaud. Il fallait se décider en quelques heures.

Poussé par son chagrin amer, il avait accepté le départ, mais il gardait encore, inavoué mais tenace, l'espoir que Judy lui reviendrait dans l'affolement et le repentir.

Non seulement elle était restée muette, mais elle n'était même pas allée voir le notaire. Elle avait abandonné jusqu'à sa maison de Saint-Cloud qu'il lui avait laissée généreusement et qui fût demeurée entre eux un souvenir comme un lien ténu et présent.

De quoi vivait-elle ?

– Tu penses, rétorquait Claudia, que son idylle avec Bassour n’a pas été infructueuse. Il a dû lui laisser des bijoux, de l’argent. Elle avait dû faire sa pelote. Tout ce que tu lui as octroyé ne compte guère à ses yeux.

Cela ressemblait si peu à Judy d’être aussi mercantile et intéressée... Néanmoins, Bob devait se rendre compte qu’en réalité il ne connaissait pas Judy. Toutes les années qu’il avait vécues auprès d’elle, et où il croyait lire en elle comme en un livre ouvert, étaient des années de mystère et de mensonge. Il avait été un benêt jusqu’au bout.

Quant à elle, elle avait supérieurement joué la comédie de l’amour maternel et celle de l’amour conjugal.

Mais pourquoi ce jeu ? Quel intérêt avait-elle à demeurer auprès de Bob si tout l’appelait vers ce riche et séduisant Bassour ? Ce ne pouvait être des scrupules de conscience. Elle avait bien montré qu’elle n’avait pas de conscience.

– J’ai su, commentait Claudia, qu’elle avait passé une partie de la soirée, qui a précédé leur exhibition avec le prince Bassour au cabaret Ouvert la Nuit, avec ce peintre, le frère de son ex-fiancé. En somme, tout lui était bon. Tu peux te féliciter d’en être débarrassé.

... Tout le monde dormait dans la nacelle où parvenaient, assourdis, les ronronnements des moteurs. L’avion traversa une couche de nuages et piqua du nez. La voisine de Robert se retourna avec un léger grognement.

Il demeura un instant immobile, la joue appuyée contre le cuir du dossier, à contempler son profil qui se détachait sur le ciel étoilé. Ce profil – en moins délicat – lui en rappelait un autre qu’il avait aimé.

Il tendit la main et tâtonna pour trouver celle de la jeune fille qu’il prit doucement et amena contre sa joue. Il était si désarmé qu’il avait besoin d’un contact, d’un peu de chaleur humaine. Elle se lova sur elle-même. Un sourire consentant flotta une seconde sur tous les traits de son visage.

Il la saisit par les épaules et l'attira contre sa poitrine. Si elle pouvait réussir à lui faire oublier son tourment... Allait-il donc toujours refuser toutes les occasions d'échapper à cet envoûtement qui le paralysait ?

Il lui chuchota :

– Je suis amoureux de votre profil.

Elle tourna un peu la tête et lui tendit ses lèvres.

Il posa sa bouche sur cette bouche jeune et gonflée, mais presque aussitôt ses bras se détachèrent d'elle et retombèrent.

– Excusez-moi, dit-il d'un ton furieux.

Furieux contre lui-même. Elle le regardait à travers ses cils. Il saisit la lueur ironique des prunelles ambrées. Judy avait parfois ce regard-là.

Il chercha son paquet de cigarettes. Il se demandait ce que les hommes qui ne fument pas pouvaient bien faire dans un pareil moment.

« Idiot !... idiot !... » se grondait-il mentalement.

On arrivait à Miami. Ce fut l'éternelle routine de l'atterrissage. On attachait les ceintures. La mer brilla dans les feux de l'aube. La terre monta à la rencontre de l'appareil.

Bob devait changer d'avion. Au milieu des rauques informations des haut-parleurs et de l'affairement de la foule pressée, il se rendit au contrôle.

La jeune fille disparut vers la sortie. Ce fut comme s'il ne l'avait jamais rencontrée.

IX

À Miami, Bob retrouva des camarades arrivés par d'autres courriers. Ils attendaient un appareil pour les transporter à Cuba. La révolution y grondait depuis quelques jours et les formalités pour pénétrer dans l'île étaient assez compliquées.

La première figure qui apparut à Bob, au milieu d'autres figures de connaissance qui constituaient la fine fleur du reportage international, fut celle de Martial Santeaux.

Bob n'avait pas revu Martial depuis qu'il avait donné sa démission des studios de la T. V. En fait, il ne l'avait même pas vu à ce moment-là, car, après l'ouragan qui avait dévasté sa vie, le reporter s'était enfermé dans une farouche solitude et son départ pour les mers arctiques l'avait empêché de communiquer avec ses amis.

En ce qui concernait Martial, il savait quelle

amitié liait ce dernier à la coupable Judy et il n'avait même pas voulu le mettre dans l'obligation de prendre parti entre eux.

– Ma parole ! s'exclama Martial en se précipitant vers Bob, voilà un revenant !... Enfin, tu as quitté ton pays d'ours polaires et de glaçons et te voilà rendu à la vie civilisée !

– Pour y retrouver des révolutions et des combats de rues... Si c'est ça que tu appelles la civilisation ! sourit Bob que l'accueil chaleureux de son ami touchait sans qu'il voulût le laisser paraître.

Les autres aussi l'avaient reconnu. On lui fit une manière d'ovation : son reportage avec la mission Rouzard l'avait mis en vedette et chacun tenait à lui exprimer personnellement l'intérêt qu'il avait pris professionnellement à son exploit.

Ensuite, Martial l'accapara.

Ils dînèrent dans les locaux de l'aérodrome tout en observant le terrain à travers l'immense baie vitrée.

Martial s'était marié récemment. Il en informa

Bob avec une joie ingénue.

– J’ai quitté la T. V. et je suis attaché à *Éclair Journal* pour les reportages. Cela permet à Guillemette – elle s’appelle Guillemette – de m’accompagner parfois. En ce moment, elle est à New York. Elle doit me retrouver à La Havane si elle peut obtenir son visa d’entrée, ce qui a demandé quelques démarches au départ.

Le nom de Judy était entre eux, mais, d’un commun accord, ils ne le prononcèrent pas.

Tôt dans l’après-midi, un avion de C.M.A. les emmena à son bord survoler la mer des Caraïbes, Cuba et ses douze cents kilomètres de route allongée au pied des *Lomas*, ces sommets verdoyants leur révélèrent l’enchantement de cette île, la plus vaste des Antilles.

– Je me sens loin des moraines et des glaciers, s’exclama Bob, non sans une certaine satisfaction.

En une heure, ils avaient franchi la distance qui sépare Miami de sa voisine cubaine, et l’avion les déposait à l’aérodrome de La Havane.

Encore que les arrivants fussent soumis à un examen suspicieux, aggravé par le teint sombre et les yeux charbonneux de ceux qui les interrogeaient, ils se rendirent vite compte qu'il ne restait plus guère de traces de la révolution qui, pendant trois jours, avait ensanglanté les rues de la jeune république cubaine.

Les arrivants purent admirer à loisir la ville, ses larges avenues, ses buildings clairs, son Capitole et les vieilles résidences coloniales.

– Je conçois qu'Hemingway se soit plu ici, décréta Bob, et qu'il ait abandonné sa maison d'Amérique pour s'installer à Cuba, quand il écrivit son *Vieil Homme et la Mer*.

Il faisait une terrible chaleur et toute la journée, les journalistes ne quittèrent guère les pièces climatisées de leur hôtel.

Le soir, ils allèrent voir les belles Cubaines danser la rumba et la conga, dans les cabarets romantiques en dégustant les *langosto frio* et les *daquiri* – ce punch qui met si vite la tête à l'envers.

Le reportage fut vite expédié. La ville était redevenue tranquille et sauf les rondes militaires dans les rues, rien ne donnait à penser que la vieille cité caraïbe eût été, quelques heures plus tôt, le théâtre d'échauffourées et que les « événements de Cuba » avaient tenu la première place dans les préoccupations politiques de l'heure, au premier plan de l'actualité mondiale.

Le lendemain, Guillemette Santeaux, la jeune femme de Martial, arriva par l'avion de Miami. Elle avait réussi à obtenir ses papiers et frétillait de joie.

C'était une fille charmante, une brune pétillante aux yeux gais, qui conquit d'emblée le cœur de tous les camarades de Martial. La bande l'adopta.

Pour fêter cette arrivée, on décida, avant de se séparer, – chacun repartait le lendemain, ayant fait le plein de nouvelles et de photos, – d'aller passer une soirée à « Tropicana », ce cabaret étonnant, immense boîte de nuit en plein air dont les tables s'échafaudent sous les grands arbres tropicaux où brillent des multitudes de lumières

artificielles accrochées aux branches et où défilent, sur la piste de marbre, tant de numéros alléchants qui comptent parmi les meilleurs du monde.

La table où Bob avait pris place avec le couple Santeaux était au bord de la piste. Le show se poursuivait dans un déploiement de plumes, de perles, de tissus flamboyants portés par de belles filles spectaculaires, accompagnées de musique cubaine et de rythmes antillais.

Aux entractes, la piste était envahie par les danseurs. Martial et Guillemette se mêlaient joyeusement aux couples. Bob laissait ses yeux errer sur le spectacle quand il eut conscience d'un regard pesant sur lui. Ce fut comme un courant magnétique qui le forçait à tourner la tête.

Lentement, il fit face. Il reçut un choc. Deux yeux d'aigue-marine le fixaient. Il écarquilla les siens, esquissant un mouvement de surprise. Les yeux le quittèrent, braquèrent leur lumière mouvante sur la piste où un violoniste noir tirait des sons nostalgiques de son instrument.

Ses yeux... Bob ne pouvait pas ne pas les

reconnaître. Ils veillaient sur lui, troublants, inaccessibles, énigmatiques, depuis tant et tant de jours. Comment n'aurait-il pas été bouleversé par leur appel interrogateur, revenant avec insistance pour s'assurer que c'était bien lui qui se trouvait là sous leur feu braqué, puis à nouveau s'éloignait comme s'ils avaient peur d'être accrochés, retenus par les siens.

C'étaient les yeux de Judy... Et pourtant... la femme à qui ils appartenaient, cette pâle dîneuse vêtue de sombre, un collier de perles sur la matité de sa gorge nue, déroutait Bob par des détails insaisissables. Ce masque froid, impersonnel, avec seulement, pour trancher sur cette physionomie sombre et secrète, la ligne pourpre des lèvres, cette femme, était-ce bien Judy ?

Et pourtant...

Il y avait quelque chose de très familier dans ses traits, surtout dans la ligne légèrement infléchie du corps, dans le dessin du cou, mais elle avait un air si différent, un air étranger.

Surtout, l'expression des yeux était autre : ils semblaient retenir dans leur lumière assombrie

toute la tristesse du monde, tout l'accablement d'un destin farouchement marqué.

Bob fut bouleversé. Il fut sur le point de se lever, d'aller vers cette femme, de la dévisager, de forcer ce visage clos à s'éclairer, à se révéler à lui. Il était sûr qu'elle était Judy, mais pourquoi si changée, si dissemblable ?

Il dut crisper ses mains sur la table, afin de s'empêcher d'obéir à son impulsion, se précipiter en avant et de provoquer il ne savait quel scandale.

À cet instant, un homme de haute taille, venant des salles de jeux, apparut et traversa l'espace entre les tables. Il rejoignit Judy. Bob vit, avec un pincement au cœur, la femme relever la tête vers lui et lui parler d'un air presque suppliant. Aussitôt, le gentleman appela un serveur d'un claquement autoritaire des doigts à la manière espagnole et paya sa note, tandis que sa compagne se levait.

Sa robe gonfla autour d'elle comme un corolle. Ils passèrent tout près de la table où Bob demeurait solitaire et crispé. La jupe-ballon le

frôla et une bouffée de parfum – il l’eût reconnu entre mille – monta jusqu’à ses narines. Il dut serrer les poings pour s’empêcher de faire un geste vers elle, tandis qu’elle s’éloignait dans un bruissement soyeux.

Quand il se retourna, elle avait disparu. Au tremblement qui le secoua d’un long frisson, il mesura l’émotion qu’il venait de ressentir.

Au milieu des applaudissements qui marquaient la fin de la danse, Martial revenait avec sa danseuse à la table.

– Quel orchestre épatant ! Parlez-moi de cette musique cubaine ! On peut toujours s’aligner si...

Il s’avisa du mutisme figé de son camarade, lui vit un masque sombre et dur, s’arrêta net et parut chercher quelqu’un dans la foule.

– Qu’est-ce qui t’arrive ?

– J’ai vu Judy.

– Ah !

Il n’y avait pas d’étonnement dans la voix du reporter.

– Je savais qu’elle était ici, dit-il après un temps, tout en reculant la chaise pour faire asseoir Guillemette.

– Et tu ne m’as rien dit ?

Martial reprit sa place et, retirant la bouteille qui rafraîchissait dans le seau à glace, commença à remplir les coupes.

– Je présumais que, l’ayant rayée de ta vie, tu préférerais ne pas entendre parler d’elle.

– C’est la première fois que je la rencontre... depuis notre séparation.

Bob but sa coupe d’un trait. Ses mains trahissaient sa nervosité. Guillemette et Martial échangèrent un coup d’œil.

– Je vais me repoudrer, dit la jeune femme d’un air faussement distrait. Accordez-moi quelques instants.

Elle disparut dans la direction des toilettes. Martial alluma une cigarette et poussa l’étui vers son voisin :

– Une cibiche ?

– Merci, dit Bob.

Il tira sa blague à tabac et, pour occuper ses doigts, il se mit à bourrer consciencieusement sa pipe d'écume. Quand il releva les yeux vers Martial qui l'observait, il avait repris une apparence de calme.

– Avec qui est-elle ?

Martial haussa les sourcils.

– Avec qui vit-elle ? précisa Bob d'une voix qu'il voulait indifférente.

– À ma connaissance, elle vit seule.

– Ne me raconte pas d'histoire, trancha Bob. L'individu qui l'escortait...

– Je n'ai pas vu l'individu... ni Judy, mais je pense...

– Au surplus, cela ne m'intéresse pas.

Il avait coupé brutalement. Martial se tut. Il fumait silencieusement, les yeux errant sur la salle, pour laisser aux pensées tumultueuses de son compagnon le temps de se décanter.

De lui-même, deux minutes plus tard, Bob

reprenait l'entretien.

– Ainsi, formula-t-il d'un ton revêche qui contenait un certain reproche, tu as continué à la voir.

– Pourquoi pas ?

Martial croisa son regard bleu limpide avec le regard gris orageux.

– C'est une fille propre et qui n'a pas démérité.

– Qui n'a pas démérité... qu'est-ce qu'il te faut ?

Il envoya promener sa blague à tabac de l'autre côté du guéridon.

– Une fille propre ? Laisse-moi rire !

Il ricanait. L'effet était lugubre.

– Ris, si ça te chante et si tu trouves le moindre comique à cette situation. Pour ma part, je la juge lamentable.

Le profil de Bob vira brusquement vers lui.

– À qui la faute ? Tu n'espères pas me convaincre de la pureté de ses intentions et de sa

conduite ?

Martial tira pensivement sur sa cigarette.

– Il ne m'appartient pas de défendre ta femme.

– Ma femme ? protesta farouchement Bob.
Elle n'est plus ma femme.

– Vous portez toujours le même nom, que je sache ?

– Parce que je n'admets pas le divorce.

– Elle non plus, je suppose. Il lui était facile de le demander après tous ces mois de séparation.

– Elle ne l'aurait pas obtenu, s'écria farouchement Bob. À quel titre, pour quelle raison ?

– Pour les raisons qui t'ont fait la répudier.

– La répudier... Tu as de ces mots ! Au surplus, je ne l'ai pas répudiée. Je n'ai même pas eu à le faire. Après m'avoir trahi, rendu ridicule aux yeux des populations, car – on ne peut pas dire, ajouta-t-il avec un rire sarcastique, qu'elle y ait mis la moindre discrétion et que mon infortune ait manqué de publicité – elle s'est

volatilisée.

Il parlait avec une amère violence. C'était la première fois, depuis qu'il était revenu de son expédition, qu'il échappait à cette maîtrise de lui-même qu'il avait acquise là-bas, sur les banquises du pôle où il avait eu le temps de méditer et de discipliner ses réflexes.

Il continua, plein de rancœur et de souffrance :

– Elle n'a même pas daigné s'excuser... exprimer quelques mots de regret. Même peu sincères, cela m'aurait fait du bien.

Comme s'il trouvait soudain un goût insupportable au tabac, il rejeta sa pipe.

La cigarette de Martial fumait dans le cendrier.

– Elle ne t'a rien exprimé, dis-tu ? Et que t'écrivait-elle donc ?

– Elle ne m'as pas écrit. Jamais.

– Ah ça ! par exemple ! Et la lettre que je t'ai transmise ?

Bob tressauta. Son regard croisa les yeux

bleus étonnés.

– Toi, tu m’as transmis une lettre ? Quand ça ?

– Tout au début de votre... histoire. Judy était à la clinique.

– Je n’ai rien reçu, affirma Bob. Au surplus, cela vaut mieux.

– Pardon... pardon... Je tiens à éclaircir ce fait...

Martial regardait fixement son camarade. Il avait l’air agité et inquiet.

– Tu parles sérieusement ?

– Crois-tu que je plaisanterais avec le drame de ma vie ?

– Tu peux ne pas te rappeler...

– Tu imagines que j’aurais oublié ce que j’ai attendu pendant des nuits et des jours ?

– Alors, il y a là quelque chose qui ne tourne pas rond. Voyons... ce jour-là, je suis passé aux studios. Le patron m’a expédié à Marseille. Avant, je t’ai dépêché, par un cycliste de la boîte, le message que m’avait confié ta femme. Je suis

resté huit jours là-bas. Lorsque je suis rentré, tu étais parti pour les neiges arctiques et Judy avait changé de clinique.

« Un peu plus tard, à la Noël suivante, tiens, j'ai reçu de ses nouvelles. Elle me disait qu'elle avait trouvé une situation aux Antilles. Je me suis dit que, toi au pôle et elle en Amérique, vous n'aviez plus guère d'occasion de vous rencontrer. J'ai présumé que vous l'aviez voulu ainsi et je ne m'en suis plus mêlé. Mais si tu prétends que tu n'as pas eu connaissance de cette lettre, il y a là un fait qui me paraît troublant... et qui change tout, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil de biais vers le masque concentré de Bob.

Le journaliste haussa les épaules.

– Que veux-tu que ça change ? Au point où en sont les choses...

– À ta place, je voudrais tout de même faire le point sur cette curieuse histoire.

Il glissa, insidieux :

– J'ai son adresse... Je n'ai pas encore eu le temps d'aller la voir, mais je me proposais de le

faire, avec Guillemette. C'est une telle coïncidence que notre travail nous ait juste amenés ici.

Bob tendit la main :

– Donne, dit-il d'une voix rauque.

X

Bob fit arrêter son taxi à l'entrée d'une rue étroite du vieux Cuba. La rue datait de l'époque où la vieille cité caraïbe n'était pas encore une grande métropole, forte de son million d'habitants.

Il chemina un instant sur les pavés inégaux, regardant les boutiques d'antiquaires, les magasins de « tobacco », les petits bars qui peuplaient cette voie, visiblement une des plus commerçantes de la ville.

Un marchand d'éventails, au type caraïbe, maigre et basané, flairant en lui le touriste, vint lui proposer ses articles. Il récusa l'offre, en dépit de la chaleur intense qui régnait déjà et qui rendait utile cet accessoire. Néanmoins, les hautes maisons entretenaient au long des trottoirs soigneusement arrosés une fraîcheur relative.

Après avoir soigneusement noté tous les

numéros des immeubles, le visiteur parvint devant une large vitrine qui offrait tout un étalage de taches de couleurs.

Au fronton, une enseigne annonçait :

Librairie Franco-Belge

Bob, après une hésitation, pénétra dans le magasin. L'établissement était climatisé et il ressentit tout de suite une impression de bien-être, mais il cligna des yeux plusieurs fois avant de pouvoir accommoder sa vue éblouie par l'éclatante lumière extérieure à la pénombre de la boutique.

Tout d'abord, il crut que celle-ci était déserte. À cette heure, tout dormait dans la ville – les Cubains se lèvent tard – et peu de firmes ont leur effectif au complet. Une vendeuse bougea derrière un comptoir et, dans le même instant, Bob aperçut, derrière la caisse, un homme de haute taille : il reconnut le gentleman qui, la veille, escortait Judy. Quelque chose se noua en lui. Il banda tous ses muscles, comme pour un combat : s'il fallait disputer Judy à cet individu

maintenant qu'il savait que leur séparation portait à la base une monstrueuse erreur, il était décidé à tout. Ses mâchoires se serrèrent..

La vendeuse le regardait avec surprise. Elle répéta la question qu'elle venait de formuler quelques secondes plus tôt et qu'il n'avait pas entendue :

– Vous désirez voir des livres, monsieur ?

Elle s'exprimait en espagnol. Bob parlait assez bien cette langue et il répondit de même.

– C'est à votre patron que je désire parler, signifia-t-il, en désignant le gentleman.

L'homme leva les yeux, des yeux clairs et pénétrants. Il quitta sa chaise et vint vers le visiteur.

– Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-il d'un ton courtois.

– Parler à M^{me} Cordier... à M^{me} Judy Cordier.

Le regard de Bob étudiait rapidement les issues. Le visage du libraire s'éclaira.

– Vous êtes français ? Soyez le bienvenu,

monsieur. Je suis heureux de recevoir un... presque compatriote. Je suis belge, et depuis trente ans à La Have. Joseph Brenan, pour vous servir.

Il tendait la main avec un bon sourire.

– Belge, Français, on est un peu parents, n'est-ce pas ?

Surtout à une telle distance de l'Europe. J'ai tout de suite reconnu votre accent. Voyez tous ces livres... Ce sont des livres français. Je reçois les dernières nouveautés de Paris... et je les vends. C'est fou le prestige que la France a gardé ici... Ah ! la littérature française... le théâtre...

Son profil un peu chevalin parut s'allonger soudain.

– Malheureusement... votre gouvernement ne fait pas assez pour encourager une affection si précieuse... Pensez à ce que représente ce marché... Cuba est riche... le sucre... le café... le rhum... Quelles fortunes il y a ici !... L'île compte six millions d'habitants. Ah ! ils ne sont pas tous lettrés. Mais nous avons à Cuba quatre

universités, vingt-trois facultés. Ça ne vous dit rien ? La France ne devrait pas négliger un tel foyer de civilisation. D'autant que nos voisins lui font une concurrence redoutable. Nous côtoyons les États-Unis, n'est-ce pas !... Si nous ne nous défendions pas, nous parlerions tous anglais...

On sentait qu'il avait enfourché un dada et il parlait, parlait, tout plein de son sujet, avec une conviction sympathique. Il avait entraîné Bob dans l'arrière-magasin, où des fauteuils de cuir offraient un endroit de repos confortable et accueillant.

– Je vous en prie, je voudrais voir M^{me} Judy Cordier, insista Bob, dès qu'il put placer une phrase.

Son débit torrentiel coupé, Joseph Brenan parut un instant interloqué.

– Oh ! c'est vrai, dit-il, confus. Pardonnez-moi.

À la seconde où Bob se demandait, agacé, si cet homme était un comédien astucieux ou un être sincère et spontané, le libraire enchaîna :

– Vous êtes monsieur Robert Cordier, n'est-ce pas ? Le mari de Judy. À vrai dire, je vous attendais.

– Il m'apparaît que Judy vous a fait des confidences, jeta Bob avec hauteur et dépit.

– Elle m'a parlé de votre présence hier au Tropicana. Elle était bouleversée.

– Avant de poursuivre, une question, aboya Bob. Qu'est-ce que Judy est exactement pour vous ?

– Une collaboratrice très estimée, dit Brenan sans hésiter. Elle s'occupe de mes enfants. Ma femme a une mauvaise santé, expliqua-t-il brièvement.

Ses yeux étaient posés droit sur le visage soupçonneux de Bob. Il n'y avait en lui nulle équivoque. Le journaliste se sentit rassuré et un peu penaud.

D'autant plus, lorsque son interlocuteur ajouta :

– J'étais un ami de son père. Nous nous sommes connus à Bruxelles...

Il eut un sourire plein d'ingénuité et de gentillesse.

– Il y a plus de trente ans, Judy était à peine née.

Il avait parlé avec douceur et aucun blâme ne se décelait dans son ton. Bob sentit fondre toutes ses préventions.

– Puis-je voir Judy, maintenant ?

– Je ne pense pas qu'il y ait le moindre obstacle, monsieur Cordier. Avez-vous un peu de temps ? Il faut sortir de la ville. Mais j'ai une voiture rapide.

– Je... je ne voudrais pas vous déranger, objecta Bob, un peu honteux.

– Vous ne me dérangez pas du tout. À cette époque, il y a peu de clients, et la señora Mercedes suffira à les satisfaire.

Il souleva la portière qui séparait l'arrière-boutique du magasin.

– Nous sortons, Mercedes. Je ne serai pas là avant ce soir.

Son sourire affable invita son compagnon :

– *Vamos !...*

Il précédait son invité dans la rue. Un souffle brûlant les accueillit. Bob s'épongea le front ; il sentait sa chemise coller à ses omoplates.

– Par ici, dit Brenan.

Il le guida jusqu'au parking où une Lincoln noire décapotable attendait. Le libraire fit monter son passager :

– Nous avons une heure de trajet. Cela vous permettra de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la ville, si vous ne la connaissez pas.

– Pas trop, avoua Bob. Hier, j'ai surtout vu quelques personnalités politiques.

– Ah ! oui, la révolution... Oh ! vous savez, il ne faut jamais prendre les révolutions au sérieux, à La Havane. Ça fait partie de l'atmosphère, comme la musique et le *daquiri*.

Il riait, très simple, très ouvert. En dépit de sa tension intérieure, Bob se sentit rasséréné. Au passage, son cicérone lui nommait les monuments, la cathédrale, les palais, les clubs...

l'Opéra – l'un des premiers du monde où ont chanté la Duse et Caruso, où Sarah Bernhardt a joué, où plane toujours le souvenir de Rubinstein et de Paderewski.

Ils abordèrent la route de Santiago, traversèrent une campagne vallonnée ; les champs de cannes succédaient aux plantations de tabac. Les grands cocotiers formaient une toile de fond spectaculaire à ces richesses.

– Peu de touristes connaissent ces endroits, déclarait Brenan. Ils vont tous plutôt vers Vervadero, où sont les hôtels de luxe et les belles résidences. Mais peu se doutent qu'à cent kilomètres d'ici seulement on trouve des plages solitaires et secrètes, des forêts aux beaux oiseaux multicolores. Dans l'Île des Pins, par exemple, qui est à peine à une nuit de bateau, c'est le Paradis.

L'auto tourna dans une belle allée de palmiers qui menait à une grande maison de style colonial.

– Voici la *casa* !... annonça Joseph Brenan, d'une voix qui exprimait un enchantement secret.

Il jeta quelques brefs appels de klaxon. Bob sentit se resserrer l'étai qui, depuis le début de sa randonnée, lui crispait la poitrine...

Il sentit peser sur lui une seconde le regard pensif de son hôte qui se détourna aussitôt. Au bruit du klaxon, des enfants jaillirent sur le perron en poussant des cris de guerre.

Le père les reçut dans ses grandes jambes, éleva le plus petit au-dessus de sa tête :

– Judy n'est pas avec vous ?

– Elle arrive, déclara une fillette qui avait le profit un peu chevalin de Brenan et ses yeux sans mystère.

Au seuil, Judy parut, un gros ballon entre les bras. Elle aperçut le visiteur, immobile près du maître de maison, sur la première marche de l'escalier, laissa retomber ses bras ; le ballon glissa à terre et vint rebondir aux pieds de Bob.

Leurs yeux s'étaient accrochés. Bob se baissa lentement pour ramasser le ballon. Le libraire le lui enleva :

– Venez, mes enfants, invita Brenan.

Ils se retrouvèrent face à face. Les lèvres de Judy s'étaient mises à trembler convulsivement. Bob la dévisageait, les yeux rivés à ce masque bouleversant.

– Je ne peux pas y croire, dit-il à voix basse.

– À quoi ?

– À la réalité de ta présence. Oh ! Judy, comment as-tu pu... ?

Le regard morne s'anima. Il y passa une flamme qui rappela soudain l'impétueuse Judy, combative et véhémence.

– J'ai pu quoi ?...

« Si tu es venu en justicier, avec des reproches et de l'incompréhension, si tu fais toujours chorus avec les autres, cette meute que j'ai eue à mes trousses comme des enragés, tu peux t'en aller tout de suite. Je ne veux rien savoir de toi, Bob Cordier !

– Judy...

Il essaya de l'approcher, les bras tendus.

– Non, je t'en prie, cria-t-elle.

Elle avait mis une marche entre eux, et il comprit qu'elle allait s'enfuir vers l'intérieur de la maison, se mettre à l'abri d'une porte close.

– Écoute, dit-il très vite, nous devons nous expliquer une bonne fois. J'ai l'impression que, toi et moi, nous avons été victimes d'un grave malentendu.

Du coup, elle fit front, redressée sur ses ergots.

– Un grave malentendu ! Oh ! Dieu, vous l'entendez ! Il appelle ça un grave malentendu. Ma vie bouleversée, mon avenir détruit, mon bonheur saccagé, toutes mes tendresses avilies, tout ce qui me tenait au cœur et à la chair arraché de moi, sauvagement, comme on extirpe du sol une herbe mauvaise, c'est... un grave malentendu !...

Elle parlait follement, en proie à une exaltation irrépressible. Toute sa peine bouleversante lui remontait du cœur aux lèvres et à la face, cruellement, irrésistiblement.

Il baissa la tête et laissa retomber ses mains le long de son corps.

– Mon Dieu ! murmura-t-il.

Comme si quelque révélation lui venait tout d'un coup.

Judy ramena son regard vers lui. Elle serra les paupières sur ses yeux brillants. Il entendit sa respiration haletante.

– Je t'ai fait du mal, Judy... Tout cela est ma faute... la faute de ma jalousie imbécile...

– Tu peux le dire !

– Mais enfin, Judy, pourquoi ? Pourquoi ?

– Pourquoi ?... pourquoi ! Il y a deux années, deux lourdes années que je me demande pourquoi !... Pourquoi les nuits qui n'en finissent plus à contempler le spectre de ma vie brisée, à voir l'image de ma fille se mêler à une ronde de fantômes ? Pourquoi le monde a-t-il soudain croulé autour de moi, comme si un monstrueux tremblement de terre avait tout emporté ? Pourquoi pendant que je souffrais, à cause d'un accident imbécile, dont je n'étais aucunement responsable, mon mari n'était-il pas auprès de moi ?

« Pourquoi m’as-tu envoyé cette mauvaise, cette perfide Claudia pour me signifier mon congé ?...

– Jamais ! cria-t-il brutalement. Je ne t’ai jamais envoyé Claudia.

Il la dévisageait, pressentant une partie de la vérité.

– Elle est venue pourtant et elle m’a bousculée hors de ta vie, comme si j’étais une domestique indélicate.

– Claudia est folle ! jeta-t-il, hors de lui. J’éclaircirai cette histoire et je te jure bien...

– Bah ! fit-elle avec un geste de lassitude, le mal est fait maintenant. Il n’y a pas à y revenir. Tout est perdu, tout...

La souffrance creusait sa voix.

– Ne dis pas ça ! supplia-t-il.

Et, tout bas, comme honteux de sa faiblesse :

– Je t’aime toujours, Judy. Je n’ai pu m’empêcher de t’aimer, même lorsque je croyais que tu m’avais trahi, que tu me préfèrais cet

absurde, ce bellâtre de Bassour.

– C’est bien ce que je te reproche, gronda-t-elle, de ne m’avoir même pas accordé le bénéfice du doute. Tu avais donc si peu de confiance en moi que tu as pu tomber et me faire tomber avec toi dans un piège aussi grossier ? Tu m’aimes encore, dis-tu. Comment veux-tu que je te croie ? Cela tient à si peu l’amour d’un homme, ajouta-t-elle avec amertume, comme se parlant à elle-même. À quelques calomnies, à une blessure d’amour-propre. Non, moi, je n’ai plus rien dans le cœur... que ma tristesse.

– Judy, ce n’est pas possible que notre amour se soit effrité...

Debout devant elle, il semblait cloué au pilori et affreusement malheureux.

Allait-elle lui dire qu’en dépit de ses affirmations elle avait toujours le sentiment que, loin de lui, il lui manquait une partie de son être et qu’elle ne pouvait redevenir une créature normale ?

Il réussit à l’agripper, à la retenir dans ses

bras.

– Tu m’aimes encore, Judy, ne t’en défends pas. Notre amour est toujours là. Je te ferai oublier... tu verras.

Elle se débattait.

– Non... non !...

Sa voix devenait de plus en plus faible.

Mais elle frémissait de la tête aux pieds.

Enfin, il la tint contre lui. Il regardait avec effroi le beau visage si changé, la bouche meurtrie, les traits subitement modifiés par le bistouri du chirurgien. Et cependant, c’était bien la même Judy et il éprouvait pour elle un sentiment aussi fort qu’avant... mêlé de remords et de pitié.

Elle ne se débattait plus. Elle sentait monter en elle la douleur de larmes trop longtemps contenues. Ces larmes lui serraient la gorge. Enfin, ses pleurs commencèrent à ruisseler sur son visage.

– Ramène-moi vers Catherine, dit-elle d’une voix brisée. Peut-être qu’elle effacera tout...

XI

Dans le brouhaha de la gare des Invalides, Bob attendait le car qui emmenait les passagers de l'avion d'Air France. Il y avait quinze jours qu'il avait quitté Cuba. D'accord avec Judy, il était parti en avant, d'abord parce que ses obligations professionnelles l'appelaient, ensuite parce que Judy ne pouvait s'en aller si rapidement d'une maison qui lui avait été généreuse et accueillante ; enfin parce qu'il fallait que tout fût arrangé entre eux et autour d'eux pour un nouveau départ.

Pendant ces semaines, il avait réglé bien des problèmes, quelques-uns presque tragiques.

L'entrevue avec sa sœur avait été d'une rare violence. Bob avait accusé :

– C'est toi qui as manigancé la rupture avec Judy. Ta haine aveugle t'a fait commettre un acte abominable. Alors que j'avais confiance en toi, tu

t'es employée à empêcher tout contact entre ma femme et moi. Tu as profité des circonstances misérables pour apporter le désastre dans notre vie. Tu es malfaisante. Tu m'as menti. Ton rôle a été odieux et je ne te le pardonnerai jamais.

Claudia s'était débattue avec l'énergie du désespoir. La nouvelle que Bob avait retrouvé Judy la laissait effondrée. Elle avait voulu discuter, prouver que toutes ses actions avaient été guidées par le souci qu'elle avait de mettre son frère et Catherine définitivement à l'abri de l'influence pernicieuse d'une intrigante qui réussissait encore à abuser ce faible, ce crédule Bob.

Finalement, Bob avait emmené sa fille, mais il restait meurtri par les pénibles instants qu'il avait passés dans la maison de Moret.

– Nous n'avons plus rien à nous dire, Claudia. Par ton inqualifiable conduite, tu as coupé les ponts entre nous.

... Heureusement, restait la villa de Saint-Cloud que Bob, à l'époque de leur rupture, avait abandonnée à Judy et que celle-ci avait refusé de

réintégrer.

Tout était resté dans l'ordre où ses habitants l'avaient laissée, deux ans plus tôt. Bob s'était plu à penser que, pour leurs retrouvailles, il ne pouvait y avoir de cadre mieux choisi.

Devant toutes les choses familières, le décor de leur amour, les meubles, le jardin, Judy se sentirait à nouveau dans son élément. Elle pourrait croire, en faisant abstraction des deux années d'épreuves qu'ils venaient de vivre tous les deux, qu'elle rentrait chez elle après une longue absence, et cela les aiderait à renouer le lien si tragiquement rompu.

Il fit rouvrir la maison. À l'émotion qui le poigna en parcourant les pièces où demeurerait, à travers l'abandon et la poussière, le souvenir de l'ancienne Judy, il comprit combien à son tour elle serait touchée par ce retour au bercail, et il s'en réjouit secrètement, allégé d'une angoisse.

Il procéda à un nettoyage minutieux, fit venir un jardinier, rénova le jardin, ouvrit toutes grandes les fenêtres closes si longtemps, et la vie recommença à circuler sous le toit qui avait abrité

autrefois un si intime bonheur.

Pour trouver une servante qui s'occupât de Catherine et du ménage, il s'adressa à Martial et à Guillemette. Le couple était rentré en même temps que lui et Bob avait mis ses amis au courant de sa situation conjugale. Guillemette s'était chargée de la petite fille, entre le moment où elle avait suivi son père et celui où sa mère reviendrait.

Bien entendu, Catherine n'avait pas assisté à l'âpre discussion qui avait mis aux prises Bob et sa sœur ; pour elle, ce départ restait un voyage qu'elle faisait en compagnie de son père et cela la ravissait. Comme tous les enfants, elle était sensible aux changements et l'attrait du nouveau suffisait à la plonger dans une excitation joyeuse.

Guillemette lui plut beaucoup. La jeune femme était gaie et vivante et, au surplus, très maternelle. Ce fut elle qui alerta Bob et mit le point sur le problème le plus délicat à résoudre.

– Qu'est-ce que vous allez lui dire ? Elle prie pour sa mère tous les soirs avec une ferveur émouvante. Comment allez-vous procéder pour

bouleverser tout l'univers de cet enfant ?

Bob avait retourné la question dans tous les sens avec ses amis : la difficulté de donner à Catherine des explications qui fussent à la portée de son esprit d'enfant leur parut insurmontable. Aussi dévouée qu'elle fût, Guillemette ne voulut pas s'en charger.

– C'est terrible. Comment voulez-vous mettre dans l'esprit de cette petite qu'on a préféré la laisser pleurer sa mère qu'elle n'ait à la juger indigne, et comment lui expliquer en même temps que cette indignité n'existait pas ? C'est une situation pathétique... et effarante. Jamais sa logique enfantine n'admettra cela. Qu'en pense Judy ?

– Je n'ai pas osé dire à Judy la vérité là-dessus, avoua Bob. Je lui ai raconté que Catherine la croyait en voyage, absente, pour un temps.

– Elle va avoir une pénible surprise, observa Guillemette avec reproche. Je crois que vous avez eu tort. Il eût mieux valu discuter de cela entre vous.

– Oh ! Guillemette, j’ai eu assez de mal à dissiper tout cet affreux malentendu et à faire oublier les rancunes et l’amertume que Judy en gardait. Quand elle sera là, j’espère que tout s’arrangera.

Tout s’arrangera. Dans l’euphorie de cette réconciliation et de ses espoirs nouveaux, Bob l’avait cru sincèrement.

Mais, dès qu’il serra sa femme dans ses bras, sur le quai de la gare aérienne, il sentit grandir la répugnance qu’il avait à lui avouer la vérité.

– Où est Catherine ? s’informa Judy, dès les premières minutes. Pourquoi ne l’as-tu pas emmenée ? Il me tarde tant de la voir, de l’embrasser... Mon chou... mon petit chou !...

Et ses larmes avaient éclaté.

Bob la tenait contre lui, étreint d’une appréhension qui se mêlait à l’émotion du retour et l’empêchait de trouver ses mots.

Il répétait, triturant les épaules de la jeune femme :

– Chérie, tu es là... Tout est effacé. La vie va

recommencer.

Elle leva ses prunelles mouillées.

– Rentrons vite, je t’en supplie. Je veux voir Catherine.

Durant le trajet, Bob parut très absorbé par sa tâche de chauffeur à travers les rues encombrées. Ce mois de septembre avait ramené une grande partie des gens en vacances et la circulation redevenait intense.

De temps en temps, la main du conducteur se posait sur le genou de sa compagne, comme s’il voulait s’assurer que cette présence était bien réelle, que ce n’était pas un songe, un mirage de son esprit meurtri.

À cet instant, il mesurait la profondeur de leur entente et le tragique des circonstances absurdes qui les avaient séparés. Mais l’autre problème qu’il restait à résoudre était toujours là... et ce n’était pas le moindre.

Au moment de monter l’escalier de la villa, il vit le regard de Judy virer autour d’elle. L’émotion de la jeune femme était si poignante

qu'elle dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber.

Elle évoquait cette joyeuse épouse qui avait descendu ces degrés, un soir d'anniversaire, rayonnante dans sa robe verte, verte comme le printemps, verte comme leur cœur à tous deux, débordant de bonheur et d'espoir.

C'était la même glace sur le même palier... cette glace ronde au-dessus de la console de bois doré. Mais le reflet que lui renvoyait le miroir n'avait rien de commun avec l'image triomphante qu'il avait réfléchi la dernière fois où la silhouette de Judy s'était arrêtée là.

La voyageuse se tourna vers son mari.

– Comme j'ai changé ! dit-elle avec détresse.

Il l'attira à lui, appuya ses lèvres sur les tempes douces.

– Tu es toujours belle, chérie, plus belle que jamais. Et tu retrouveras ton sourire, je te le jure !

Car c'était surtout ce sourire qui lui manquait. Cette bouche amère et meurtrie, plus que le travail du chirurgien, changeait l'apparence de

l'ancienne Judy.

Elle essaya pourtant de le lui donner, ce sourire. Elle eût voulu le lui offrir pour son retour dans la maison de leur bonheur. Mais ce fut une triste tentative : il y avait en elle encore trop de détresse, de mélancolie latente. Retrouverait-elle jamais son insouciance ancienne, sa confiance en la vie ?...

Il lut sur ce visage sensible le cheminement de ses pensées. Elle s'efforçait de se rassurer elle-même.

– Quand j'aurai retrouvé Catherine, tout sera comme par le passé.

– À propos de Catherine... dit-il d'une voix rauque.

Mais elle ne l'écoutait pas. Elle avait entendu quelque chose, là-haut, et elle fonçait vers la chambre de l'enfant.

Il appela :

– Judy, écoute, je...

Le pas léger et bondissant traversait le couloir. Les talons de l'arrivante avaient des ailes. En

quelques enjambées, il la rejoignit, au moment où elle ouvrait la porte. Il ne put la retenir.

Elle s'était emparée du petit corps de Catherine et, passionnément, fougueusement, la serrait contre sa poitrine.

– Catherine... mon trésor... mon petit chou... Catherine !...

La petite fit entendre un gémissement et se débattit.

– Vous me faites mal.

– Oh ! pardon... Ma chérie, mon petit amour, mais c'est si bon de te retrouver dans mes bras... Ma petite fille...

À regret, elle avait lâché la fillette qui, d'un bond, se réfugia dans les jambes de son père.

Elle s'y cramponna des deux mains et, de ce refuge, elle regarda cette nouvelle venue, exubérante, avec une sorte d'épouvante. Puis elle leva les yeux vers son père comme pour l'interroger.

Judy tendit les bras :

– Chérie... tu n'es pas heureuse de me revoir ?

Elle ajouta pour Bob, soudain inquiète :

– Comme elle est pâle ! A-t-elle été malade ?
En même temps, Catherine articulait :

– Qui est-ce ?

Judy se figea, comme frappée au cœur. Ses mains retombèrent.

Ses yeux allèrent de l'enfant, recroquevillée dans une attitude de défense, au visage altéré de Bob.

– Elle ne me reconnaît pas ?

Et, à l'enfant, avec emportement :

– Je suis ta maman, voyons !

La petite eut un cri :

– Ce n'est pas vrai !

– Écoute, Judy... plaça Bob, affolé.

Catherine se tournait vers lui, véhémement.

– Dis-lui que ce n'est pas vrai, papa... Qu'est-ce qu'elle nous veut ? Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?

– Catherine !... Mon petit !... formula la voix incompréhensive de Judy.

Sans écouter Bob, elle fit un pas vers la fillette, les bras tendus.

Celle-ci se recula.

– Ne me touchez pas !...

– Enfin, c'est absurde ! s'exclama Judy, déconcertée. Vous ne lui avez donc pas dit...

Ses yeux effarés et incrédules se tournèrent vers son mari. En voyant le désarroi qu'exprimait ce visage blême, elle eut la sensation d'avancer vers une découverte déchirante.

– Tu ne m'as pas laissé le temps de t'expliquer, commença-t-il piteusement.

– Expliquer quoi ?

Elle était maintenant droite et rigide devant lui, ses mains le long de sa robe. Son regard allait à la fillette qui la considérait d'un air hostile.

– Tu ne crois pas que je suis ta maman ? demanda-t-elle d'une voix incisive.

– Non ! dit la petite au bord des larmes, vous

mentez ! Ma maman, la voilà...

Elle désignait d'un geste farouche la commode où souriait le portrait de Judy, au-dessus d'un vase de fleurs fraîches.

L'enfant poursuivait avec hargne :

– Elle était bien plus jolie que vous. Elle est morte, ma maman. Et vous ne la remplacerez pas... Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

D'un geste puéril, elle la chassait, tapant des pieds avec fureur, le visage convulsé de colère.

À ses cris, la bonne Maria accourut et se tint tremblante et curieuse, au seuil de la porte ouverte.

Le regard glacé de Judy allait de son portrait à l'enfant qui pleurait maintenant, écroulée dans les bras de son père. Bob comprit qu'il n'en avait pas fini avec les épreuves : sa femme était à nouveau devant lui comme une ennemie. Il lui semblait que chaque seconde qui s'écoulait la détachait de lui davantage.

Soudain, elle prit son élan et quitta la pièce, bousculant la servante abasourdie.

Bob mit sa fille dans les bras de la bonne.

– Occupez-vous d'elle, dit-il d'une voix altérée. Nous allons revenir.

Et il se précipita sur les traces de Judy.

XII

– Laisse-moi, dit Judy d’une voix lasse.

Écroulé aux pieds de sa femme, assis sur un coussin de cuir près de la cheminée où il avait pris la précaution de faire allumer par Maria le premier feu d’automne, Bob tenait ses genoux embrassés entre ses grands bras.

Depuis une heure, obstinément, elle lui refusait son regard. Elle contemplait d’un air morne les rideaux de taffetas jonquille, ceux qu’elle avait elle-même placés en des temps abolis.

Cette époque reviendra-t-elle jamais ?

Là-haut, dans sa petite chambre, Catherine, le cœur gros de larmes et des hoquets dans la gorge, avait fini par s’endormir. Bob avait dû faire appel à Guillemette pour venir mettre un peu de calme dans la maison houleuse.

Tout de suite, Judy avait senti en elle une amie compréhensive et compatissante, mais elle était murée dans son chagrin comme dans une citadelle.

Un peu plus tôt, avec des phrases heurtées, hachées, Bob lui avait donné toutes les explications que le comportement de Catherine rendait nécessaires.

– Aie patience. Tout ira mieux, répétait inlassablement Bob.

– Mieux, jetait la voix morne et lasse. Comment tout pourrait-il aller mieux ? Ma fille me pleure. Elle me croit morte ; elle vénère mon image et je ne suis pour elle, ô dérision, qu'une étrangère qui se présente en usurpatrice. Et on ne peut la détromper parce qu'elle n'est pas en âge de comprendre ! Comment veux-tu que nous en sortions ?

– Papa veut se remarier, avait confié, entre deux sanglots indignés, Catherine à Guillemette. Tante Claudia me l'avait bien dit... Il a emmené cette femme pour ça... cette vilaine femme qui ose dire qu'elle est ma maman...

– Voyons, ma Caty, ne te mets pas dans de tels états ! Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre, qu'on t'expliquera plus tard...

– Je ne veux pas qu'on m'explique... Je ne veux pas que papa la garde ici, dans la maison de ma maman... Oh ! Guillemette, je veux retourner chez tante Claudia.

– C'est à devenir fou ! s'exclamait Bob, à bout d'arguments et de patience.

Il avait essayé d'aller parler à sa fille. À sa vue, l'enfant avait été prise d'une véritable crise, si bien qu'il était reparti à la fois furieux, penaud et désorienté.

– Je n'aurais jamais pensé que ma venue puisse lui apporter tant de chagrin et de désespoir, formulait Judy sourdement.

– Attends !... On arrivera à lui faire comprendre... peu à peu. Dès qu'elle pourra entendre raison, on lui expliquera... On trouvera des arguments pour l'éclairer... Elle-même se souviendra peut-être... Tiens, on l'amènera au chirurgien qui t'a opérée. Il doit y avoir des

photos de toi, avant et après. Ils font des clichés dans les cliniques de chirurgie esthétique. Elle pourra suivre cette transformation qui la bouleverse et la déroute.

– Et comment lui feras-tu comprendre que tu l’aies laissée prier pour moi, depuis trois ans, comme on prie pour une disparue ?

« Lui diras-tu que tu m’as crue infidèle ? Lui donneras-tu à lire les méchants articles qui ont bavé sur ma personne, qui m’ont salie, sans qu’une voix s’élève pour me défendre ? Penses-tu qu’à huit ans elle ait assez de bon sens pour démêler cet imbroglio où nous avons peine à nous reconnaître nous-mêmes ?

Elle releva la tête et regarda pour la première fois Bob en face.

– J’ai eu tort de revenir, conclut-elle sombrement.

– Judy !

– Il faudra peut-être que je reparte. Il eut un cri de révolte et supplia :

– Ne dis pas ça ! Maintenant que je t’ai

reprise, je ne te laisserai plus t'en aller de moi. C'est monstrueux de l'envisager, même une seconde.

Il ne voulait pas lui dire qu'à la pensée de retrouver sa solitude tout son être chancelait. Sans Judy, il ne connaissait plus aucune joie. Il était la proie d'un mal sourd et lancinant, d'une peine amère et permanente.

– Préfères-tu que Catherine soit malheureuse à cause de moi, à cause de nous ? souffla Judy d'un ton empreint de désespoir.

Il haussa furieusement les épaules.

– Ça ne va pas durer... Cette absurde situation s'éclaircira.

Elle murmura :

– Quand j'étais à la clinique et que j'attendais dans le marasme et la douleur que tu viennes me voir, et de pouvoir parler, me justifier à tes yeux, je disais aussi : « Cela ne va pas durer. » Et cela a duré trois ans.

Elle le fixa à nouveau de ses yeux moirés qui avaient perdu leur jeunesse et leur lumière.

– Il y a des années que nous vivons dans l’absurde, Bob. Ne le comprends-tu pas ? Ne vois-tu pas que nous sommes victimes, toi et moi, de je ne sais quel sort diabolique, que le malheur s’acharne sur notre union, que nous n’arrivons pas à sortir de ce cercle infernal ?

Elle regarda autour d’elle avec détresse.

– J’avais cru me retrouver moi-même ici... et je m’y sens étrangère... Plus qu’ailleurs. Les choses, les objets, tout ce que j’avais choisi autrefois avec amour, me repoussent, ne parlent plus à mon cœur. Personne, ni les êtres ni les choses ne me reconnaissent...

Il y avait une douleur poignante dans cette déclaration.

Soudain, Bob éclata en sanglots. Des sanglots profonds qui le secouaient tout entier. Ses nerfs trop tendus le lâchaient. La tête dans ses mains, incapable de se dominer, il pleurait sa déception et sa peine profonde.

Ces larmes d’homme allèrent remuer dans le cœur meurtri et désemparé de Judy une fibre

prête à s'émouvoir. Elle caressa les cheveux de son mari d'une main qui tremblait.

– Pauvre Bob !...

Il prit cette main compatissante et la porta convulsivement à ses lèvres.

Cette démonstration chez un homme aussi maître de lui, aussi froid que l'était, d'ordinaire, Robert Cordier, avait quelque chose de terriblement pathétique. Judy se pencha. Elle approcha sa joue mouillée de la joue de Bob. Longtemps ils restèrent enlacés.

Il leur venait un peu de calme de ce contact, tendre et familier. Il s'écarta doucement d'elle et la tint un instant à bout de bras.

– Et voilà ce que peut faire la malveillance des gens et la malignité du hasard ! s'exclama-t-il sourdement.

Les doigts de Judy effleurèrent la joue humide.

– Cher Bob ! J'aurais tant voulu que nous puissions recommencer à être un peu heureux !

– Nous le serons. Je te jure que nous le serons

à nouveau. Fais-moi confiance, ma chérie, veux-tu ?

Ses yeux intenses l'implorèrent. Elle se blottit contre lui dans un élan de tout son être.

– Tu verras, murmura-t-il, on réveillera le vieil amour... et tout s'aplanira.

– Bob, je te jure que je t'aime ! Je n'ai jamais aimé que toi... mais tout cela m'apparaît si insoluble. Oh ! mon chéri, mon bien-aimé, ajouta-t-elle en se serrant encore plus fort contre lui.

Il baisa avec rage ses lèvres gonflées où les larmes avaient laissé une saveur de sel.

Dans sa chambre, la petite Catherine gémissait dans son sommeil comme un jeune faon perdu.

XIII

Guillemette avait accepté de se charger, pendant quelques jours, de Catherine, le temps que Judy s'installât et que la petite s'habitue à voir dans la maison de son père cette étrangère qu'elle ne voulait pas admettre.

Judy avait à nouveau vidé ses valises, rempli les placards et elle essayait de refaire connaissance avec la maison. À chaque pas, les souvenirs des temps heureux la prenaient à la gorge et des larmes se glissaient entre ses paupières lourdes et brûlantes.

Chaque matin, lorsqu'il la laissait pour partir au journal, Bob avait une appréhension nouvelle. Il se demandait s'il la retrouverait le soir.

Dans la nuit, il pouvait l'entendre pleurer et sangloter en appelant sa petite fille dont elle prononçait le nom avec désespoir.

Ils étaient allés voir le médecin qui avait opéré Judy. Ils lui avaient parlé de ce cas étrange, de cette enfant têtue qui s'obstinait à ne pas reconnaître sa mère et lui témoignait tant d'aversion.

– Nous ne savons comment lui faire comprendre, docteur.

Le praticien les avait écoutés tour à tour. C'était un homme intelligent qui se piquait de psychiatrie à ses heures. Il avait longuement réfléchi sur cette étonnante histoire.

– Ce n'est pas la première fois, dit-il, que des complications surgissent dans la vie des patientes, après des interventions chirurgicales qui ont modifié leur aspect. Je connais des cas où il y a eu de véritables problèmes entre les époux. Mais la plupart du temps, la première surprise passée, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. On s'habitue à ces nouveaux traits, à cette figure transformée. C'est l'affaire de quelques jours, après le premier choc.

« En ce qui concerne votre enfant, cela me paraît plus épineux à cause de sa jeunesse et de

l'impossibilité dans laquelle on est de lui faire comprendre les circonstances cruelles qui ont motivé votre séparation, d'où découle tout le mal.

Il expliquait :

– Comprenez-moi. Son amour pour sa mère s'est cristallisé sur cette image, la seule qu'elle possède, assurez-vous. Il est évident que les épreuves que vous avez traversées ont modifié votre expression, madame, plus encore peut-être que ne l'a fait mon travail. Il n'est pas tellement surprenant qu'elle ne vous retrouve pas. Et si elle croit qu'on la trompe, elle est encore plus ancrée dans son erreur. Quel âge a-t-elle ?

– Huit ans.

Le docteur hocha la tête.

– C'est bien jeune pour regarder en face les laides choses de la vie. Or, vous êtes victimes tous deux d'un concours de circonstances déplorables, où vous n'avez rencontré autour de vous ni sympathie ni indulgence. Tout cela est bien cruel à soumettre à un jeune esprit.

– Alors, que faire, docteur ?

– Je crois qu’il faut attendre. La garder éloignée de vous, de votre foyer, un certain temps.

– Mais je ne veux pas qu’elle souffre ! explosa Judy. Jusqu’ici, elle croit sa mère morte, mais, au moins, avait-elle près d’elle l’affection de son père. Je ne veux pas l’en priver.

– Je comprends votre angoisse, madame. Mais c’est une enfant. Rien n’est assez profond chez elle pour qu’elle résiste à l’affection que vous lui témoignez. Encore, ajouta-t-il avec un demi-sourire, que je ne croie pas à la voix du sang, telle qu’on nous la met en scène dans les romans. Cet appel irrésistible qui fait que deux êtres, liés par le sang, se reconnaissent instinctivement, après dix années, au milieu d’une foule d’inconnus, non, je n’y crois pas. Mais je demeure persuadé néanmoins qu’il y a, entre une mère et son enfant, de mystérieuses correspondances, des liens ténus qui, à un moment ou l’autre, doivent les rapprocher. L’aversion que vous témoigne votre petite fille, parce qu’elle croit que vous voulez usurper la place d’une mère qu’elle croit disparue

et à qui elle garde un culte, s'éteindra d'elle-même. Par la force des choses, par l'habitude. Soyez patients, l'un et l'autre. Ne la brusquez pas. Et j'insiste, faites le sacrifice d'un éloignement momentané, tout en gardant avec elle des rapports fréquents. Et dans quelques années, dès qu'elle sera en âge de comprendre, vous lui expliquerez votre drame.

Le couple était reparti convaincu, mais non rasséréné pour autant.

Bob, absorbé par ses occupations, était moins soumis que Judy aux réflexions moroses et aux méditations. La jeune femme, elle, avait toutes les longues journées pour se morfondre et chercher dans sa tête une solution que son cœur pût accepter.

Lorsque Bob rentrait le soir dans la maison retrouvée, il n'avait pas cette détente, cette euphorie qu'il avait tant espérées. Il lui manquait le sourire de Judy, son humeur légère, sa gaieté d'antan. Elle faisait un effort pour lui faire bon visage, lui parler de choses et d'autres, l'interroger sur son travail de la journée, mais sa

voix restait lasse et triste. Et quand il la scrutait, il lisait dans ses yeux le même désespoir, la même souffrance profonde. Et toujours ils en revenaient à la question qui les hantait.

– Comment va Catherine ?

Car Bob passait tous les jours chez ses amis Santeaux voir sa fille. Au début, elle l'avait reçu avec une mine farouche et fermée qui traduisait sa rancune. Puis – elle n'était après tout qu'une petite bonne femme de huit ans – son hostilité avait fondu.

Elle adorait son père et elle n'avait pu résister longtemps au désir de se jeter dans ses bras. Mais dès qu'il abordait le sujet de Judy, son petit visage se durcissait aussitôt. Alors, dans ses yeux, où il trouvait le reflet des yeux de Judy, il y avait une méfiance furieuse, des reproches amers.

– Laissez-moi faire, dit Guillemette. J'arriverai à la persuader.

– Il faut trouver quelque chose, explosait Bob, à bout d'arguments et de patience. Cette ridicule situation ne peut plus durer. Vous ne pouvez

éternellement garder Catherine chez vous. Voici venir la rentrée des classes. J'envisage de la mettre en pension.

– Jamais de la vie ! s'était exclamé Judy lorsque Bob lui avait parlé de son projet. Je ne veux pas que ma présence prive Catherine de son foyer, de ton affection, de ta présence.

– Ce serait seulement pour quelques mois, pour laisser à son esprit le temps de mûrir... Loin de nous, elle réfléchira, elle y verra plus clair.

Judy secouait la tête.

– Non, nous sommes dans une impasse.

Leur amour était torturé par ce grave problème et depuis le retour de sa femme, ils n'avaient pu avoir une véritable intimité. Quand Bob prenait Judy dans ses bras, quand il lui murmurait des mots de tendresse, aussitôt l'image de Catherine se glissait entre eux.

Et les yeux de Judy s'emplissaient de larmes.

– Je ne peux plus supporter cette vie, s'écria un jour Bob. Je vais parler à Catherine moi-même et je te jure bien que je la convaincrs.

– Ne va pas la brusquer, s’insurgea Judy, alarmée.

– Sois tranquille. Je ne suis pas un bourreau. Mais admetts que nous ne pouvons continuer à nous laisser empoisonner par une lubie d’enfant gâtée.

– Tu oublies le motif qui a provoqué cette lubie, comme tu dis. C’est nous les coupables, rétorqua-t-elle sombrement.

– C’est moi le coupable, voilà exactement ce que tu penses... Et avec raison... Je ne cesse de me le dire chaque jour, ajouta-t-il avec amertume.

Il reprit, avec la force du désespoir :

– Nous devons nous délivrer de ce complexe, chérie ; je ne t’ai pas retrouvée pour te rendre malheureuse. Il faut que ça change.

Il frappait du poing contre la cheminée, s’exaltant à mesure :

– Je ne peux plus supporter ton pauvre visage tendu, tes paupières meurtries, cet air pitoyable... et ce regard sans cesse dirigé vers la chambre de notre fille, comme si tu pleurais une morte...

– C’est elle qui pleure une morte... et c’est là le pire...

Bob sortit en claquant la porte.

Ce jour-là, il alla droit chez les Santeaux et, s’excusant auprès de Guillemette de sa brusque intrusion, réclama Catherine.

– Préparez ses affaires, je vais l’emmener.

– Vous êtes bien décidé, Bob ?

– Tout à fait. Il ne sera pas dit qu’une gamine, abusée et romanesque, provoquera le désastre chez nous. Notre vie est un enfer. Judy n’en peut plus, moi non plus. Je suis résolu à faire entendre raison à ma fille, d’une manière ou de l’autre.

– Vous n’allez pas la brutaliser ? C’est une enfant sensible.

La brutaliser !... La même objection suppliante que Judy.

– Mais enfin, dit-il avec impatience, me prenez-vous pour un sauvage qui n’a d’autres arguments que les menaces ou les sévices pour venir à bout d’une enfant ? Non, je sais ce que je vais lui dire. Laissez-moi seulement un instant

avec elle.

Les cheveux ébouriffés, encore dans un demi-sommeil, Catherine vint se jeter au cou de son père.

– Oh ! papa, je suis contente que tu sois venu me voir !...

Très ému, il la serra contre lui. Elle était mince et fragile et paraissait si vulnérable. Elle avait pourtant besoin de sa mère, Seigneur ! Quelle situation idiote !

– Catherine, nous allons parler sérieusement tous les deux. Assieds-toi.

Elle comprit qu'il allait faire allusion à ce sujet tabou que, depuis quelques jours, ils n'abordaient pas, d'un commun accord.

Elle prit place sur l'extrême bord de la chaise, croisa les mains sur ses genoux.

– Je t'écoute.

Il hésita un instant, laissant peser sur elle son regard déconcerté. Ce n'était pas une enfant qu'il avait en face de lui : elle avait des manières de femme. Il sentit qu'elle le jugeait, sans

indulgence, implacablement, et cela lui fit un peu mal.

Néanmoins, il surmonta son malaise.

– Voilà. Nous n'avons plus parlé depuis l'autre jour de...

Il allait dire « de ta maman ». Il se reprit et enchaîna :

– De ma femme.

Elle leva vers lui des yeux accusateurs où se lisait un véhément reproche en même temps qu'une amère satisfaction.

– Je savais bien que tu l'avais épousée...

– Mais enfin, tête de mule...

Il prit une longue respiration, se calma, passa sa main sur son front qu'il étreignit une seconde.

– Non. Je ne veux pas me mettre en colère. Je ne veux pas revenir sur ce problème que tu ne parviens pas à comprendre, que tu comprendras plus tard. Tu peux donc nous... me faire confiance, Catherine ?

Les prunelles de la petite le fixaient sans ciller.

– Je n’ai plus confiance depuis que tu as ramené cette femme dans notre ancienne maison, la maison de maman.

Il hocha la tête. L’incohérence de cette situation l’étourdissait, parfois il lui semblait que tout ce qu’il entendait, tout ce qu’il avait à discuter restait dans le domaine du cauchemar. Il fit un nouvel appel intérieur au calme.

– Nous allons faire un pacte, Catherine.

– Si tu veux, dit-elle avec indifférence.

– Je renonce à te convaincre d’une vérité que tu t’entêtes à ne pas admettre. Je parlerai avec toi comme avec une grande personne. Pense ce que tu veux, crois ce que tu veux. Mais... je te demande de venir passer quinze jours à la maison.

Elle eut un sursaut de recul de tout l’être.

– Attends ! brusqua-t-il avant qu’elle ait eu le temps de prononcer le non éperdu, qui lui venait aux lèvres et qu’il vit monter sur son petit visage crispé. C’est un pacte, je te dis. Pendant ces quinze jours, essaie de vivre avec nous, d’être

gentille, correcte avec... avec elle. Passé ce délai, je te promets, tu entends, je te promets – il la regardait profondément – de te laisser t’en aller, si tu le désires toujours.

– Même chez tante Claudia ?

Ah ! elle était donc toujours là, l’influence malfaisante, la néfaste intervention de cette vieille fille ulcérée et jalouse !

– Pourquoi chez tante Claudia ?

– Parce qu’elle ne cherche pas à me mentir, elle.

Bob soupira. Il eut un geste d’impuissance.

– D’accord.

– Je vais aller préparer mes affaires, dit la petite en se levant.

Bob alluma une cigarette, en tira quelques bouffées, puis l’écrasa avec emportement dans le cendrier. Il ne pouvait échapper à l’impression que lui avait faite ce regard d’enfant, ce regard mûr, sévère, plein de reproches injustes.

Il s’exclama tout haut, avec un geste de

fureur :

– Tout cela est absurde !

XIV

Judy avait retrouvé, avec la présence de Catherine, son secret espoir.

Lorsque Bob avait ramené leur fille au soir de leur discussion, alors qu'elle avait passé toute sa journée à pleurer et à tourner dans sa tête tous les aspects de cette insoluble question, elle était restée une seconde sans voix, n'en croyant pas ses yeux.

Et puis, elle s'était précipitée vers l'enfant :

– Te voilà enfin, Catherine !

Elle l'étreignait avec une ardeur sauvage.

– Vous me faites mal.

Catherine n'avait pas esquissé un mouvement pour se dégager, mais par-dessus l'épaule de cette femme impétueuse, elle regardait son père, comme pour le prendre à témoin de sa patience et de sa docilité.

– Ma pauvre petite mienne, tu es toute glacée !

Elle l’avait entraînée vers le feu des bûches, heureuse de sentir ce poids si doux, cette tiède présence à laquelle elle avait rêvé tant de fois.

– Attention ! ne va pas trop vite, avertit Bob dans un chuchotement discret.

Et Judy avait compris que Catherine n’était pas revenue de ses préventions contre elle. Pourtant, elle était là et elle avait accepté de rentrer au bercail : c’était un grand point d’acquis.

– Elle est blanche comme cire, murmura-t-elle à son mari lorsqu’elle eut bordé l’enfant sommeillante dans son lit. Et tu as vu cette pauvre petite figure ?

– Non, chérie, j’ai regardé la tienne. Elle est bien plus impressionnante. Je ne veux plus que tu te tortures, tu entends ?

– Oh ! Bob, dit Judy avec élan, maintenant que Catherine a accepté de rentrer, maintenant qu’elle est là, dans sa chambre, je ne serai plus jamais malheureuse. Tout va redevenir facile et doux.

Judy parlait d'une voix haute et vibrante. Une animation imprévue enflammait ses yeux et ses joues. Elle n'avait pas encore retrouvé le sourire de l'ancienne Judy, mais cela ne tarderait pas.

– Naturellement, chérie, dit Bob, tout à coup optimiste.

Ce fut leur première nuit conjugale, depuis leurs retrouvailles. Judy ne demandait plus rien au destin. Elle avait récupéré son atmosphère et son horizon.

Le lendemain seulement, elle retrouva toutes ses appréhensions et s'aperçut de l'équivoque. Catherine était revenue, mais si son attitude était passive, elle n'avait rien perdu de son hostilité.

Judy le comprit dès qu'elle se retrouva en contact avec la petite. Elle s'était levée tôt, ne voulant pas laisser à la bonne le soin de faire déjeuner Catherine. Elle la croyait encore couchée ; elle la rencontra dans le couloir. L'enfant avait cueilli un bouquet des dernières roses de septembre qui fleurissaient encore dans le jardin.

– Bonjour, dit Judy en tendant les bras. Déjà levée, mon petit cœur ?

La fillette lui tendit son front, froidement.

– Je suis allée cueillir des fleurs. Elle ajouta, ses yeux impénétrables levés vers ceux de Judy et sur un ton de défi :

– C’est pour fleurir le portrait de maman.

– Ah !... dit Juddy.

L’après-midi, elle emmena la petite au zoo. Bob lui avait laissé la voiture ; elle la fit goûter, essaya de l’intéresser à tout ce qu’elles voyaient. Mais l’enfant répondait à toutes ses avances par une politesse froide. Elle semblait à mille lieues de l’endroit où elle était.

Une tournée dans les magasins de livres et de jouets n’eut pas plus de succès.

Judy l’avait ramenée à la maison, assez découragée.

Elle lui avait acheté un collier de corail, seul objet qui avait retenu un instant l’attention de la fillette, et le lui avait accroché au cou. Le soir, Catherine ne le portait plus. Mais la bonne le

retrouva dans la boîte à ordures.

Judy se mordit les lèvres et s'enfuit dans sa chambre. Elle se mit à pleurer. Elle pleurait doucement, sans bouger, d'une façon déchirante. C'était comme si sa vie, son sang s'en allaient avec ses larmes. Elle se sentait partir, déjà loin de cette maison où elle n'aurait jamais dû revenir.

Tout l'en chassait, même et surtout le pas furtif de cette petite fille de huit ans qui circulait silencieusement dans le couloir, comme elle l'eût fait dans une demeure étrangère.

Judy claquait des dents, oppressée par le désespoir, le froid de sa solitude humaine. Car elle savait désormais qu'on aurait beau barricader les portes, elle s'enfuirait de ce foyer qui était le sien afin que la petite fille aux yeux pleins de haine et d'amour pût y rester.

– Catherine ?

L'enfant posa l'album qu'elle parcourait d'un air distrait. Elle releva la tête.

– Oui ?

Son expression était docile et excédée.

Il y avait près d'une semaine qu'elle avait réintégré la maison de son père. Elle ne s'était pas départie une seconde de son attitude lointaine et renfrognée. Mais elle avait des cauchemars la nuit et quand Judy lui touchait les mains le matin, en l'embrassant, elle sentait la fièvre.

– Je veux te dire quelque chose, Catherine. Quelque chose qui va rester, si tu le veux bien, un petit secret entre nous.

– Je n'aime pas les mensonges.

– Je n'ai pas dit un mensonge, j'ai dit un secret.

– Je n'aime pas les secrets.

– Peut-être aimeras-tu celui-ci. Voilà ! je voudrais que tu sois gentille avec ton papa quand je serai partie.

– Vous voulez partir ?

La voix puérile avait claironné, vibrant d'une sorte de folle et prompte joie. Elle retomba vite dans son marasme.

– Ce n'est pas vrai, dit-elle assombrie. Vous êtes mariée.

– Quelquefois les gens mariés se séparent. Tu sauras cela plus tard.

La petite fille eut un haussement d'épaules désabusé.

– Il y a tant de choses que je dois savoir plus tard...

– Celle-là est du nombre.

– Papa ne vous laissera pas vous en aller.

– Je ne le lui dirai pas.

Les yeux verts tigrés croisèrent les siens et c'était comme si Judy se regardait dans une glace.

– As-tu remarqué combien tes yeux ressemblent aux miens ? Non, non, ne t'en va pas. Je ne te parlerai plus de cela, mais de mon départ.

Catherine qui s'était brusquement levée se rassit.

– Papa m'avait promis qu'il me laisserait rejoindre tante Claudia, à la fin du mois.

– Tu préfères aller chez tante Claudia que de

vivre chez ton papa ?

– Je préfère vivre chez papa, mais pas avec vous.

– Tu ne vivras plus avec moi, assura Judy d'une voix sourde, mais résolue. Regarde.

Elle lui tendait un papier. Avec des gestes méfiants, Catherine le déplia : c'était un coupon d'avion à destination des Antilles. Il portait le nom de M^{me} Judy Cordier et la date du 29 septembre.

On était le 27...

– C'est donc vrai ? murmura Catherine en relevant la tête et en contemplant pensivement la jeune femme.

– Je ne veux pas que tu me détestes. Je ne veux pas que tu m'en veuilles. Je ne veux surtout pas te priver de ta maison et de l'affection de ton père. Tu me crois, Catherine ?

Celle-ci hésita. Elle examinait Judy de ses yeux à l'expression déjà vieille.

– Je vous crois, dit-elle dans un soupir.

– Et... tu es contente ?

– Non. Parce que papa ira vous chercher.

– Ton père ne saura pas où je suis. Ce sera notre secret.

– Je veux bien, dit Catherine, après un temps.

Visiblement, elle était déconcertée. Son hostilité n'ayant plus d'objet, elle ne savait plus trop quelle contenance prendre.

– Donne-moi la main, invita Judy. Nous avons conclu une sorte d'alliance.

Catherine, non sans répugnance, laissa tomber sa petite main sèche et froide dans la main brûlante de Judy.

Elle se tenait droite et raide, comme un défi.

XV

– J’ai rencontré quelqu’un, dit Bob en rentrant le soir au bercail.

– Ah ? dit Judy, indifférente.

Il fallait avant tout qu’elle donnât le change à son mari et qu’il ne perçût rien du bouleversement de son cœur.

– Oui, je suis allé faire un reportage à la galerie Béranger. Ton ami Jausse y expose.

– Daniel ?

– Oui... Il revient de Djibouti... Il a des toiles remarquables.

– Lui as-tu dit... commença Judy, agitée.

– Notre malheureuse histoire ? Oui, il était au courant. Il m’a expliqué très franchement combien il avait déploré de n’avoir pas été en Europe au moment de cette vile campagne de presse. Il aurait rétabli les faits. Nous avons

longuement parlé. Il s'en veut mortellement de t'avoir entraînée dans ce cabaret, le soir de l'accident. Il veut absolument te voir. Il t'a cherchée partout depuis des années. Bref, je l'ai invité à dîner.

– Pour quand ? demanda Judy.

– Pour demain soir.

« Ce sera mon dernier soir », pensa la jeune femme.

– Tu ne m'en veux pas ? Ai-je bien fait ?

– Oui, mon chéri.

Bob s'informa de sa fille. Judy s'efforça de répondre d'un air naturel, alors que tout en elle était tristesse poignante et résignation.

Et le lendemain arriva.

Judy avait passé sa journée à préparer ses valises. Bob, retenu par les nécessités de son métier, ne rentrait pas déjeuner. Il téléphona à la jeune femme plusieurs fois au cours de la journée pour lui demander de ses nouvelles et de celles de Catherine. Il persistait à croire que le malentendu commençait à s'apaiser entre elles.

Judy réussit à paraître normale et à donner le change à son mari.

Vers six heures, Daniel sonna à sa porte. Il avait voulu venir tôt pour obtenir quelques instants d'entretien avec son amie. Lui-même était bouleversé : il avait appris tout au long son épreuve et les circonstances dramatiques qu'elle avait traversées après l'accident qui avait coûté la vie au prince Bassour.

– Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été à la base de cette affreuse aventure, exprima-t-il à Judy. Heureusement, il ne vous en reste plus qu'un mauvais souvenir.

Pendant qu'il parlait, Judy serrait et desserrait ses mains malheureuses. Son mutisme, le désarroi de son cœur qui transparaissait sur son visage morne, sa nervosité, tout cela émut Daniel.

Au surplus, il l'avait trouvée très changée ; ce n'était plus la Judy joyeuse et légère de son souvenir. Elle avait l'air d'une épave. Dépouillée de son rayonnant sourire, elle portait toute la tragédie du destin sur sa face meurtrie.

– Bon Dieu ! Judy, qu'est-ce qu'il y a ? Je croyais que ton mari et toi, vous aviez passé l'éponge sur les péripéties de ce drame ?

Elle eut une moue douloureuse.

– Un drame, tu ne crois pas si bien dire. Un drame dont je subis les répercussions. Pour Bob et pour moi, les dés sont joués. Notre bonheur est bien fini.

– Pour l'amour du ciel, Judy, que me racontes-tu là ? J'ai parlé à Bob Cordier. Il avait l'air plein d'espoir.

– Il est plein d'espoir... Il ne sait pas que demain il ne me retrouvera pas ici.

– Tu ne parles pas sérieusement ?

– Mais si, Daniel.

Elle essayait de lui sourire, de ce pauvre sourire meurtri qui n'était que la caricature de l'ancien sourire de Judy.

– Tu m'affoles, Judy, et tu me fais de la peine. Qu'y a-t-il donc entre vous d'irréparable ?

– Cela tient à un seul nom : Catherine.

– Votre fille ?

– Oui, dit-elle, étouffant un sanglot.

Elle entreprit de lui raconter le dissentiment qui séparait Catherine de ses parents, ce dissentiment né d'une erreur monstrueuse que la malfaisante Claudia avait entretenu avec complaisance.

Elle tenta d'excuser la fillette, cramponnée à ce qu'elle croyait un devoir de fidélité envers une morte tendrement chérie.

– Et voilà, conclut-elle, Bob et moi, nous sommes victimes de ce mensonge, de cette illusion dans laquelle vit notre enfant. C'est une sorte de maladie, de folie... mais elle ne pourra s'en guérir qu'avec le temps et lorsque la raison lui viendra. D'ici là, je ne veux pas la torturer, lui abîmer son enfance. C'est pourquoi je m'en vais.

Daniel était abasourdi.

– Dieu me damne, si j'ai jamais entendu une histoire pareille ! Judy, je crois rêver et si tu ne m'affirmais pas toi-même la chose...

– Viens, dit simplement Judy.

Elle l'emmena vers la chambre de Catherine.

– Elle est sortie avec la bonne. Elle va rentrer pour le dîner. Nous avons un moment.

Daniel vit le portrait rayonnant de l'ancienne Judy sur la commode – un portrait qui portait, en certains endroits, les traces pathétiques des larmes que la fillette avait versées en pressant l'image contre son visage. Il regardait les fleurs soigneusement renouvelées dans le vase.

– Elle en a fait un fétiche, remarqua tristement Judy. Oh ! ce portrait, je l'ai pris en horreur ! Je le hais !

– Il n'a rien d'horrible, rétorqua Daniel. Mais tu ne lui ressembles plus...

Son œil aigu, cet œil du peintre à qui rien n'échappe, allait de l'image au visage altéré de son amie. Il revint au salon tout pensif.

Le soir au dîner, Catherine fut présentée au visiteur. Elle se comporta de la manière habituelle, telle une enfant bien élevée qui dissimule son ennui et le désir qu'elle a de fausser compagnie à la société des adultes où les

convenances la contraignent de demeurer. Elle resta silencieuse, les yeux ailleurs, absente tout au long du repas.

Daniel remarquait la petite figure pâle sous les nattes nouées, l'expression chagrine et solitaire, l'air précoce. Il notait la tension qui pesait sur la pièce entre ces trois êtres que le bonheur aurait pu réunir à nouveau, après une dure et injuste épreuve, et son cœur se serrait.

Il sentait sa responsabilité engagée dans le malheur de ses amis.

Après le repas, on passa au salon.

– Je voudrais faire un crayon de vous, Catherine, dit soudain Daniel.

Bob approuva.

Catherine, toujours sage et passive, se prêta nonchalamment à cette fantaisie. Daniel se mit au travail.

En quelques traits brefs, le peintre eut fait une esquisse qu'il présenta à la fillette.

– Te reconnais-tu ?

Étonnée, elle regardait ce reflet d'elle, si vivant, si ressemblant, comme un double détaché d'elle-même, couché sur cette page.

– C'est extraordinaire ! dit-elle avec un rire, le premier que Daniel eût entendu dans sa bouche.

– Veux-tu celui de ton père ?

– Oh ! oui ! dit l'enfant, la mine gourmande.

Ses yeux commencèrent à briller. Un peu de jeunesse et d'enfance fleurissait au coin de ses lèvres.

Le crayon de Daniel courut sur le papier. Bob, ses longs traits maigres, son œil oblique, son air un peu dégingandé, se révélèrent si vrais, que Catherine battit des mains et s'écria :

– Oh ! papa, on dirait que tu vas parler.

Elle était pleine d'excitation. Judy la regardait avec une amère joie. Elle ne l'avait pas revue ainsi depuis son arrivée.

– À toi, Judy...

Le visage de Catherine se ferma. Elle serra contre elle les deux esquisses et fit mine de

prendre congé.

– Oh ! mais non, protesta Daniel. Mon esquisse n'est pas terminée. Pour me décerner un prix, il faut que mes trois sujets soient réussis. C'est vous deux, le jury : Bob et Catherine. Une minute, s'il vous plaît.

Il crayonnait vivement. Judy s'était raidie. Elle demeura immobile, tandis que l'artiste parachevait son œuvre.

– Voilà ! fit-il, triomphant.

Il présentait la feuille à Bob.

– Bravo ! c'est vraiment ressemblant.

C'était Judy assurément : sa figure pensive, sa bouche meurtrie, son expression un peu dolente et ses grands yeux pathétiques.

– Qu'en pense Catherine ?

Catherine s'était détournée. Devant l'insistance du peintre qui lui mettait son dessin sous le nez, elle eut une vague moue d'acquiescement.

– Je vais me coucher, conclut-elle, redevenue

maussade.

– Oh ! encore un petit instant, je te prie.

Maintenant, Daniel ne regardait plus son modèle. Il avait repris son crayon et le portrait de Judy. Il travaillait, l'air appliqué, les yeux lointains parfois, comme s'il allait chercher ailleurs l'inspiration.

– Voilà !

Bob vint se pencher sur l'œuvre et il eut un sursaut.

– Oh ! par exemple...

Il regardait Judy, puis le dessin, d'un air effaré. À son tour, elle y jeta les yeux.

– Oh ! Daniel... exhala-t-elle dans un souffle.

Elle était redevenue très pâle. Elle se tourna à demi vers Catherine qui attendait, dans un parti pris d'indifférence et d'ennui.

– Veux-tu me donner ton avis, Catherine ? s'enquit le peintre.

Il s'était levé. Il coinça la petite au moment où celle-ci, avec un geste de refus, faisait mine de

s'enfuir.

– Regarde, Catherine.

Catherine abaissa les yeux comme malgré elle. Elle retint son souffle. Il y eut une seconde de silence extraordinaire. On aurait dit que Bob et Judy avaient coupé leur respiration. Leurs regards étaient rivés sur la physionomie de leur fille.

Catherine regardait. Elle regardait ce portrait de Judy que le peintre avait fait si ressemblant. Et la modification que Daniel venait d'apporter à cette image était bouleversante. Il lui avait suffi de peu de choses, semblait-il : quelques traits au coin de la bouche, quelques points dans les prunelles, un plissement près des paupières, et maintenant, sur la face de Judy, au bas du masque meurtri, il y avait le sourire de l'ancienne Judy... Un sourire rayonnant, radieux, lumineux... Les yeux riaient, les lèvres s'entrouvraient sur la nacre éclatante des dents, toute l'expression changeait, redonnait ce bonheur intense, cette gaieté, cette allégresse que la nouvelle Judy semblait avoir perdus à jamais. Et elle ressemblait soudain d'une façon étonnante au

portrait qui riait sur la commode, là-haut, dans la chambre.

Tout à coup, Catherine se prit à trembler. Elle tremblait si fort que le papier se mit aussi à frémir entre ses doigts. Et l'image de Judy tremblait aussi et son sourire paraissait s'accroître.

– Ma... je...

La voix puérile était à peine audible. Elle bredouillait. On entendit le soupir de Judy. Catherine leva la tête, détacha enfin son regard du dessin qu'elle contemplait comme exorcisée. Elle observa tour à tour Daniel, puis son père. Son regard vira lentement vers Judy.

Celle-ci s'était figée, les mains levées comme pour une incantation ou une offrande. Pour la première fois, Catherine laissa son regard s'attarder sur le visage de Judy, s'y agripper, le fouiller avec une acuité incroyable. Une incrédulité passa dans les prunelles tigrées.

Alors, aux lèvres crispées de Judy, lentement un sourire s'esquissa, monta, s'épanouit. Et c'était bien son ancien sourire, ce sourire qui la

transformait, qui lui rendait son apparence, sa personnalité, sa jeunesse, la restituait à elle-même.

Fasciné, Bob, le cœur houleux, assistait à cet étonnant changement, à ce prodige.

Judy chuchota :

– Mon petit canard...

Et l'on eût entendu ce chuchotement à travers des murailles de pierre ou de béton.

Catherine parut s'arracher à quelque sortilège. Sur son visage irradié passèrent une lumière indicible, une joie sans mesure. Elle fut tout à coup une enfant de nouveau, une enfant délivrée, heureuse, frappée d'un enchantement de bonheur, comme une fée que la baguette magique a arrachée à son envoûtement.

Elle courut vers les bras ouverts de Judy.

– Maman !...

Daniel s'en alla sur la pointe des pieds en retenant son souffle. Ces trois-là n'avaient plus besoin de lui.

Désormais, ils n'auraient plus besoin de personne.

Cet ouvrage est le 258^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.